

Véronique B. Jeandé

LE CERCLE MANTEIA

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Éditeur :

Véronique B. Jeandé

veronique.b.jeande@orange.fr

ISBN 978-2-9540920-0-3

14 juillet 2006

Allongée dans l'herbe, elle observait le magnifique ciel étoilé qui s'étalait au-dessus de sa tête. C'était une chaude soirée d'été et elle goûtait avec délectation la beauté du spectacle. L'odeur des saucisses et des merguez commençait à se répandre dans l'air, alors qu'au loin, le bruit des rires et des discussions animées de ses amis résonnait dans la nuit. Un peu fatiguée, elle avait préféré s'installer à l'écart pour savourer un moment de tranquillité.

Ils avaient quitté Paris la veille au soir, dès leur travail terminé. Abandonnant l'autoroute peu avant Grenoble, ils s'étaient engagés sur des petites routes sinueuses de montagne. Il était près de minuit lorsque le but qu'ils s'étaient fixé pour la nuit s'était matérialisé devant leurs yeux. Cette jolie petite chapelle abandonnée qui se dressait en haut d'un pic rocheux, découverte au cours d'une escapade précédente, était devenue une halte incontournable. C'est à cet endroit qu'ils s'arrêtaient généralement pour dormir, lorsqu'ils descendaient rejoindre leurs amis pour la traditionnelle rencontre du 14 Juillet. Après avoir grignoté un sandwich, ils avaient sorti couvertures et duvets pour s'installer confortablement. Mais le sommeil n'était pas venu immédiatement. Blottis l'un contre l'autre, ils avaient passé plus de deux heures à discuter et à refaire le monde, en contemplant les étoiles et les petites lumières clignotantes de la vallée.

Si le soleil les avait réveillés, ils avaient malgré tout flâné un certain temps, profitant de la douce chaleur de leurs duvets, avant de se lever, de refixer les paquetages sur les motos et de reprendre la route. La terrasse d'un bar sympathique les avait accueillis pour déguster des croissants, tout en buvant café et jus d'orange. Lorsqu'ils avaient atteint le petit village des Alpes qui constituait leur lieu de rendez-vous, une douzaine de personnes étaient déjà arrivées. Pascal et Vanessa, habitant tous deux la région, avaient déjà pris en main l'organisation et l'intendance avec leur efficacité coutumière.

Vingt-cinq personnes se trouvaient rassemblées autour du lac ce soir-là, pour un barbecue en pleine nature. Elle sentit sa présence au moment où il s'agenouillait à côté d'elle pour lui déposer un baiser sur le front.

— Nous avons oublié de prendre le pain, il est resté dans la tente de Philippe. Je vais faire un saut au camping, tu veux m'accompagner ou tu préfères rester là ?

— Je viens !

Elle se redressa et ne put s'empêcher de sourire en apercevant au loin Viviane, Vincent et Fabrice lancés dans une course-poursuite infernale qui se termina dans l'eau, au milieu des rires et des éclaboussures. La bonne humeur de ces trois-là, devenus inséparables, n'avait d'égale que leurs pitreries. Ils se dirigèrent vers le bosquet au pied duquel ils avaient déposé casques et blousons, avant de rejoindre les motos. Le vrombissement du moteur vint troubler le silence – très relatif – de la nuit, et elle monta sur la selle entourant de ses bras la taille de son chauffeur. Elle avait toujours tenu à son indépendance et à sa moto, et c'est avec deux véhicules qu'ils prenaient la route pour les vacances ou les week-ends. Mais elle appréciait de temps à autre de se faire conduire, tout en en profitant pour se blottir contre lui.

Ils remontèrent le chemin pour regagner la petite route qui menait au camping situé à une douzaine de kilomètres du lac. Elle aimait sa conduite souple et rapide. Il était le seul derrière qui elle acceptait de monter en pleine confiance. Perdue dans ses pensées, ce n'est qu'au moment où elle sentit le corps de son chauffeur se crispier et la moto entamer un freinage d'urgence qu'elle comprit qu'il se passait quelque chose. Elle n'eut pas le temps de prolonger sa réflexion. Un gigantesque bruit de ferraille fracassée éclata dans la nuit, et elle se retrouva éjectée du véhicule avant d'aller heurter les sapins qui parsemaient le bord de la route. Une douleur immense l'envahit au moment où ses os se brisaient avant qu'elle finisse par sombrer dans l'inconscience.

PREMIÈRE PARTIE

1

Trois ans plus tôt

Dans un pensionnat du centre de la France

Novembre 2003 – Institut Aether

« Jean de La Fontaine est un poète français de la période classique, né en 1621 à Château-Thierry, et décédé à Paris à l'âge de soixante-quatorze ans. Ses fables sont considérées comme un chef-d'œuvre de la littérature française. Leur intérêt réside principalement dans son art à manier critique et flagornerie, dans l'enseignement que l'on peut en tirer, et dans ses morales qui sont d'une sagesse proverbiale. Ces fables offrent une méditation... »

Jérémy laissa échapper un profond bâillement. La vie de Jean de La Fontaine était sûrement passionnante, mais sa méditation aujourd'hui l'emportait à des années-lumière du XVII^e siècle.

Il regarda Théo, assis à sa place au premier rang, et sourit en voyant que lui aussi semblait avoir du mal à garder les yeux ouverts. En dépit de l'extinction des feux obligatoire à 21 h 30, ils avaient passé un certain temps à discuter et à rire avant de s'endormir. La nuit avait peut-être été un peu trop courte... Se sentant observé, Théo tourna la tête vers lui. Ils échangèrent un discret clin d'œil. Encore quarante-cinq minutes à tenir avant la fin du cours, et elles passaient à une vitesse d'escargot...

Jérémy attaquait sa deuxième année dans ce pensionnat : il restait six longues années pour atteindre le baccalauréat, avant de pouvoir enfin le quitter. Il détestait cette école et cette perspective était loin de le réjouir. Les règles y étaient très strictes, quant aux punitions, elles s'avéraient plutôt dissuasives.

Il avait pris l'habitude de compter les jours qui le séparaient des vacances scolaires, seuls moments où chacun pouvait enfin retrouver sa famille et regagner sa maison, même s'il arrivait parfois que certains élèves restent au pensionnat durant ces périodes.

Ses condisciples étaient beaucoup trop prétentieux à son goût et il n'avait guère d'affinités avec eux. Heureusement qu'il avait eu la chance de partager sa chambre avec Théo, sinon il ne sait pas comment il aurait pu supporter cette vie. Bien qu'issu d'un milieu social plus qu'aisé, comme tous les élèves qui fréquentaient cet établissement, ce dernier avait su garder simplicité et ouverture d'esprit, ce qui était loin d'être le cas de la majorité. Ils s'étaient vite trouvés des goûts communs et leur amitié n'avait fait que croître au fil du temps.

La sonnerie se fit enfin entendre. Les élèves ramassèrent tranquillement leurs affaires, puis se rendirent au réfectoire pour prendre un goûter. Les journées étaient d'une monotonie effrayante... Chaque matin, réveil à 7 heures, ce qui laissait une petite heure afin de se préparer et de ranger la chambre. Le réfectoire les accueillait dès 7 h 45 pour le petit déjeuner. Les cours se déroulaient de 8 h 30 à 17 heures, s'interrompant à midi pour un déjeuner qui n'était pas toujours des plus attrayant. Une pause d'une heure leur était accordée après la classe, les élèves retournant ensuite à l'étude pour les devoirs du soir. Après un dîner sûrement très équilibré mais totalement insipide, ils pouvaient enfin regagner leurs chambres vers 20 heures, profitant de quelques instants de liberté avant d'éteindre les lumières à 21 h 30.

Le samedi, des activités sportives remplaçaient les heures de cours, le dimanche étant quant à lui consacré aux « réunions de vie » qu'il abhorrait tout particulièrement.

La prison dorée, comme Théo et lui appelaient ce pensionnat en catimini...

L'heure de l'étude arriva, et ils s'installèrent l'un à côté de l'autre pour faire leurs devoirs, comme ils le faisaient depuis longtemps.

— Tu as compris quelque chose, toi, au problème de maths ?

— Bouge pas, je sors mon bouquin.

Théo était loin d'avoir les facilités de Jérémy, qui avait pris l'habitude de lui donner un petit coup de main dans les matières qu'il maîtrisait plus facilement. Les enfants s'attelèrent à la tâche et finirent leur devoir juste au moment où l'heure du dîner s'annonçait. Ils se dépêchèrent de rejoindre le réfectoire, où une grande partie des élèves se trouvait déjà installée.

C'est avec plaisir qu'ils purent enfin regagner leur chambre. Jérémy posa sans ménagement son sac près de la porte avant d'expédier son blouson sur une chaise.

La chambre qu'ils partageaient était relativement confortable, même si la décoration paraissait un peu austère. Un petit cabinet de toilette pourvu d'un lavabo et d'un W.-C. se situait à droite de la porte, mais les élèves devaient se rendre dans les sanitaires communs installés à chaque étage pour prendre leur douche. Une grande armoire placée à gauche de l'entrée leur permettait de ranger leurs affaires et leurs vêtements. Deux lits collés le long des cloisons se faisaient face et deux bureaux étaient disposés sous les fenêtres, sur le mur opposé à la porte d'entrée. Quelques étagères destinées à ranger leurs livres de classe et leurs classeurs venaient compléter ce mobilier. La pièce était située au deuxième étage, et on pouvait apercevoir par les fenêtres le chemin goudronné qui menait à l'entrée de l'institut, tout en profitant d'une agréable vue sur le parc qui s'étalait autour du bâtiment.

Assis en tailleur sur son lit, Jérémy regardait avec un certain amusement Théo ranger ses affaires avec soin.

— Tu ferais bien d'en faire autant, tu as vu l'état de ton bureau ?

Jérémy pouffa. Des livres et des cahiers étaient empilés dans un équilibre plutôt instable. La place lui permettant de travailler était quant à elle réduite à sa plus simple expression.

— Pas pire que d'habitude ! Tant que rien ne tombe...

Théo leva les yeux au ciel, puis vint s'asseoir également sur le lit.

— Tu crois que tes parents accepteraient que tu viennes passer les vacances de Noël chez moi ?

Jérémy haussa les épaules.

— De toute façon, ils ne sont jamais à la maison quand je suis en vacances, ils ne verront pas beaucoup la différence...

C'est avec un sourire rêveur qu'il poursuivit :

— Je leur demanderai ce week-end. Ça serait bien...

Les appels téléphoniques avec les familles étaient sévèrement contrôlés. S'ils étaient interdits pendant la semaine, sauf cas d'urgence, les élèves avaient le droit s'ils le souhaitaient de passer un appel durant le week-end. Jérémy avait usé de ce droit durant les premiers mois qu'il avait passés au pensionnat, téléphonant chez lui

pratiquement tous les week-ends. Toutefois, aujourd’hui, ses appels étaient de plus en plus espacés.

Ses parents étaient toujours très occupés. Quant à l’intérêt qu’ils portaient à ses petites histoires, il semblait plus que limité... Les conversations s’étaient rapidement écourtées. Il avait fini par en prendre son parti et ne les appelait plus dorénavant que s’il avait une bonne raison de le faire. Il espérait du fond du cœur qu’ils accepteraient la proposition de Théo.

Ils commencèrent à s’installer pour la nuit. Les discussions durèrent moins longtemps ce soir-là. La fatigue se faisait ressentir et ils s’endormirent tous deux rapidement.

— Dépêche-toi, Jérémy, on va être en retard !

Théo s’impatiait sur le pas de la porte de la chambre, pendant que Jérémy finissait de se préparer sans hâte. Le dimanche était loin d’être une journée qu’il appréciait.

Ils eurent à peine le temps de prendre place dans le grand amphithéâtre où tous les élèves de l’institut se trouvaient rassemblés, avant que la réunion commence.

En tant que membre de l’institut Aether, je m’engage :

1) *À obéir sans restriction au règlement intérieur de notre institut.*
2) *À considérer avec le plus grand respect les personnes en charge de mon éducation, et à leur obéir en toutes circonstances et sans poser de questions.*

3) *À respecter le code et les traditions de notre institut :*

- *Ne jamais abandonner un membre en difficulté, et lui manifester tout au long de mon existence loyauté et soutien.*

- *Rester fidèle aux préceptes et aux valeurs morales que l’on m’a enseignés.*

- *Atteindre grâce au travail, à l’apprentissage et à l’obéissance, les aptitudes qui me permettront de prendre une part active au développement et à l’amélioration du monde qui nous entoure.*

- *Protéger le savoir et les connaissances qui pourront venir en aide à l’humanité.*

Etc. Comme chaque fois, la réunion débutait par le code d’honneur de l’institut, récité à voix haute par les élèves.

Suivait un sermon interminable qui les entraînaient jusqu'au début de l'après-midi. Partant d'un fait religieux, historique ou d'actualité, celui-ci était longuement présenté, avant d'être analysé et décortiqué. Un parallèle était réalisé avec la société actuelle, pour enfin se terminer sur l'enseignement que les élèves devaient personnellement en tirer afin de ne pas reproduire les erreurs commises par le passé. Ces discours étaient toujours particulièrement soporifiques. Le plus difficile était de ne pas s'endormir, ce qui n'aurait pas manqué d'engendrer les foudres du personnel d'encadrement. Invariablement, ils s'achevaient par un éloge du rôle important qui serait bientôt le leur. Grâce à leur naissance, à leurs qualités, et aux connaissances durement acquises, ils pourraient un jour prétendre à des postes décisifs permettant ainsi au monde contemporain de poursuivre son évolution dans la bonne direction. Mais avant d'y parvenir, ils devraient se plier aux exigences de leur formation, franchir les étapes indispensables à leur développement personnel, et accepter les sacrifices nécessaires pour atteindre ce but ultime...

Assis sur un banc dans le parc, Théo et Jérémy grignotaient tous deux leur sandwich avant de poursuivre la journée. Le dimanche midi, la cantine ne les accueillait pas. Un repas froid succinct leur était servi, que les élèves pouvaient manger installés où ils le souhaitaient, dehors ou dans le réfectoire, en fonction du temps et de la température. Même si le déjeuner n'était pas toujours à la hauteur, cette habitude ne déplaisait pas à Jérémy, car il avait ainsi l'impression de bénéficier de quelques instants de liberté, ce qui était plutôt rare à l'institut.

L'après-midi reprenait avec des travaux en petits groupes, qui rassemblaient les élèves en fonction de leur degré d'apprentissage. Discussions, dialogues, jeux de rôle occupaient cette réunion. Chacun devait faire le point de ses actions, de ses pensées et des faits qui l'avaient marqué durant la semaine. L'objectif était d'évaluer les progrès réalisés sur le plan de l'évolution personnelle et de pouvoir, grâce à un approfondissement des connaissances, à une meilleure compréhension des règles de vie et à l'expérience de chacun, continuer à développer sa personnalité. Jérémy ne supportait pas ces discussions interminables, sur ce qu'il considérait être une atteinte à sa vie privée.

La journée se terminait enfin par la projection d'un film soigneusement choisi par les enseignants, dont malheureusement le sujet correspondait très rarement à ses centres d'intérêt.

De retour dans leur chambre, Jérémy jeta son blouson sur son lit avec mauvaise humeur.

— Je hais le dimanche...

Théo opina de la tête.

— « Voyons, monsieur Devanne, n'oubliez pas que vous serez un jour l'élite du pouvoir ! » dit-il en imitant la voix haut perchée de leur professeur, et il attrapa son oreiller avant de l'expédier sur la tête de Jérémy en éclatant de rire.

Devant la bonne humeur communicative de son ami, Jérémy se dérida. Il ne fallut guère de temps pour que le plus complet désordre règne dans leur chambre.

2

Décembre 2003

L'heure des vacances de Noël avait sonné. Son sac était prêt et Jérémy attendait sa mère qui arriverait sans doute d'une minute à l'autre. Comme il l'avait supposé, ses parents n'avaient proféré aucune objection à ce qu'il aille rejoindre Théo après le réveillon de Noël. Il attendait ce moment avec impatience.

Jetant un œil sur sa montre pour la énième fois, il releva la tête et vit enfin la voiture s'engager dans l'allée du parc. Le voyage de retour fut rapide, leur maison se situant à peine à une quarantaine de kilomètres de l'institut. C'est avec grand plaisir qu'il retrouva sa chambre et ses habitudes.

Le réveillon de Noël aurait pu être assez agréable. Comme pour un certain nombre de personnes, il s'agissait d'une fête familiale et c'était pour Jérémy l'occasion de voir son cousin et sa cousine, qu'il ne rencontrait guère qu'à cette période. Elisa avait deux ans de plus que lui et Louis venait tout juste de fêter ses six ans. Même s'ils étaient très différents et s'ils ne se connaissaient pas beaucoup, il appréciait leur présence et l'animation qui régnait ce jour-là dans la maison, qui venait rompre la monotonie quotidienne.

Le cérémonial des cadeaux se déroula comme de coutume. Il ne dissimula pas sa joie en découvrant l'ordinateur portable dont il avait toujours rêvé. Sans doute l'emmènerait-il chez Théo pour pouvoir en profiter un peu durant les vacances, car, une fois de retour au pensionnat, il ne pourrait plus s'en servir. Les élèves avaient interdiction d'apporter des jeux ou affaires personnelles. Même les livres n'étaient pas admis et ils devaient se contenter des nombreux ouvrages à leur disposition dans la bibliothèque de l'école.

Après le repas, les trois enfants s'étaient éclipsés rapidement pour regagner sa chambre, laissant les adultes discuter de sujets qui ne les

passionnaient guère. Louis n'avait pas tardé à s'endormir sur son lit, pendant qu'Elisa et lui se chamaillaient pour trouver un DVD qu'ils pourraient regarder sur l'ordinateur. C'est à ce moment-là que son univers sembla basculer.

— Arrête, Jérémy, tu veux toujours avoir le dernier mot ! Têtu comme une mule... On se demande de qui tu tiens ça, sûrement de tes vrais parents !

Jérémy la regarda un instant sans comprendre, tandis qu'Elisa ouvrait de grands yeux en mettant sa main devant sa bouche.

— Qu'est-ce que tu dis, Elisa ? Qu'est-ce que tu sais ?

— Oh, mon Dieu... Je n'aurais jamais dû te le dire. Je ne suis même pas censée le savoir. Si nos parents l'apprennent...

— Est-ce que tu veux dire que mes parents ne sont pas mes VRAIS parents ?

Elle acquiesça d'un air coupable.

— J'ai entendu une discussion entre mon père et ma mère, un soir. Ils m'avaient envoyée me coucher, mais j'étais redescendue discrètement pour essayer de regarder la fin du film. C'est là qu'ils se sont mis à discuter de toi, de tes parents et de ton adoption. Je t'en supplie, n'en parle jamais à qui que ce soit, Jérémy. Sinon nous allons tous les deux avoir de gros problèmes...

Jérémy était déjà prêt depuis un long moment lorsque sa mère l'appela enfin pour l'emmener chez Théo. Le trajet ne représentait guère plus d'une demi-heure, mais tandis que sa mère conduisait silencieusement, Jérémy avait de plus en plus de mal à contenir son impatience.

Son ami habitait dans une belle maison de maître, dotée d'un certain cachet et entourée d'un parc bien entretenu, située en plein cœur d'une petite ville agréable. Ils furent accueillis par Théo et sa mère, qui vinrent ouvrir la porte de la maison dès le premier coup de sonnette.

— Bonjour, voilà donc notre petit vacancier ! Enchantée de faire ta connaissance, Jérémy, Théo nous a beaucoup parlé de toi. C'est très gentil de nous l'avoir amené, dit-elle avec un sourire accueillant en se tournant vers la mère de Jérémy. J'en connais un qui ne tenait plus en place depuis qu'il est réveillé ! Je peux vous proposer quelque chose à boire ?

— Non, merci pour votre aimable proposition, mais j'ai un rendez-vous et je suis un petit peu pressée. Je vous remercie de l'accueillir. Jérémy, dit-elle en fixant son fils, je compte sur toi pour bien te tenir.

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. Théo, tu montres ta chambre à ton ami, afin qu'il puisse se débarrasser de ses affaires ?

Théo attrapa Jérémy par le bras avec un sourire joyeux, et l'entraîna vers l'étage où se trouvait son domaine.

— Viens, je vais te faire visiter.

Tandis qu'ils suivaient un couloir desservant plusieurs pièces, Théo en profita pour lui présenter rapidement les lieux.

— Là, la salle de bains. Là, les toilettes. Là-bas au fond, c'est la chambre de mes parents. Et là, c'est la mienne, dit-il en ouvrant une porte qui donnait sur une belle chambre aérée et spacieuse.

— Elle a l'air gentille, ta mère...

— Oui, très. Sauf quand elle est en colère : là, tu as intérêt à courir vite, dit Théo en s'esclaffant. Mais ne t'inquiète pas, ça n'arrive pas souvent... Alors, c'était comment chez toi ? Le réveillon s'est bien passé ?

— Il faut que je te parle, Théo. J'ai découvert quelque chose...

Après avoir pris soin de fermer la porte, ils s'assirent tous deux sur le lit de Théo et Jérémy lui raconta ce qu'il avait appris.

— J'ai promis à Elisa de ne pas en parler, mais toi, je sais que je peux te faire confiance... Je veux savoir qui étaient mes vrais parents, ce qu'ils sont devenus.

Théo lui demanda doucement :

— Es-tu sûr que ce soit une bonne idée ? N'oublie pas qu'ils t'ont abandonné, Jérémy. Je n'ai pas l'intention de te faire du mal, mais peut-être n'ont-ils pas envie de te voir débarquer dans leur vie. Ne te fais pas trop d'illusions, c'est tout ce que je veux dire. Et puis franchement, je pense qu'Elisa a raison, si tes parents te l'ont toujours caché, évite d'en parler chez toi...

Jérémy sortit son ordinateur portable qu'il alluma fièrement.

— Je n'en parlerai pas, bien sûr. Mais je vais chercher. Et je suis sûr que lui pourra m'aider. Tu crois qu'on pourrait se connecter à Internet ? Il suffirait d'avoir le code de tes parents...

— Cela devrait pouvoir se faire, mais discrètement, je ne suis pas certain qu'ils soient tout à fait d'accord. J'essayerai d'aller voir dans le bureau de mon père quand il ne sera pas là.

Théo se leva, jetant un coup d'œil par la fenêtre.

— En attendant, si on allait se promener un peu ? Avec la neige, c'est trop chouette...

Jérémy accepta la proposition. Ils s'habillèrent chaudement et sortirent tous les deux, puis se lancèrent dans une partie acharnée de boules de neige.

Les journées passaient agréablement et ils ne s'ennuyaient pas un seul instant. Les parents de Théo étaient vraiment très différents des siens. Son père était absent la majeure partie de la journée, quittant la maison de bonne heure pour se rendre à son travail et ne rentrant que le soir pour dîner, mais sa mère semblait apprécier pleinement sa vie de femme au foyer. Fine cuisinière, elle préparait des goûters qui n'avaient rien à voir avec ceux du pensionnat : ses crêpes, gaufres et gâteaux variés étaient délicieux.

L'atmosphère et la bonne humeur qui régnaient durant les repas ne manquèrent pas de surprendre Jérémy. Il n'était pas tellement habitué à cette ambiance, mais s'il éprouvait une certaine timidité au départ, elle fondit comme neige au soleil. Quant aux soirées, aucune crainte d'être surpris après l'extinction des feux : musique, jeux et discussions les remplissaient jusqu'à des heures tardives.

— Ce soir, nous sortons les garçons. Anna vous a préparé le dîner. Essayez d'être sage et n'en profitez pas pour vous coucher à pas d'heure !

Les deux enfants mangèrent dans la cuisine et regagnèrent tranquillement la chambre de Théo.

— Le dernier mardi du mois : la sortie mensuelle de mes parents !

— Tiens, c'est curieux, les miens aussi ! Peut-être vont-ils au même endroit ? Ils m'ont toujours dit qu'il s'agissait d'une réunion entre amis, mais j'ignore avec quels amis...

— Ils se retrouvent sûrement pour évoquer « l'évolution personnelle » de leur précieuse progéniture étudiant dans le prestigieux institut Aether ! dit Théo en éclatant de rire. Mais sérieusement, je n'ai aucune idée de l'endroit où ils vont. Eux aussi,

ils ont le droit d'avoir leurs petits secrets ! ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Je hais ce pensionnat... Je n'ai qu'une envie, c'est de changer d'école. Mais je ne suis pas sûr que cette idée plairait à mes parents.

— Là, je crois que tu n'as pas tort...

— Qu'est-ce que tu penses de ces réunions de vie ? Je trouve que c'est vraiment du bourrage de crâne...

— Franchement barbantes, je te l'accorde. Mais bon, on n'a pas vraiment le choix, il faut bien passer par là... Allez, ne te décourage pas, il ne nous reste plus que cinq ans et demi derrière les barreaux ! Après, ce sera le paradis : un appart, des petites copines, un travail éventuellement... Bref, la liberté, quoi !

— Parce que tu crois que tes parents te laisseront arrêter tes études après le bac ? J'ai comme des doutes...

— Oups, j'ai oublié les études supérieures... Mais avec un peu de chance, on pourra aller les faire à Paris ? Tu n'aurais pas envie qu'on se partage un appartement ?

— Je crois qu'on ferait mieux d'attendre un peu avant de tirer des plans sur la comète. J'ai comme l'impression qu'il faudra prendre en compte l'avis de nos parents...

— Bof, on peut toujours rêver un peu, ça ne fait pas de mal...

Théo se leva et le regarda avec un sourire de conspirateur, avant de poursuivre :

— Bon, la gouvernante devrait être dans sa chambre. Je vais en profiter pour aller explorer le bureau de Papa.

Il revint fièrement un quart d'heure plus tard. Non sans mal, ils finirent par connecter l'ordinateur de Jérémy sur Internet. Ils passèrent un certain temps à surfer sur le Web, mais sans vraiment savoir quoi chercher et sans obtenir le moindre résultat.

— On ne trouvera rien comme ça, Jérémy. Il faudrait que tu arrives à trouver plus d'informations. Tes parents ont sûrement des papiers concernant cette adoption dans leurs dossiers...

Les vacances passèrent bien trop vite. Et Jérémy avait le cœur serré quand il franchit de nouveau les portes du pensionnat.

3

Mars 2004

Lorsqu'elle se réveilla ce matin-là, l'impatience qu'elle ressentait depuis déjà un certain temps avait atteint son paroxysme. C'était une journée pas comme les autres, attendue depuis de nombreux mois. Le jour de ses quinze ans était enfin arrivé.

Cela faisait maintenant trois ans qu'elle résidait dans ce pensionnat. Si au départ, lorsque son père lui avait fait part de sa décision de l'envoyer si loin de sa maison, dans un pays étranger, la tristesse l'avait envahie, elle devait reconnaître s'être adaptée très rapidement à ces changements. Aujourd'hui, elle appréciait sa nouvelle vie au plus haut point. C'était une école hors de l'ordinaire, presque un cours particulier, car elles n'étaient qu'une vingtaine d'élèves réparties de la sixième à la terminale, objet de toutes les attentions de leurs professeurs qui s'attachaient à suivre chacune d'elle, personnellement. Quant à ses rapports avec ses camarades, ils étaient plus que satisfaisants. Des liens très forts s'étaient créés entre ces jeunes filles qui passaient ensemble la majeure partie de leur existence. Le programme de leur enseignement était varié et très complet. Il comprenait également tout ce qu'il convenait de savoir pour vivre et se comporter dans la haute société, car tel serait sans aucun doute leur avenir.

Aujourd'hui, elle savait qu'elle allait franchir une étape importante. Pour la première fois depuis son arrivée au pensionnat, elle allait « Le » rencontrer. Sans savoir réellement ce qui allait se passer, elle était malgré tout consciente qu'après, sa vie ne serait plus la même. Le changement qui s'était opéré chez les autres jeunes filles après leur retour était nettement perceptible. Elles semblaient tellement plus sûres d'elles, plus heureuses. Ainsi qu'autre chose également qui émanait de leur regard et qu'elle avait du mal à définir.

Mais jamais elles n'avaient évoqué ce qui s'était passé durant ces mystérieuses journées. Personne n'en avait le droit.

Elle se prépara avec soin, puis descendit dans le hall d'accueil, où quelqu'un devait venir la chercher. À l'heure prévue, un homme inconnu se présenta et la pria de bien vouloir le suivre.

Allongée sur le lit, elle attendait, envahie par un mélange de crainte et d'excitation. Une grande femme à la peau d'ébène l'avait accueillie lors de son arrivée à la maison du Maître, avant de la préparer à la cérémonie. Son corps avait été longuement lavé, massé et parfumé d'onguents. On l'avait ensuite amenée dans cette chambre, où elle attendait maintenant depuis plusieurs heures. Sa beauté était indéniable. Son jeune corps élancé offrait un doux mélange de grâce et de sensualité. Elle avait hérité ses magnifiques yeux bleus de ses parents, et de longs cheveux blonds encadraient son visage aux traits délicats.

Une agréable pénombre régnait dans la chambre, seulement éclairée par quelques bougies. Les bâtonnets d'encens qui brûlaient de part et d'autre du lit embaumaient la pièce.

On ne lui avait rien donné à manger depuis le matin, mais la sensation de faim l'avait maintenant abandonnée. La femme noire avait déposé avant de la quitter un bol contenant une boisson chaude et odorante qu'elle avait bue il y a déjà un certain temps. Son corps était maintenant totalement détendu. Son esprit évoluait à la limite des limbes de l'inconscience.

Elle découvrit soudain la présence du Maître dans la pièce, même si elle ne se souvenait pas de l'avoir entendu entrer. Elle distinguait sa silhouette, mais ne pouvait voir les traits de son visage. Assis dans un fauteuil à proximité de son lit, il se mit à lui parler d'une voix douce et monocorde. « Tu vas maintenant franchir une porte de ta vie et accéder au premier monde de notre univers. Le Cercle va t'accueillir, mais il faudra le servir et le respecter tout au long de ta vie. Tu continueras à utiliser le nom qui t'a été donné à ta naissance lorsque tu fréquenteras le monde des vivants, cependant c'est à celui d'Iliana que tu répondras lorsque tu seras parmi les membres du Cercle... ». Si la voix continuait à remplir la pièce, le sens des paroles ne l'atteignait plus. Son esprit semblait se détacher et flotter dans un monde inconnu.

Son corps s'éveilla soudain à une multitude de sensations. Il était désormais installé à côté d'elle, ses mains visitant le moindre centimètre carré de sa peau. Une légère douleur l'envahit au moment où il la pénétra, avant qu'elle plonge dans un monde de volupté. Ils ne formaient plus qu'un, unis par leur corps mais aussi par leur esprit. Elle sentait sa présence dans sa tête, accédant aux moindres recoins de son âme, de ses pensées les plus intimes. La notion de temps n'existait plus. Elle se laissa emporter dans cette extase, jusqu'à sombrer dans une totale inconscience.

Le jour était déjà levé lorsque la jeune fille se réveilla. Elle était à nouveau seule dans la chambre. La porte finit par s'ouvrir, et la femme qui l'avait reçue la veille entra munie d'un plateau sur lequel se trouvaient une tasse de thé et plusieurs tartines de pain qu'elle dévora avec avidité. Elle revint ensuite en portant un petit coffret en bois, duquel elle sortit un peigne dont les dents semblaient composées de fins morceaux d'os taillés.

La femme la fit s'allonger sur le lit, trempa le peigne dans une sorte d'encrier, avant de le poser sur sa poitrine, au-dessus de son sein gauche. L'adolescente sentit la douleur l'envahir au moment où cette dernière commençait à frapper le manche du peigne avec une baguette en bois, provoquant l'incision de la peau et la pénétration de l'encre. Cette opération ne prit que quelques minutes. Elle ramassa ensuite ses ustensiles, puis quitta la pièce sans dire un mot. La jeune fille réalisa qu'elle n'avait jamais entendu le son de sa voix durant tout le temps qu'elles avaient passé ensemble. Même son prénom lui était inconnu.

Elle retomba dans un sommeil peuplé de rêves qu'elle ne comprenait pas. Parfois, elle avait l'impression qu'« Il » était revenu à ses côtés et sentait à nouveau sa présence dans son esprit.

L'après-midi était déjà bien avancé lorsqu'elle fut à nouveau réveillée, rhabillée. On lui apporta un plateau sur lequel était déposé un repas qu'elle mangea rapidement et jusqu'à la dernière miette. Elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle avait faim.

Il était près de 19 heures lorsque l'homme qui l'avait accompagnée la veille vint la récupérer, pour la ramener au pensionnat. Un mélange d'émotions la submergeait au moment où elle regagna sa chambre. À la fois soulagée et déçue, mais également comblée par un sentiment qui lui était inconnu jusqu'à présent.

Si ses souvenirs demeuraient assez flous sur les détails de ces deux jours, son corps n'avait pas oublié l'intense volupté ressentie. Ce moment de communion pendant lequel il avait envahi son corps et son esprit. Désormais, le Maître pourrait visiter son sommeil à n'importe quel moment. Mais ce qu'elle attendait avant tout, c'était la prochaine fois où il lui accorderait son attention en l'invitant à nouveau dans sa demeure.

Une nouvelle vie commençait. Elle faisait à présent partie du Cercle des initiés, même si ces deux jours ne constituaient que la première étape du long chemin qui mènerait au niveau ultime. Il lui faudrait encore sûrement de nombreuses années pour parfaire son éducation. Toutefois, si elle était loin de comprendre aujourd'hui les arcanes du Cercle, il lui suffisait de savoir que celui-ci tendait vers une pureté et une perfection qui se situaient bien au-delà du commun des mortels. Elle avait été choisie, et cela la remplissait de fierté. C'était sa voie et son destin. Les sacrifices qui en résulteraient, justifiant ainsi la confiance qu'on lui avait accordée, n'avaient aucune espèce d'importance.

Sa main caressa sa poitrine, à l'endroit où, désormais, un petit cristal entouré de trois cercles était dessiné sur sa peau. Et un sourire illumina son visage.

4

Avril 2004

— Dans une semaine, c'est mon anniversaire. Regarde, j'ai fait les provisions avant de quitter la maison !

Théo ouvrit son sac, poussa quelques vêtements et lui montra les paquets de bonbons et de gâteaux, ainsi que plusieurs canettes de coca, dissimulés au fond.

— Super ! Mais planque ça bien, sinon on risque d'avoir quelques soucis...

— T'inquiète ! Samedi, après le sport, on ira se trouver un coin tranquille dans le parc et on fera la fête tous les deux ! En plus, il fait superbe, en ce moment, ça sera chouette...

Le soleil était effectivement au rendez-vous depuis qu'ils étaient rentrés de leurs vacances de Pâques. Les températures étaient vraiment douces et agréables.

— On l'a déjà fêté en avance avec mes parents, et c'était trop bien. On a été à Disneyland Paris pendant deux jours. Tu ne peux pas imaginer ! Indiana Jones ! Le train de la Mine ! Et le délire, c'était quand même Space Mountain. J'ai cru que j'allais mourir ! Mon père m'a dit que jamais plus il ne monterait là-dedans... Moi, j'y suis retourné quatre fois... Il faut vraiment que tu demandes à tes parents de t'emmener.

Jérémy ne répondit rien. Il imaginait tout à fait la tête de son père et de sa mère en entendant une telle suggestion... Il devrait sans doute attendre encore un certain nombre d'années avant de découvrir ce type d'activités.

La semaine passa tranquillement et le moment tant attendu arriva enfin. Ils n'osèrent pas s'éclipser avant le goûter servi à 17 heures dans le réfectoire, de peur de se faire remarquer, mais dès celui-ci avalé, ils remontèrent rapidement dans la chambre récupérer le sac à dos contenant leur trésor, avant de se diriger vers les bois. Deux

heures de liberté ! C'est le seul moment de la semaine où ils disposaient d'un créneau aussi long.

Il n'était guère difficile de trouver un endroit paisible dans l'immense parc boisé. Allongés tous deux confortablement dans l'herbe, ils s'empressèrent d'attaquer les provisions.

— Bon anniversaire, Théo ! dit Jérémy avant de trinquer avec sa canette. Treize ans, ça fait quoi ?

— Une bougie de plus à souffler sur le gâteau. À part ça, je ne vois pas vraiment de différence... Mais tu verras par toi-même dans quatre mois... Maman avait fait un énorme gâteau au chocolat, avec des fraises et de la chantilly. Je crois que c'est le meilleur que j'aie jamais mangé ! Même si celui de l'année dernière n'était pas mal non plus, en fait. C'était un framboisier. Et toi, c'était quoi ton meilleur gâteau d'anniversaire ?

— Tu sais, on fête rarement les anniversaires à la maison. Mes parents, c'est pas leur truc...

Théo le regarda avec surprise.

— Mais enfin, tout le monde fête les anniversaires ! Tu as quand même un gâteau avec des bougies ?

— Pas vraiment. Et puis le 15 août, il n'y a jamais personne... Mais ce n'est pas très grave.

— Ils ont l'air un peu particuliers, tes parents, quand même...

— Pas toujours très drôles. Et plutôt du genre sévère. Il vaut mieux éviter de les contrarier. Mais le pire, en fait, c'est qu'ils ne sont jamais à la maison. Ils sont toujours très occupés et très pris par leurs activités. Honnêtement, si c'est ça la vie de l'« élite », je crois que je préfère laisser ma place. Ou alors ne pas avoir d'enfants...

Jérémy resta songeur un moment, se contentant d'observer le ciel et les nuages blancs qui flottaient lentement.

— En fait, j'ai surtout hâte d'avoir dix-huit ans et d'être majeur. Après, au moins, je pourrai décider quoi faire de ma vie.

— Et qu'est-ce que monsieur Devanne a envie de faire de sa vie ?

— J'hésite encore, entre pilote de chasse... et dessinateur de BD.

Théo ne put s'empêcher de rire.

— Tu n'as qu'à dessiner des BD racontant des histoires d'avions de chasse, comme ça, tu auras tout ce que tu veux ! Mais sans blague, tu as envie de rentrer dans l'armée ?

— L'armée, pourquoi pas ? Au moins, on ne reste pas le derrière sur une chaise, et on a un rôle important à jouer. Mais ce sont les avions surtout qui m'intéressent. Tu imagines, toi, voler plus vite que la vitesse du son ? Les sensations que tu dois avoir ! Piloter des engins pareils, c'est mon rêve... Et ils sont tellement beaux ces avions. Et toi ?

— Je ne sais pas trop... J'ai envie de voyager, mais il paraît que ce n'est pas un métier. Il faudra que je trouve autre chose.

— Engage-toi dans l'armée ! Comme ça, on se retrouvera, et puis au moins tu pourras voyager !

— Euh, ce n'est pas vraiment à ce type de voyages que je pensais. Je voyais quelque chose de plus... cool. Tu sais quoi, plutôt orienté vacances...

— Les Clubs Théos ! Savourez un plaisir incomparable, des vacances inoubliables dans les endroits les plus beaux du monde ! Venez nous rejoindre, il y aura de la place pour tout le monde !

Théo s'esclaffa.

— Plutôt dans ce goût-là ! T'inquiète pas, je te ferai un prix quand tu rentreras de mission et que tu auras besoin de te détendre et de t'amuser un peu.

— Si tu commences à faire des prix à tous tes copains, je ne suis pas sûr que ton affaire fonctionne merveilleusement bien !

La faim ne les étouffait pas lorsqu'ils se présentèrent au réfectoire à l'heure du dîner. Cependant, ils durent faire mine de manger quelque chose afin de ne pas se faire réprimander. Mais leur escapade les avait mis de bonne humeur. Ils avaient bien profité de ces quelques heures de liberté.

— Chut... J'entends le surveillant qui passe dans le couloir...

Ils restèrent quelques minutes silencieux, avant de reprendre leur conversation.

— Alors, on en était à la fantasy. J'ai découvert une série pas mal, pendant les dernières vacances, c'est le cycle de *Ténébreuse*, de Marion Zimmer Bradley. Ça se passe dans un futur très lointain, sur une planète qui aurait été colonisée par des terriens, avant de tomber dans les oubliettes. Les colons finissent par oublier toutes leurs connaissances. Ils se retrouvent à vivre comme à l'époque médiévale. Mais certains développent des pouvoirs psychiques et prennent le

contrôle de la planète. Il y a toute une série de livres. Je n'ai pas encore tout lu, mais c'est vraiment sympa.

— Pas tout à fait le style de la bibliothèque de l'école !

— Tu peux le dire... Mais le top du top, c'est *Le Seigneur des Anneaux*. Celui-là, il faut vraiment que tu le lises et il risque de t'occuper un moment. Il y a trois tomes, je crois que ça fait plus de 1 500 pages.

— Ah...

— T'inquiète pas, les plus difficiles, ce sont les cinquante premières.

— Me voilà rassuré...

— C'est complètement génial ! Une fois que tu es rentré dedans, tu ne peux plus fermer le bouquin ! C'est l'histoire d'un Hobbit : un petit personnage aux pieds poilus. Il doit lutter contre le seigneur ténébreux et l'empêcher de remettre la main sur l'anneau magique. Il lui arrive tout un tas d'aventures. Il y a plein de personnages délirants : des magiciens, des elfes, des nains, des orques...

Théo semblait intarissable sur le sujet, incapable de résister au plaisir de faire partager ses passions.

— Je demanderai à mes parents de te préparer un sac de bouquins lorsqu'ils viendront me chercher pour les vacances d'été. Je pourrai te le donner à ce moment-là. Comme ça, tu auras de quoi t'occuper !

Les discussions se prolongèrent tardivement. Il était plus d'une heure du matin, lorsqu'ils se rendirent compte qu'il était grand temps de s'endormir.

Le lendemain matin, aucun d'entre eux n'entendit le réveil, pas plus que les bruits dans le couloir quand l'institut commença à s'animer. Lorsque Jérémy ouvrit un œil, il était plus de 8 h 30, et il bondit hors de son lit pour secouer Théo.

— Réveille-toi, on a raté le début des cours ! Dépêche-toi, on va se faire remonter les bretelles !!

S'habillant en un clin d'œil, ils se précipitèrent vers la salle de classe. Leur montre affichait 9 heures. Le professeur ne sembla pas spécialement ravi de les voir débarquer à cette heure-là.

— Je pense qu'un passage chez le directeur s'impose... Allez donc lui expliquer les raisons de votre retard avant de revenir ici.

Ressortant de la classe, ils se dirigèrent à contrecœur vers le bureau du directeur qui les reçut plutôt froidement.

— Je vous écoute. Pouvez-vous m'expliquer le motif de votre retard ?

Jérémy lança un coup d'œil à Théo avant de prendre la parole.

— Il semblerait que notre réveil soit en panne. Il n'a pas sonné...

Le directeur les dévisagea un long moment, observant leur visage fatigué, avant de poursuivre.

— Il me semblerait plus probable que vous n'ayez pas respecté l'heure de l'extinction des feux... Ce qui est tout à fait regrettable. C'est la première et j'espère la dernière fois que cela se produit. Sinon, nous serons obligés de sévir. Je vous rappelle que vous devez impérativement vous conformer aux règles de l'institut, notamment pour ce qui est des horaires.

S'emparant d'une feuille blanche, l'homme inscrivit quelques mots, puis leur tendit le papier.

— Vous remettrez cela à votre professeur. Ce soir, vous resterez collés après l'étude. Je lui laisserai le soin de vous confier quelques travaux afin de rattraper votre retard et d'occuper votre temps... J'espère que cela vous permettra de réfléchir et que vous éviterez à l'avenir de renouveler ce genre d'expérience.

Les deux garçons étaient tout penauds lorsqu'ils retournèrent en salle de classe. Et la journée s'avéra très longue.

5

Juillet 2004

C'est avec soulagement que Jérémy avait vu arriver les vacances d'été. Il ne retrouverait malheureusement pas Théo qui était parti en voyage aux États-Unis avec ses parents. Sa présence lui manquait déjà... Mais celui-ci avait tenu sa promesse : un gros sac de livres avait rejoint ses affaires lorsqu'il avait quitté le pensionnat. Cela ne manquerait sûrement pas de l'occuper pendant des heures.

Ses propres parents passaient peu de temps dans leur maison et il n'était même pas sûr de les voir le soir. Son père possédait un appartement à côté du laboratoire où il travaillait. Il lui arrivait fréquemment de rester dormir là-bas. Quant à sa mère, elle partageait son temps entre Paris, la Côte d'Azur ou Courchevel, repassant de temps à autre dans leur demeure de la Loire. Jérémy avait rêvé à une époque de l'accompagner, mais jamais elle n'avait proposé de l'emmener lors de ses déplacements. Sa présence n'était clairement pas souhaitée.

Il restait donc seul dans la maison, croisant seulement de temps à autre le personnel chargé de s'occuper des lieux, qui ne lui prêtait guère attention. Sauf pour surveiller que les règles édictées par ses parents étaient bien respectées, de manière à pouvoir leur faire leur rapport. Libre à lui de sortir et d'aller se promener, mais il devait impérativement être présent à midi, pour le déjeuner que la cuisinière lui avait préparé et qu'il prenait seul dans la cuisine, et de retour à 17 heures le soir. Si, par malheur, ses parents apprenaient qu'il n'avait pas obéi, la punition ne manquait pas de tomber. Il n'avait testé qu'une seule fois et ne se sentait pas l'envie de recommencer.

Ces promenades occupaient une majeure partie de son temps libre, mais il fallait bien reconnaître que son champ d'action était plus que limité. Leur maison était relativement isolée, les premiers voisins habitant à près d'un kilomètre. Ses parents n'entretenaient d'ailleurs

aucun contact avec eux, et il était clair que, de leur côté, ceux-ci n'appréciaient pas réellement sa famille. Quant à la première ville, elle se situait à une douzaine de kilomètres et il était impensable de s'y rendre sans moyen de locomotion. Il avait bien émis l'idée qu'une fois de temps en temps, la gouvernante pourrait l'emmener lorsqu'elle sortait faire des courses ou se promener. Ou bien ses parents le déposer chez son cousin et sa cousine afin de partager une ou deux journées avec eux. Mais il s'était vu opposer une fin de non-recevoir. Cela ne rentrait pas dans les tâches attribuées à la gouvernante ; quant à son cousin et sa cousine, ils habitaient trop loin, étaient occupés par leurs propres activités et n'avaient pas de temps à lui consacrer. Il savait qu'il était inutile d'insister.

Cette solitude faisait maintenant partie de sa vie. Depuis qu'Elisa lui avait parlé de son adoption, il s'était longuement interrogé sur la motivation de ses parents à accueillir un enfant, si c'était pour l'ignorer à longueur d'années et ne jamais lui prêter la moindre attention. Lorsqu'ils étaient présents, il avait parfois l'impression de se retrouver face à deux inconnus. La seule conclusion qui avait vu le jour dans son esprit, c'était qu'il s'agissait sans doute de préserver la lignée de leur famille...

Cela présentait au moins un avantage. Personne n'était venu le déranger tandis qu'il passait des heures à fouiller discrètement dans les papiers de son père. Après quelques difficultés, il avait fini par mettre la main sur une copie de l'acte d'adoption le concernant. Mais ce qui l'avait surpris et intéressé au plus haut point, c'était le dossier concernant sa véritable mère. Visiblement, ses parents avaient fait mener une enquête sérieuse sur elle et sur sa famille avant d'engager les démarches. Issue de la région parisienne, c'est cependant dans un hôpital du Loir-et-Cher qu'elle était venue accoucher alors qu'elle avait tout juste seize ans. Elle provenait d'une famille bourgeoise, semblait avoir vécu dans un milieu aisé et avoir reçu une bonne éducation. La seule chose qui manquait au dossier était le nom de son père. Il semblait que la jeune femme se soit toujours refusé à le dévoiler.

Les codes Internet de ses parents lui avaient donné beaucoup moins de mal et son ordinateur était devenu une porte grande ouverte sur le monde extérieur. Il passait maintenant des heures à surfer sur le Web. Plusieurs jours lui avaient été nécessaires pour appréhender cet

outil : si l'informatique faisait partie de la formation qui leur était dispensée à l'institut, les élèves n'avaient cependant pas accès à Internet. Toutefois, s'il y avait bien quelque chose dont il ne manquait pas, c'était de temps. Jérémy apprenait vite, et il ne lui avait pas fallu longtemps pour découvrir toutes les possibilités ainsi offertes.

Une petite visite sur le site de l'administration française lui avait permis de voir comment se procurer un acte d'état civil. C'était tellement simple de commander l'acte de naissance de sa mère, et ce document comporterait sans aucun doute des informations intéressantes... Pendant une semaine, il avait surveillé avec une certaine appréhension le courrier qui arrivait à la maison. Si ses parents découvraient cette lettre, ils ne manqueraient pas d'entrer dans une colère noire. Et depuis le temps, il avait appris à redouter leur colère. Toutefois, c'était la gouvernante qui se chargeait de récupérer la multitude de plis qui arrivaient, avant d'aller les poser sur le bureau de son père. Chaque matin, il passait vérifier discrètement les lettres qui s'entassaient. Jusqu'au jour où le courrier tant attendu se présenta.

Installé dans sa chambre, le jeune garçon regarda l'enveloppe qu'il avait identifiée facilement grâce au cachet de la mairie, puis l'ouvrit avec une certaine émotion. Sa mère n'avait que vingt-neuf ans, mais s'était mariée il y a déjà quelques années. Gabrièle Bussy... Si la vie avait été différente, il aurait pu porter ce nom lui aussi. Jérémy resta longtemps rêveur en imaginant à quoi elle pouvait ressembler, se demandant ce qu'aurait pu être sa vie dans cette famille.

Muni de son nom de jeune fille et de son nom de femme mariée, il lui était maintenant facile d'explorer le Web à la recherche de renseignements, de son parcours et de son histoire. Trouver son adresse actuelle ne lui posa pas trop de difficultés, grâce aux pages blanches. Elle s'était installée dans la région parisienne, dans une ville guère éloignée de celle où elle avait passé son enfance. Une recherche sur Google lui permit de découvrir son activité professionnelle. Après avoir suivi ses études à l'École nationale d'architecture de Paris-Val de Seine, elle avait fini par s'associer avec une autre jeune femme pour fonder un cabinet d'architecte d'intérieur. Un sourire éclaira son visage quand il remarqua qu'elles

avaient même pris la peine de créer leur propre site Internet. Après avoir parcouru à de nombreuses reprises et sans se lasser la moindre page, le moindre article, il observa longuement la photo de sa mère : de son visage émanaient une grande douceur et un sourire charmant.

Avide du moindre détail et de la moindre information, il poursuivit ses recherches. Elle semblait s'investir dans les activités de la mairie de sa commune, où son nom figurait à plusieurs reprises. De même dans certaines associations caritatives. Incontestablement, elle devait avoir une vie bien remplie.

La piste des réseaux sociaux, notamment les sites permettant à d'anciens camarades de classe de se retrouver, l'avait occupé un certain moment. Il ne lui fut guère difficile de deviner où sa mère avait pu suivre ses études : un lycée public et une école privée se situaient dans la ville où elle avait passé son enfance. Une fausse identité lui permit de s'inscrire sans problème sur ces sites et de découvrir ainsi les élèves concernés pour cette période. Pour finalement retrouver sa trace. Ce sont surtout les photos de classe qui avaient été publiées qui retinrent son attention. Sa mère y était aisément reconnaissable. Il observa attentivement les garçons qui y figuraient, imaginant que, peut-être, son père était l'un d'entre eux. Mais la frustration l'envahit en constatant que pour obtenir plus d'informations, il était nécessaire de s'abonner à un service payant. Impossible de pousser plus loin. Le petit encart « Écrire à Gabrièle » le laissa longtemps rêveur. Il aurait tant de choses à lui raconter... Cependant, les longues lettres qu'il imaginait restèrent soigneusement enfouies dans sa tête.

Chaque soir, il prenait soin d'effacer de son ordinateur portable tout l'historique de sa navigation. Ses parents ne s'étaient jamais inquiétés de savoir à quoi leur fils passait ses journées. Il était fort peu probable qu'ils jettent un œil à son ordinateur, mais mieux valait prendre des précautions.

Assis dans l'herbe, au bord de la Loire, Jérémy regardait l'eau s'écouler en s'amusant à jeter des galets. Cette petite plage où personne ne mettait jamais les pieds avait toujours été son repère favori. Il y venait régulièrement, s'y installant pour passer l'après-midi. Parfois, l'un des livres de Théo prenait place dans son sac. Ce dernier avait raison : ils étaient passionnants, c'était un bon moyen de

s'évader. Ou bien c'était son bloc de papier et ses pastels. Les paysages qui l'entouraient ou qui remplissaient son imagination prenaient alors vie sous ses crayons.

Le 14 août, un colis portant son nom était arrivé à la maison. Il contenait une grande carte d'anniversaire, représentant un gâteau avec treize bougies, ainsi qu'un superbe livre sur les avions de chasse. « C'est en attendant que nous ayons l'occasion de partager un vrai gâteau... Pour le livre, désolé, il est en anglais, mais les photos sont vraiment magnifiques. Tu as raison, les avions de chasse sont très beaux... S'il y a des passages que tu ne comprends pas, mon père pourra t'aider à les traduire... À bientôt, Théo. » Jérémy avait été ému en recevant ce paquet. C'était bien la seule personne qui semblait penser à lui...

Le mois d'août touchait à sa fin. L'heure de regagner l'institut approchait à grands pas. Sa mère était revenue à la maison depuis près d'une semaine et son père rentrait maintenant tous les soirs chez eux. Cependant, il fallait bien reconnaître que cela n'avait pas beaucoup changé les données. Ils partageaient tous trois leur repas, mais les discussions restaient banales et superficielles. C'est à peine si ses parents le regardaient et s'ils écoutaient ce qu'il racontait. Il aurait aimé leur parler de l'institut, du malaise qu'il ressentait là-bas, mais c'était inutile. Ils avaient fait leur choix. Jamais ils n'accepteraient d'en changer.

Perdu dans sa contemplation, il laissa l'image de sa véritable mère envahir son esprit. Ses longues heures passées sur Internet et ses recherches, même si elles étaient sûrement très incomplètes, n'avaient pas été infructueuses. Aujourd'hui, il avait l'impression de la connaître. Laissant son imagination combler les lacunes qui pouvaient exister. La seule question qui tournait encore régulièrement dans son esprit, c'était de savoir ce qu'elle avait pu ressentir le jour où elle avait pris la décision d'abandonner son enfant. Se demandait-elle parfois ce qu'il avait pu devenir ? Éprouvait-elle des regrets ? Clairement, cela lui avait permis de continuer ses études, de poursuivre une vie normale. Toutefois, il n'arrivait pas à lui en vouloir. Elle n'avait que seize ans à l'époque et semblait tellement jeune sur la photo de classe... Sans doute n'avait-elle pas eu réellement le choix.

S'emparant de l'acte de naissance plié soigneusement dans sa poche, il hésita en l'observant un long moment. Puis il sortit une boîte d'allumettes, en enflamma une et l'approcha doucement du papier avant de le regarder brûler. Ses parents devaient continuer à ignorer ses démarches, et il était important que personne ne puisse mettre la main sur ce document. De toute manière, après l'avoir tant de fois lu et relu, il resterait à jamais gravé dans son esprit.

Aujourd'hui, il savait comment elle s'appelait et où elle habitait. Aurait-il un jour le courage de lui rendre visite ?

La veille de son retour au pensionnat, c'est avec un soin tout particulier qu'il fit le ménage dans son ordinateur, n'oubliant pas de supprimer l'adresse e-mail créée spécialement pour ses recherches.

6

Septembre 2004

La rentrée en quatrième ne réserva aucune surprise. Son seul plaisir fut de retrouver Théo, qui était intarissable sur ses vacances et son séjour aux États-Unis. « C'est grandiose ! Le Grand Canyon : on se croirait dans un western ! Mais une chaleur à crever... J'ai adoré Yellowstone, aussi. Tu verrais les geysers, c'est impressionnant... Mes parents ont voulu passer deux jours à Las Vegas, mais là c'était moins amusant. Moi, je n'avais pas le droit d'aller dans les casinos, tu imagines ? Il faudra y retourner quand je serai plus grand. Ça te branche ? Par contre, qu'est-ce qu'on a fait comme kilomètres. C'est vraiment immense et on est loin d'avoir tout vu. On n'a pas arrêté : voiture, avions... Il y a des jours où j'en avais marre et j'étais vraiment crevé... » Pendant que Théo s'emballait sur ses souvenirs de vacances, Jérémy restait parfois rêveur, en se demandant si un jour ses parents décideraient de l'emmener également en voyage. Mais il en doutait fort.

Les autres élèves et les professeurs étaient malheureusement restés fidèles à eux-mêmes. Il recommença à compter les jours qui le séparaient des prochaines vacances.

Jérémy était en train de figoler son dessin. Il était assez content du résultat. Caricaturer les personnes qui se trouvaient en face de lui était l'une de ses occupations favorites, et la collection qu'il possédait, représentant les élèves ou le personnel de l'institut, commençait à prendre une certaine ampleur. Il leva la tête en sentant soudain une présence dans son dos. Son professeur regardait son dessin avec une colère non dissimulée. Pourtant, le portrait était assez ressemblant... Mais l'humour n'était pas forcément une qualité très appréciée au pensionnat.

— Monsieur Devanne pourrait-il répéter ce que je viens de dire ?

Jérémy réfléchit quelques instants avant de répondre. Habituellement, il faisait en sorte de garder une oreille à ce qui se disait, mais là, plongé dans son dessin, cela lui avait quelque peu échappé...

— ... Pour appliquer la méthode de résolution par combinaison, il faut multiplier les deux membres de chaque équation du système par un nombre, et lorsqu'on additionne membre à membre les deux équations du système, on élimine une des deux inconnues ?

— Excellent, monsieur Devanne. Sauf que c'est ce que nous avons expliqué il y a maintenant une demi-heure, et que nous en sommes à la méthode de résolution par substitution. Pouvez-vous développer ?

Jérémy déglutit avec difficulté, se contentant de secouer la tête.

— Je crois que quelques exercices supplémentaires vous feraient du bien, monsieur Devanne. Nous nous retrouverons donc après l'étude, et vous pourrez me faire les exercices vingt-cinq à trente-cinq de votre livre. Cela devrait vous occuper quelque temps et vous apprendre à être un peu plus attentif.

Jérémy se garda bien de répondre quoi que ce soit. Encore un soir où il allait se passer de dîner, ça commençait à devenir une habitude. Car il ne ressortirait de la salle d'étude que lorsque tous les exercices seraient terminés, sans doute à une heure bien avancée de la nuit. Il n'y aurait bien entendu plus de repas à cette heure-ci. Il croisa le regard désolé de Théo. Heureusement, il savait pouvoir compter sur lui. Celui-ci ne manquerait pas de subtiliser quelques bricoles à manger qu'il déposerait dans la chambre.

Il était presque 21 h 30 et l'extinction des feux n'allait plus tarder. Jérémy et Théo n'avaient guère eu le temps de discuter depuis leur retour au pensionnat. Ils se dépêchèrent de s'installer pour la nuit, et, allongés sur leurs lits, prirent enfin le temps de se raconter leurs vacances de Noël.

— Alors, c'était comment chez toi ?

— Rien de spécial... Dommage qu'on n'ait pas pu se voir...

— Oui. J'espère qu'on pourra faire quelque chose pour les vacances de février ou les vacances de Pâques. En février, je crois qu'on reste à la maison, mais, à Pâques, normalement on part au ski. Tu as déjà fait du ski ?

Jérémy se contenta de secouer la tête.

— C'est trop drôle ! Je vais demander à mes parents si on peut t'emmener à Pâques. À mon avis, ils seront d'accord. Je crois que tu leur as fait une bonne impression et qu'ils t'aiment bien. Tu demanderas aux tiens ?

Jérémy acquiesça vigoureusement.

— Et sinon, qu'est-ce que tu as eu comme cadeaux ?

— Des jeux pour l'ordinateur. Sympas. Un nouveau blouson. Pas mal. Et un jeu de société, sauf que je n'ai personne pour jouer avec moi à la maison et que je ne peux pas l'emmener ici... Mais bon. Sinon, ça s'est bien passé. Et toi ?

— Plein de choses. Mais surtout, j'ai eu la suite de la série des bouquins d'Harry Potter. Trop chouettes, j'adore ! J'ai lu les trois premiers, mais pas encore le quatrième. Je les ai emmenés.

— Tu prends des risques, Théo, tu auras intérêt à bien les cacher. Tu sais bien qu'on n'a pas le droit d'apporter des livres au pensionnat...

— Je sais, mais bon... On ne peut pas dire que la bibliothèque de l'école soit très attrayante. Et puis il fallait absolument que je lise le dernier, je n'allais pas attendre février, quand même ! Tiens, dit-il en lui tendant trois volumes. Il faut que tu les lises, c'est vraiment génial. Dans le troisième, tu verras, on a trouvé l'épouse idéale pour notre directeur.

— Parce que tu crois que quelqu'un pourrait le supporter, celui-là ?

— Qui se ressemble s'assemble : une vraie peau de vache ! dit Théo en éclatant de rire.

— Et tu as une formule magique, en stock, pour faire disparaître les professeurs ? Ça m'intéresserait assez. Ou les transformer en crapauds éventuellement, j'en connais à qui ça irait très bien...

— Je cherche, je cherche, répondit Théo entre deux rires. Peut-être dans le quatrième volume.

Plongés dans leurs discussions, ils ne se soucièrent pas de l'heure qui tournait. La porte s'ouvrit brutalement tandis que le surveillant s'avançait dans la chambre.

— Ça suffit maintenant !

Avisant les trois livres posés sur le lit de Jérémy, le cerbère le fusilla du regard.

— Vous n’ignorez pas, monsieur Devanne, qu’il est formellement interdit d’apporter au pensionnat tout objet personnel ? Vous n’avez pas traîné pour reprendre vos mauvaises habitudes. Je pense que les heures de colle après l’étude vous ont sans doute manqué durant vos vacances. Ces livres sont bien à vous, n’est-ce pas ?

Sans laisser le temps à Théo d’ouvrir la bouche, Jérémy acquiesça.

— Oui, ce sont les miens.

— Nous retrouverons donc demain soir. Quant à vous, dit-il en se tournant vers Théo, il serait souhaitable que vous ne suiviez pas le mauvais exemple de votre voisin. Maintenant, éteignez immédiatement cette lumière et dormez.

Le surveillant quitta rapidement la chambre, emportant avec lui les trois livres de Théo.

— Je suis désolé Jérémy, tout est ma faute. Tu n’aurais pas dû dire que c’était les tiens...

— Tu sais bien que j’aurais pu dire quoi que ce soit, j’y serais passé quand même. Et qui est-ce qui aurait fait des provisions à la cantine, si tu t’étais retrouvé puni avec moi ? Ne t’inquiète pas, j’ai l’habitude. Je suis vraiment désolé pour tes livres, je ne sais pas quand tu les reverras... Mais il nous en reste encore un !

Ils s’allongèrent en se souhaitant bonne nuit. Il n’avait guère fallu beaucoup de temps pour que la vie du pensionnat reprenne son cours habituel.

Les vacances de Pâques resteraient sans doute dans sa mémoire comme l’un des meilleurs souvenirs de son existence. Son père et sa mère avaient accepté que les parents de Théo l’emmènent à la montagne. Pour la première fois de sa vie, il avait pu ainsi se retrouver sur des skis.

Théo, qui pratiquait ce sport régulièrement, avait un excellent niveau. C’est avec le plus grand sérieux qu’il s’acquittait de sa tâche de professeur.

— Tourne, tourne, TOURNE ! Trop tard...

Quelques virages lui permirent de rejoindre le tas de neige dans lequel son ami devait sans aucun doute se trouver. Il ne put s’empêcher d’éclater de rire devant le visage de ce dernier.

— Allez, debout, grosse flemme, on n'est pas ici pour faire la sieste...

— Je crois que tu devrais accepter la proposition de ton père et aller skier un peu avec lui, le temps que j'arrive à comprendre comment ça marche...

— Pas question ! J'arriverai bien à faire quelque chose de toi...

Si Jérémy passa plus de temps dans la neige que sur ses skis durant les premiers jours, il finit par atteindre rapidement un niveau honorable, et, au bout de trois jours, y trouva même un certain plaisir.

Assis tous les quatre à la table du restaurant, ils attendaient la venue du serveur pour prendre leur commande.

— Alors, les garçons, comment ça se passe ?

— Super ! Jérémy est devenu un pro. Tout dans le style... « passe-partout » ! Enfin, pas toujours partout. Parfois, il semblerait que certains sapins se mettent à traverser inopinément la piste...

Théo partit dans un fou rire en lançant un clin d'œil à Jérémy.

— Oh, ça va... J'aimerais bien t'y voir, toi...

Les parents de Théo échangèrent un sourire.

— Tu verras, Jérémy, au bout de deux semaines, je suis sûr que Théo se moquera beaucoup moins...

— Papa, est-ce qu'on peut aller à la discothèque de l'hôtel ce soir, après le dîner ? S'il te plaît, c'est les vacances...

Ses parents acquiescèrent sans qu'il soit nécessaire d'insister, à la grande joie des garçons.

— Mais je veux que vous soyez rentrés au plus tard à une heure du matin. C'est bien compris ?

Une fois le dîner terminé, Théo et Jérémy repassèrent rapidement par leur chambre avant de rejoindre la discothèque qui était déjà bien remplie. Au bout d'une heure, assoiffés, ils passèrent au bar s'acheter deux cocas, et vinrent s'installer autour d'une petite table, leur verre à la main.

— Bon, alors, qu'est-ce que tu penses de la petite blonde là-bas ?

— Théo...

— À moins que tu ne préfères celle-là ? Pas mal du tout !

— Théo...

— Ouah ! Regarde celle qui arrive !

— THÉO !

— Quoi ?

— J'ai quelque chose à te dire...

— Vas-y, je t'écoute ?

— Je ne suis jamais sorti avec une fille...

Théo le regarda avec de grands yeux :

— Mais enfin, qu'est-ce que tu fous ?

— Ce n'est pas à l'institut qu'on en a beaucoup l'occasion...

— Et les vacances alors, ça sert à quoi ?

— Tu sais, mis à part quand je viens chez toi, je ne sors pas beaucoup de chez moi. La maison de mes parents est vraiment trop isolée et je n'ai aucun moyen de transport...

Théo leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu ! C'est pire que ce que je croyais ! Toute une éducation à reprendre !

Il afficha un sourire conquérant, avant de poursuivre.

— Bon, alors, tu vois la jolie brune, là-bas ?

— Celle avec un tee-shirt vert ?

— Malheureux ! Tu veux finir avec un œil au beurre noir ?

Regarde un peu qui la rejoint avec un verre à la main, plutôt baraqué celui-là... Non, je te parle de celle qui est assise au bar avec sa copine.

— Oui, et alors ?

Théo secoua la tête, feignant le plus complet désespoir.

— Tu n'as même pas remarqué qu'elle te couvait du regard depuis plus d'une demi-heure ? Moi, je veux bien me charger de sa copine, elle n'est pas mal non plus...

— Et maintenant ?

— Maintenant, on va leur payer un coup à boire, et après on les invitera à danser.

— Et après ?

— Après, tu n'auras plus besoin de moi, répondit Théo en éclatant de rire.

Il avait raison. Et lorsque vint l'heure de se séparer, rendez-vous fut pris pour le lendemain soir à la même heure.

Les jours s'écoulèrent beaucoup trop rapidement au goût de Jérémy. Les parents de Théo n'avaient vraiment rien à voir avec les siens, les sentiments qu'ils éprouvaient pour leur fils ne faisaient

aucun doute. Pendant ces quinze jours, il oublia sa vie au pensionnat et découvrit ce que pouvait être une vraie vie de famille.

Cette constatation le remplissait parfois de tristesse. Cela lui manquait tellement... Théo s'en rendait bien compte, et même si Jérémy évitait soigneusement de parler de ses parents, son intuition et sa perspicacité lui laissaient deviner beaucoup de choses. Mais il ne lui laissa guère le temps de ruminer ses idées noires, s'appliquant à rendre ces vacances inoubliables.

7

Mai 2005

Les vacances de Pâques semblaient déjà bien loin et les élèves avaient retrouvé la monotonie de leurs journées au pensionnat.

Si Jérémy avait noté consciencieusement les coordonnées d'Alicia avant son départ, il se doutait bien qu'il n'aurait guère l'occasion de la revoir. Sauf peut-être s'il retournait au ski avec Théo l'an prochain ? Mais d'ici là, nul doute qu'elle l'aurait complètement oublié... Théo quant à lui avait déjà tourné la page. « Ne t'inquiète pas, une de perdue, dix de retrouvées », lui avait-il dit pour le consoler. « Si tu viens en vacances à la maison cet été, je te présenterai d'autres copines... » Les parents de Théo avaient laissé entendre, à la fin des vacances, qu'il serait le bienvenu chez eux quand il souhaiterait revenir. Pour le moment, poser la question à ses parents lui semblait un peu prématuré. Mais il espérait vraiment que cela pourrait se faire. Une certaine nostalgie l'envahit en pensant aux quinze jours qui s'étaient écoulés. Théo avait de la chance d'avoir une famille comme celle-là...

Les cours de la journée étaient enfin terminés. Les deux garçons avaient pris rapidement leur goûter, souhaitant profiter un peu du parc avant de se rendre à l'étude. Les températures étaient printanières et le soleil qui brillait dans un magnifique ciel bleu égayait la journée.

— Il faut que j'aille récupérer mon cahier de maths, je vais en avoir besoin pour les exercices de ce soir. On se rejoint dehors ?

— D'accord, à tout de suite, répondit Théo en ramassant ses affaires.

Jérémy monta rapidement dans la chambre et farfouilla quelques minutes dans ses étagères avant de mettre la main dessus. Son oubli

du matin avait provoqué une sévère réprimande du professeur, et les heures de colle n'étaient pas passées bien loin.

Lorsqu'il descendit pour retrouver Théo dans la cour, il aperçut ce dernier entouré de Maxime et de ses deux acolytes, tous trois élèves de seconde. Même si la distance ne lui permettait pas de saisir leur discussion, cela ne l'empêchait pas de se rendre compte que Théo ne semblait pas l'apprécier au plus haut point. Il faut dire que ce garçon était sans doute l'être le plus exécrationnel du pensionnat. Imbu de sa personne, passant son temps à cirer les bottes de tous ceux qui détenaient une parcelle d'autorité. Son attitude était payante et il avait réussi ainsi à obtenir de nombreuses faveurs et un statut quelque peu privilégié.

— ... et tu devrais franchement mieux choisir tes fréquentations. Devanne est un imbécile, tout le monde le sait, il ne t'apportera que des ennuis.

— Si tu as quelque chose à dire, tu pourrais avoir au moins le courage de me le dire en face, dit Jérémy en s'interposant.

— Tiens, voilà le prince charmant. Tu viens défendre ta poule ? Au moins, dans votre couple, on sait qui fait l'homme !

— À tout prendre, je préfère être le prince charmant que le bouffon du directeur ! Maintenant, fiche le camp et laisse-nous tranquille.

— Monsieur Devanne se fâche, il n'aime pas qu'on approche trop de sa petite chérie ! dit Maxime en attrapant Théo et en faisant mine de lui caresser l'épaule.

— Laisse tomber, Jérémy, dit Théo en essayant de se dégager. Il cherche juste à te provoquer.

— Lâche-le tout de suite.

— Sinon quoi ?

— Tout de suite.

Maxime se mit à rire en resserrant sa prise.

Jérémy mit toute sa force dans le coup de poing qui partit sur le nez de Maxime. Peut-être un peu trop, réalisa-t-il en entendant un craquement sec et en voyant celui-ci se tordre en deux, tandis que ses deux acolytes se précipitaient vers lui.

— Ça, tu vas le regretter, balbutia Maxime en essayant de contenir le flot de sang qui s'échappait de son nez.

Jérémy n'en douta pas un seul instant.

Il ne fallut pas longtemps pour que l'un des surveillants vienne le chercher pour l'emmener chez le directeur.

— Monsieur Devanne, ce que vous avez fait est totalement inadmissible.

— C'est lui qui m'a provoqué.

— Ce n'est pas la version qui est parvenue jusqu'à moi. Plusieurs témoins m'ont indiqué que vous l'avez frappé sans aucune raison apparente. Vous comprenez bien que nous ne pouvons accepter ce type de comportement.

Jérémy ne dit rien de plus. Il savait pertinemment que ses paroles avaient très peu de valeur aux yeux du directeur. Surtout face à la version de Maxime.

— Nous n'avons pas pour habitude de recourir à la violence pour solutionner les problèmes que nous rencontrons avec nos élèves. Mais dans certains cas, force est de constater que seule une sévère correction peut permettre de remettre les idées en place.

Le directeur se tourna vers l'homme qui était resté en retrait dans son bureau et lui fit un signe de tête.

— Retirez votre pull et votre tee-shirt, monsieur Devanne.

Lorsque Jérémy regagna sa chambre, son dos lui faisait horriblement mal. La brute n'y avait pas été de main morte, semblant au contraire trouver un grand plaisir à lui administrer cette raclée.

Théo le regarda arriver avec inquiétude.

— Ça va ?

— Bof...

— Ils t'ont battu ?

Jérémy se contenta d'acquiescer.

— Ils n'ont pas le droit de faire ça, il faut le dire à quelqu'un !

— Tu veux te plaindre au directeur, peut-être ?

— Non, mais parles-en au moins à tes parents ! Ils ne peuvent pas permettre ce genre de chose !

— Mon père n'a jamais été contre l'idée d'une bonne raclée de temps en temps... Pour lui, c'est parfois le seul moyen de régler les difficultés. Et honnêtement, il n'est guère plus tendre. Il ne faut surtout pas que j'en parle à mes parents, sinon, ils seraient capables d'en remettre une couche lorsque je vais rentrer à la maison...

Théo le dévisagea avec un drôle d'air. Il ne fit pas d'autres commentaires en voyant les zébrures qui marquaient le dos de Jérémy lorsque celui-ci se déshabilla pour se mettre au lit.

— Tu pourras penser à moi cette semaine ? Je suis collé tous les soirs : j'entame un régime amaigrissant...

Théo secoua tristement la tête.

— Ce n'est vraiment pas juste... Je voulais aller voir le directeur, mais le surveillant m'en a empêché. Dès demain, je vais aller lui dire ce qui s'est réellement passé.

— Ne fais pas ça, Théo. Tu sais que c'est la version de Maxime qui aura le dessus. Tu risques seulement d'avoir des ennuis également. Laisse tomber...

Pendant les jours qui suivirent, Jérémy eut bien du mal à tenir assis toute la journée sur sa chaise. Ses nuits n'étaient guère meilleures, car il ne supportait pas de s'allonger sur le dos et le sommeil venait difficilement.

Il avait dû déployer des trésors de persuasion pour empêcher Théo d'aller voir le directeur. Cela n'aurait sûrement pas arrangé la situation. Mais il avait fini par le convaincre et ils cessèrent d'en parler.

Sa seule consolation fut de voir les gros bandages qui ornèrent pendant presque quatre semaines le nez de Maxime...

8

Septembre 2005

Les mois d'été s'étaient écoulés plutôt tristement. Ses parents avaient eu, au moment de quitter le pensionnat, une longue discussion avec le directeur de l'institut, ce dernier leur faisant part de ses nombreuses récriminations à l'égard de Jérémy. Alors ils avaient décidé de sévir. Aucune sortie, et pas question de retrouver Théo. Et s'ils n'étaient guère plus présents que d'habitude, les consignes extrêmement strictes qu'ils avaient laissées au personnel demeurant dans la maison avaient été appliquées à la lettre.

Heureusement, il lui restait encore son ordinateur. Pendant des jours, enfermé dans sa chambre, il avait surfé sur Internet, utilisant le Web pour s'évader aux quatre coins du monde.

Le 14 août, un petit colis n'avait pas manqué d'arriver. Théo ne l'avait pas oublié. Ce fut sans doute la plus belle journée des vacances, et cela lui réchauffa le cœur.

Lorsqu'il fut temps de retourner au collège pour attaquer sa troisième, Jérémy quitta sa maison sans réelle tristesse.

Jérémy avait réussi à se contenir difficilement pendant la réunion, mais il ne put s'empêcher d'exploser lorsqu'ils se retrouvèrent enfin tous les deux.

— Théo, ils nous racontent n'importe quoi !

— Tais-toi, Jérémy, imagine que quelqu'un nous entende...

— Mais je t'assure, j'ai passé des heures sur Internet pendant les vacances, et leurs grands discours, c'est du vent ! Ils interprètent, ils arrangent les faits et les textes à leur façon. Tout ça pour en arriver à la conclusion que eux ont choisie.

— Je ne suis pas sûr qu'Internet soit une source d'information vraiment fiable...

— Pas toujours, je te l'accorde, mais tu peux quand même arriver à trouver des infos sérieuses et à faire des recoupements. Ils ne sont jamais objectifs dans leurs propos : ce qu'ils veulent, c'est modeler notre pensée.

— Tu y vas peut-être un peu fort, quand même... C'est une école, et le rôle des professeurs est de nous enseigner un certain nombre de choses...

— Apprendre sans poser de questions. Tu trouves cela normal, toi ? Et le droit de penser, de choisir : pourquoi ne l'avons-nous pas ? Regarde quand ils parlent de religion : est-ce qu'ils ont évoqué une seule fois et de manière objective une religion et ce qu'elle englobe ? Non, chaque fois, ils se tournent vers les dérapages, vers les groupes extrémistes. Et nous devons en conclure qu'elles sont toutes dangereuses et irrationnelles, et que nous, honorables membres de l'institut Aether, devons donc éviter d'y adhérer.

— Pourquoi, tu as envie de te faire moine ?

— Arrête, Théo, je suis sérieux.

— Excuse-moi... Tu as essayé d'en parler avec tes parents, de leur dire ce que tu pensais de cette école ?

— Tu sais bien qu'ils ne sont jamais là, et que, de toute façon, ils ne m'écoutent pas. Ils ont décidé que cette école était la meilleure, je n'ai pas mon mot à dire. Et ils soutiennent quoi qu'il arrive toutes les décisions du directeur. Quant à leur expliquer que je passe des heures sur Internet avec le code que je leur ai subtilisé, et que, grâce à ça, j'ai pu voir qu'on ne nous enseignait pas forcément la réalité, je ne suis pas persuadé que ce soit la meilleure chose à faire... Tout ce qui me reste, pour occuper mes vacances, c'est mon ordinateur. Je n'ai pas envie qu'ils me le confisquent également.

Théo hocha doucement la tête. Si Jérémy n'était jamais entré dans les détails, il savait bien que la situation chez son ami s'était nettement dégradée depuis l'incident avec Maxime et les vacances d'été. Jamais plus Jérémy n'avait eu l'autorisation de venir passer quelques jours chez lui. Aujourd'hui, il n'osait même plus lui poser la question.

— Je ne sais vraiment pas quoi te dire, Jérémy. Sur certains points, tu as sans doute raison. Mais est-ce qu'on a vraiment le choix ? Tes parents n'accepteront pas de te changer d'école. Pas plus que les miens, d'ailleurs, pour eux ce pensionnat est le summum... Il

faut attendre, être patient, ne pas faire de vague. Dans quatre ans, on passe le bac et on retrouve notre liberté. Tout cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir...

— Quatre ans, Théo. Encore quatre ans...

Jérémy observa un instant les autres élèves, avant de reporter son attention sur le professeur qui venait de terminer son exposé.

— Je ne suis pas d'accord.

— Vous pouvez répéter, monsieur Devanne ?

— Je ne suis pas d'accord. Je pense qu'il faut respecter les minorités, quelles que soient leurs croyances ou leurs religions. Je pense qu'il faut respecter la liberté de pensée d'une manière générale, et qu'il ne faut pas intervenir, sauf si cette liberté commence à représenter un danger pour autrui.

— Monsieur Devanne pense. Et monsieur Devanne souhaite que l'on respecte sa pensée. Vous n'êtes pas ici pour penser, monsieur Devanne, mais pour apprendre. Le jour où vous aurez atteint un degré de connaissance et de maturité suffisant, vous serez alors libre d'émettre des opinions. Mais je suis au regret de vous signaler que c'est loin d'être votre cas pour le moment. Et je m'interroge parfois, en écoutant certains de vos propos, pour savoir si vous atteindrez ce niveau un jour...

Jérémy entendit des ricanements derrière lui. Il haussa les épaules. Ces réunions devenaient franchement insupportables, de même que les élèves qui partageaient son groupe de travail du dimanche après-midi.

— Monsieur Devanne a-t-il quelque chose à ajouter ?

Il secoua la tête et attendit patiemment sans rien dire la fin de la séance.

De retour dans leur chambre, Théo ferma soigneusement la porte avant d'attaquer le sujet qui lui tenait à cœur :

— Jérémy, tu ne devrais pas les provoquer. Tu vas au-devant des problèmes...

— Mais enfin, écoute ce qu'ils racontent ! Ils sont d'une intolérance ! L'élite par-ci, l'élite par-là. C'est à nous que devra revenir le pouvoir, il ne faudra pas hésiter à écraser tous ceux qui barreront notre chemin... Comment peut-on adhérer à de telles idées ?

— Je sais, Jérémy, parfois ils vont un peu loin. Mais il y a un point sur lequel ils n'ont pas forcément tort : il y a des personnes qui ont sans doute plus de capacités que d'autres pour diriger, et ce sera à elles de prendre les bonnes décisions.

— Et ces personnes, c'est nous, les honorables membres du prestigieux institut Aether ! Arrête ton cirque, ouvre les yeux, nous ne sommes pas le nombril du monde... Il existe peut-être d'autres personnes intelligentes... à l'extérieur de l'institut !

— Calme-toi, Jérémy, moi, ce que je te dis, c'est juste de te taire un peu plus souvent. Tu les connais, ils vont finir par ne pas apprécier...

Jérémy se renfrogna. Il s'allongea sur son lit, tournant ostensiblement le dos à Théo pour mettre un terme à la conversation.

Son ami avait raison, comme toujours... Mais comment tolérer l'absence de réaction de tous les autres élèves ? Il avait parfois l'impression de se retrouver face à des pantins dénués de cervelle.

Le professeur s'était absenté dix minutes de la classe et les élèves attendaient patiemment son retour. Assis à sa place, Jérémy griffonnait un petit dessin en marge de son cahier pour faire passer le temps. Un bruit de dispute vint perturber quelques instants son activité. C'était à propos d'un livre, s'il avait tout suivi... L'un des deux élèves saisit l'objet litigieux, avant de l'envoyer violemment en direction de la tête de son camarade. Si ce dernier réussit à se pencher pour éviter le projectile, ce ne fut pas le cas de l'ordinateur portable du professeur qui était allumé et trônait sur le bord de son bureau. Celui-ci bascula par terre avec fracas. Les deux garçons se calmèrent instantanément, se dévisageant avec horreur. Jérémy haussa les épaules et se replongea dans son dessin.

C'est à ce moment-là que le professeur revint dans la salle de classe. Il entra dans une rage folle en découvrant la scène.

— Qui a fait ça ?

Un grand silence lui répondit.

— Je veux savoir immédiatement qui a fait ça !

Il dévisagea longuement tous les élèves, qui n'en menaient pas large, et son regard finit par s'arrêter sur Jérémy qui n'avait pas cessé de dessiner.

— Quel est votre avis sur la question, monsieur Devanne ?

Jérémy leva le nez de son dessin et lança un coup d'œil sur l'ordinateur par terre, dont l'écran avait visiblement souffert, avant de répondre :

— Je crois qu'il n'a pas aimé la chute.

Le professeur devint rouge écarlate, avant d'exploser.

— Ne jouez pas au petit malin, monsieur Devanne. Je veux savoir qui a fait ça !

— Ce n'est pas moi.

— Dans ce cas, dites-moi qui a fait ça. Vous étiez présent dans cette pièce, comme vos petits camarades, et vous n'avez pas manqué de voir ce qui s'était passé.

— Vous me demandez de dénoncer quelqu'un ?

— Je vous pose une question et j'exige une réponse.

Jérémy secoua la tête en le regardant.

— J'ai pour principe de ne jamais faire de délation.

— En tant qu'élève de cet institut, dois-je vous rappeler que vous nous devez une complète obéissance ?

— Le code de l'institut m'oblige également à manifester tout au long de mon existence loyauté et soutien à mes condisciples. Or, il me semble que ce que vous me demandez va à l'encontre de cette règle...

— Votre insolence est parfaitement inadmissible, monsieur Devanne. Si vous refusez de me répondre, c'est avec le directeur que vous irez vous expliquer.

Les élèves commençaient à s'agiter sur leur siège et l'un d'entre eux se mit à lever timidement le doigt.

— Monsieur...

— Taisez-vous. C'est entre monsieur Devanne et moi maintenant et je veux l'entendre de sa bouche.

— Non.

— C'est votre dernier mot ?

Jérémy se contenta d'acquiescer en le regardant. Le professeur s'empara d'une feuille de papier, sur laquelle il se mit à écrire rapidement.

— Prenez vos affaires, monsieur Devanne. Vous connaissez le chemin. Et n'oubliez pas de remettre ceci au directeur, dit-il en lui tendant le mot qu'il avait écrit.

Les jours passaient et la situation n'allait pas en s'améliorant. Jérémie ne pouvait s'empêcher de réagir face à l'enseignement qu'on essayait de leur inculquer et à la vie qu'on voulait leur imposer. Son opposition constante et son mépris manifeste ne manquaient jamais de provoquer la foudre des enseignants. Et du directeur.

Les nombreuses mises en garde de Théo n'y changeaient rien. Pas plus que les punitions et les corrections qui rythmaient ses semaines. Pas plus que les violentes colères de ses parents lorsqu'il rentrait chez lui. Il avait l'impression d'étouffer.

9

Mars 2006

— Aujourd’hui, nous allons aborder un sujet important. Voilà maintenant plus de quatre ans que nous sommes fiers de vous compter parmi les élèves de notre institut. Nous espérons avoir réussi à vous inculquer certaines valeurs et certaines notions qui vous rendront dignes de passer à l’étape suivante. À l’institut Aether, nous accordons une attention toute particulière à l’âge de quinze ans qui constitue pour nous l’âge de raison. Nous avons institué une sorte de rite pour symboliser ce passage et cette nouvelle maturité, ainsi que votre acceptation définitive dans notre communauté. Pour certains d’entre vous, cette date approche, et il est important que vous soyez prêts pour le grand jour. Lorsque votre anniversaire arrivera, vous serez reçus pendant deux jours chez le fondateur de notre institut qui vous accueillera dans sa demeure et vous aidera ainsi à parfaire votre éducation, grâce à son immense savoir et à son expérience. Vous devrez considérer l’invitation de cet éminent personnage comme un honneur, et profiter de cette expérience unique pour en retirer tous les enseignements.

— Et si nous ne souhaitons pas répondre positivement à l’invitation de ce personnage ? Même si nous ne doutons pas un seul instant de son éminence, de son immense savoir et de son expérience...

— Monsieur Devanne.

Le professeur le regarda d’un air courroucé.

— Vous semblez avoir quelques difficultés à comprendre... Il ne s’agit pas d’un choix qui vous est offert, mais d’une obligation. Vous faites partie de l’institut, et en cette qualité vous devez respecter ses traditions. Faut-il vous rappeler notre code d’honneur ? Peut-être avez-vous besoin de quelques heures pour le réviser ?

Il sembla hésiter quelques instants, mais opta finalement pour la poursuite de son exposé, et se tourna vers les autres élèves qui n'avaient rien manqué de cet échange et de la tension qu'il avait suscitée.

— Une autre tradition, qui est également une obligation qu'il convient de respecter, est de ne jamais parler à qui que ce soit, même à vos condisciples, de ce qui s'est passé pendant ces deux jours. Ces dialogues ne concernent que le Maître et vous. Chacun se verra offrir ce qui lui convient le mieux.

Le professeur marqua une pause, observa la classe, puis se tourna vers Jérémy.

— Des questions, monsieur Devanne ?

Jérémy le fixa droit dans les yeux, avant de secouer la tête sans baisser le regard.

— Je n'ai pas bien entendu votre réponse, monsieur Devanne.

— Non.

— Pardon ?

— Non. Monsieur.

— Qu'est-ce que tu en penses, Théo, de cette histoire ?

— J'en pense qu'il faut que tu arrêtes, Jérémy. Apprends à te taire un peu ! As-tu déjà compté le nombre de soirs où tu t'es passé de dîner ?

— C'est vrai, je devrais. Je suis sûr que mes parents pourraient obtenir une réduction sur le prix de l'inscription...

— Jérémy, je ne plaisante pas. Ils t'ont dans le collimateur. Regarde les corrections que tu as reçues : il est arrivé que ton dos n'ait même pas le temps de cicatriser avant qu'ils recommencent... Tu es le seul à qui ils osent infliger ce genre de traitement. Parce qu'ils savent que tes parents ne te soutiendront jamais et qu'ils ne risquent rien. On sait l'un comme l'autre que les punitions ne sont pas toujours justifiées, mais toi tu continues à les défier. Je t'en prie, Jérémy, écoute-moi, je suis ton ami. Un jour, ça va mal finir...

— Théo le Sage... Je sais que tu as raison, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je ne peux pas les supporter, eux et tout ce qu'ils essayent de nous faire avaler.

Il resta un moment silencieux, le regard perdu dans le vague, avant de reprendre :

— Mais pour en revenir à cette « invitation », qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Je ne sais pas trop. Peut-être ce sera l'occasion de parler avec le fondateur et de discuter avec lui de tout ce qui ne va pas ?

— Tu rêves ! Tu crois qu'il a l'intention de nous écouter ? Moi, je n'en suis pas sûr. Et puis il me met mal à l'aise. Chaque fois qu'on l'a vu lors des grandes réunions, je l'ai trouvé bizarre. Quand il te regarde, il a une manière de te fixer, comme s'il voulait voir ce que tu as derrière la tête. Il n'est pas normal, ce type. Je n'ai franchement pas envie de passer deux jours seul avec lui.

— Je crois qu'on n'a pas le choix, tu as bien entendu ce qu'a dit le prof. Moi, c'est dans à peine un mois. Au moins, je pourrai te raconter comment ça s'est passé...

— Attention, Théo : « Vous ne devez pas en parler à qui que ce soit, même à vos condisciples. » Tu trouves ça normal, toi ?

Théo soupira.

— Je ne sais plus ce qui est normal ou ce qui ne l'est pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il faudra bien y passer, comme les autres. Il faut que tu l'acceptes, Jérémy. Ce ne sera sûrement pas la fête d'anniversaire dont nous avons rêvé, mais c'est comme ça... Et puis, deux jours, ce n'est pas le bout du monde, on s'en remettra.

Comme d'habitude, Théo était loin d'avoir tort. La prison dorée... Plus le temps passait, plus le doré s'effaçait. Et Jérémy s'interrogeait. Tout le monde semblait accepter la situation, sans rien y trouver à redire. Sauf lui. Est-ce qu'il fallait qu'il se remette en question ? Est-ce lui qui avait tort et qui voyait le mal partout ? Mais au fond de lui, il ne pouvait pas s'y résoudre. Quelque chose n'allait pas : ce sentiment restait ancré au fond de lui.

— Alors, raconte !

Théo venait d'entrer dans la chambre. Le jour de ses quinze ans était arrivé. Un des hommes qui habitait chez Charles de Rivera était venu le chercher la veille, et il venait tout juste de le raccompagner. Il semblait fatigué. Il s'assit sans dire un mot sur son lit.

— Théo, parle, dis-moi ce qui s'est passé !

Devant le silence de son ami, Jérémy se mit à le dévisager avec attention. Il se pencha vers lui en faisant quelques signes de la main.

— Théo, tu m'entends ? Je suis là !

Théo se contenta d'un petit signe de tête, avant de se plonger dans la contemplation de ses chaussures. Jérémy sentit une légère inquiétude l'envahir.

— Théo, qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Ce dernier se contenta de secouer la tête.

— On n'a pas le droit d'en parler, tu le sais, Jérémy.

— Tu sais bien que je n'en parlerai à personne. Je suis ton ami, tu peux me faire confiance... Dis-le-moi...

— Ils le sauront, Jérémy. Ils ont des pouvoirs que tu ne peux même pas imaginer. Ils peuvent voir ce que tu penses...

— Arrête de raconter des bêtises, Théo ! Tu as trop bu ou quoi ? Tu as encore le cerveau embrumé ?

— Ne m'oblige pas à parler, je t'en prie, Jérémy. Si tu es vraiment mon ami...

Jérémy resta immobile à le regarder pendant que Théo se déshabillait pour se mettre au lit. Il avisa une marque qu'il ne connaissait pas, un petit dessin sur sa poitrine, au-dessus du cœur.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Théo ?

— Je fais partie de leur Cercle, maintenant. On ne peut plus faire marche arrière... C'est toi qui avais raison, Jérémy. C'est encore pire que ce que tu croyais...

Le désespoir qui émanait de la voix de son ami le fit frissonner. Les deux garçons se couchèrent sans échanger un mot supplémentaire.

Jérémy ne réussit pas à trouver le sommeil cette nuit-là. La colère ne le quittait pas. Mais il se rendait compte que quelque chose de nouveau commençait à s'infiltrer dans son esprit. Une certaine peur. Rien de tout cela n'était normal. Qui étaient-ils vraiment ?

10

Juin 2006

Jérémy était parti avec son sandwich du dimanche midi, abandonnant avec soulagement les murs du pensionnat pour essayer de trouver un peu de tranquillité.

Le parc qui entourait les bâtiments s'étalait sur plus d'une vingtaine d'hectares. Si aucune règle précise n'interdisait aux élèves de s'y promener, leur emploi du temps ne leur laissait guère le temps de l'explorer. Seule la partie nord, où étaient construits les bâtiments accueillant les jeunes filles, leur était strictement interdite. Mais ceux-ci étaient suffisamment éloignés, et il ignorait même à quoi ressemblaient leurs locaux.

Aujourd'hui, il avait décidé de profiter de cette heure de répit et du beau soleil pour aller se promener. Les abords du pensionnat étaient bien entretenus, mais dès que l'on s'éloignait un peu, on retrouvait une nature laissée à l'état sauvage, de grands arbres et des broussailles s'étalant jusqu'aux hauts murs de pierre qui entouraient la propriété de part et d'autre. Après quinze minutes de marche, il découvrit une petite mare au bord de laquelle il s'installa pour finir de manger, écoutant les oiseaux et observant les insectes qui pullulaient.

Sa montre affichait 14 h 20 : l'heure de retourner aux travaux du dimanche après-midi était venue. Il hésita quelques instants avant de secouer la tête. Il n'en avait vraiment aucune envie. Jérémy se sentait triste et particulièrement seul. Depuis ces mystérieuses journées, Théo avait complètement changé. Il suivait consciencieusement toutes les règles de vie, sans faire le moindre écart, commençant à ressembler aux autres pantins de l'école. Et surtout, ils ne se parlaient pratiquement plus.

C'était le seul ami qu'il avait jamais eu, que ce soit au pensionnat ou même avant d'y entrer. Les images du premier jour où ils s'étaient

rencontrés revinrent à sa mémoire. Théo était assis sur son lit lorsque Jérémy était arrivé dans leur chambre, chargé de son sac et de ses affaires. Il voyait bien que ce dernier avait le cœur gros, et retenait difficilement ses sanglots.

— Bonjour, je m'appelle Jérémy, et je crois que nous allons partager notre chambre pendant un certain temps. Et toi ?

— Théo...

Jérémy s'était assis à côté de lui, avant de reprendre.

— Moi non plus, je n'avais pas envie de venir ici... Mais tu verras, je pense qu'on va bien finir par s'y plaire. Je te parie que dans une semaine, tout ira bien et notre arrivée ne sera plus qu'un mauvais souvenir ! Et quand on sortira de cette école, nous serons bien sûr les meilleurs, les plus intelligents, les plus savants, etc. Enfin ça, je ne parie pas, ce sont juste mes parents qui y croient...

Un léger sourire effleura le visage de Théo :

— Les miens, c'est pareil... Mais ils me manquent déjà : je ne voulais pas venir en pension !

— Tu pourras les appeler samedi prochain, et leur raconter tout ce qui s'est passé ! Et puis je suis sûr que les vacances vont vite arriver. Allez, si on rangeait nos affaires : où veux-tu t'installer ?

Jérémy avait été très optimiste en croyant qu'ils finiraient par apprécier cette école. Mais ils avaient vite appris à s'apprécier l'un et l'autre, devenant rapidement inséparables. Cette amitié leur avait permis pendant près de quatre ans d'adoucir les angles d'une vie au pensionnat pas toujours très drôle.

Théo était d'un tempérament calme et raisonnable, et sa modération avait parfois été la bienvenue pour éviter quelques difficultés à Jérémy, qui devait bien reconnaître être doté d'un caractère un peu trop impulsif.

Et la bonne humeur naturelle de Théo avait ensoleillé leurs journées. Jusqu'à ses quinze ans. Depuis ces deux jours, son rire n'avait plus jamais résonné dans leur chambre. Aujourd'hui, leur amitié semblait faire partie du passé. Si, au départ, Jérémy avait été franchement vexé par son attitude, il avait fini par comprendre, en l'observant, que c'était la peur qui dictait sa conduite. La tristesse qu'il voyait au fond de ses yeux lui brisait le cœur. Au début, il avait essayé de lui parler, de comprendre, mais il avait fini par renoncer. Plus son insistance était grande, plus Théo semblait s'enfoncer.

L'affection et la complicité de son ami lui manquaient tellement...
Que lui avaient-ils donc fait ?

Quant aux autres élèves, il ne pouvait pas les supporter. Impossible de comprendre leur attitude, ce mélange de soumission et de passivité. Ils paraissaient incapables de raisonner par eux-mêmes, se contentant d'absorber sans poser de questions tout ce qu'on leur enseignait. Il semblait exister un véritable challenge à être celui qui se fondrait le mieux dans le modèle prôné par l'institut, attirant ainsi les faveurs et les éloges des professeurs.

L'heure de rejoindre les groupes de travail était largement dépassée. La punition ne manquerait pas de tomber : la raclée sans aucun doute... et sûrement quelques soirs à la diète. Maintenant, il ne devait plus compter sur Théo pour lui rapporter quelque chose à manger. Mais peu importait. Il avait besoin de s'évader un moment, de se retrouver seul avec ses pensées.

Ces réunions du dimanche après-midi le perturbaient de plus en plus. Elles étaient présentées officiellement dans leur programme comme des séances de coaching, très en vogue dans le domaine professionnel, supposées leur permettre de s'épanouir sur un plan personnel, d'approfondir leurs connaissances, d'améliorer leurs performances et d'obtenir ainsi un bienfait dans leur vie personnelle et dans leur future vie professionnelle. Mais Jérémy trouvait qu'elles s'approchaient plus de la thérapie de groupe et du conditionnement que du coaching : il s'agissait clairement de les cadrer et de les modeler pour qu'ils finissent par s'intégrer dans le moule.

Abandonnant la mare, il se mit à marcher sans but pendant un certain temps. Les petits sentiers qui serpentaient entre les arbres avaient été abandonnés depuis longtemps et se terminaient souvent par des impasses, l'obligeant à faire demi-tour. Mais la beauté de la nature et le chant des oiseaux agirent comme un baume sur son esprit agité. Il était plus de 17 heures lorsqu'il reprit la direction du pensionnat. Voyant arriver à sa rencontre l'un des hommes qui habitait la demeure de Charles de Rivera, affichant un sourire qui n'avait rien de bienveillant, il sut que l'heure de régler la facture était arrivée.

— J'espère que vous avez bien profité de votre escapade, monsieur Devanne... Veuillez me suivre, le directeur vous attend.

Cela faisait maintenant plus de trois heures que Jérémy était assis dans la petite pièce qui servait de salle d'attente dans les locaux administratifs. Peut-être l'avait-on tout simplement oublié... Mais le directeur finit par arriver, lui jetant un regard noir avant de l'emmener dans son bureau. Il le fit s'asseoir dans un fauteuil en face de lui, avant de prendre la parole d'une voix qui ne masquait pas sa colère.

— Vous avez commis une grosse bêtise, monsieur Devanne. Mais cela ne me surprend guère : depuis très longtemps, nous recevons des plaintes de vos enseignants, et nous avons déjà été obligés de sévir à de nombreuses reprises. Vous faites preuve d'une insolence et d'une mauvaise volonté que nous ne pouvons en aucun cas admettre au sein de notre institut.

Le discours habituel... Jérémy attendit la suite sans broncher.

— Comme vous le savez, nous ne renvoyons pas nos élèves. Notre mission est de vous éduquer et de vous former, conformément aux souhaits de votre père et de votre mère, afin de vous préparer à affronter votre vie future. Nous avons toujours réussi à accomplir cette tâche, et il est hors de question que vous soyez notre premier échec. Nous avons donc contacté vos parents et nous avons longuement discuté à votre sujet. Nous sommes tombés d'accord sur le fait que vous deviez apprendre à vous soumettre à l'autorité, et qu'il était sans doute nécessaire de vous recadrer. Nous avons décidé d'un commun accord que vous passeriez les vacances scolaires, jusqu'à nouvel ordre, dans notre établissement. Cela vous permettra de bénéficier d'une formation supplémentaire, adaptée à votre cas.

La portée de ces paroles mit quelques instants avant d'atteindre son cerveau. S'il s'était attendu à une punition, jamais il n'aurait pu imaginer une telle décision. Mais ils avaient tous les droits, bien entendu, notamment celui de diriger sa vie... Ses parents ne l'avaient jamais soutenu, c'est vrai, pourtant comment avaient-ils pu accepter une chose pareille ? Sans lui laisser le temps de poursuivre ses réflexions, l'homme continua son sermon.

— Vous ne semblez pas conscient de la chance que vous avez d'avoir été accepté dans notre école. C'est une chance, mais qui implique aussi des devoirs auxquels vous devez vous soumettre. Je souhaite que vous réfléchissiez à la question. Vous devez impérativement vous reprendre, monsieur Devanne.

Le directeur le dévisagea un moment, semblant s'interroger sur ce qu'il pouvait attendre de ce jeune garçon. Puis il se leva, jeta un œil à l'homme qui venait de les rejoindre, et se dirigea finalement vers la porte de son bureau.

— Je vais vous laisser, maintenant. M. Dravon va s'occuper de vous. Mais vous commencez à avoir l'habitude...

Jérémy était blême lorsqu'il ressortit du bureau du directeur. Et cela n'était pas seulement dû à la correction qu'il avait reçue. L'idée de rester enfermé entre ces quatre murs jusqu'à une date indéterminée, sans doute fort lointaine, le rendait malade.

Cette école n'était pas ce qu'elle prétendait être. Il s'interrogeait de plus en plus sur son objectif réel. Qui étaient-ils et que voulaient-ils ? Et que se passait-il lors de ces deux jours de rencontre avec le fondateur ?

Chaque coup qui s'était abattu sur son dos avait renforcé sa décision : il ne serait plus à l'institut lorsque le jour de ses quinze ans arriverait.

11

Juillet 2006

Le mois de juillet était déjà bien entamé. Cela faisait une dizaine de jours que les autres élèves avaient quitté l'établissement pour rejoindre leur famille. Jérémy était le seul à être resté. Il travaillait du matin au soir. Son temps se partageait entre les éternels sermons de ses professeurs qu'il devait avaler sans la moindre observation, puis des heures de lectures insipides sur lesquelles on l'interrogerait le lendemain. Six jours sur sept. La « formation supplémentaire adaptée à son cas » allait finir par l'abrutir complètement, comme les autres...

Allongé sur son lit, il réfléchissait. Sa décision était prise : seule la fuite lui permettrait de s'en sortir. Cette nuit, lorsque tout le monde dormirait.

Vers une heure du matin, Jérémy se leva, ramassa son sac, prit ses chaussures à la main pour ne pas faire de bruit et se faufila vers la sortie de l'établissement. Une fois dehors, il enfila ses chaussures avant de se diriger rapidement vers l'extrémité ouest du parc pour escalader le haut mur en pierre. La tâche était loin d'être aisée, et il glissa en passant de l'autre côté, tombant brutalement sur le sol. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. La clarté de la lune et des étoiles lui permit de se repérer sans trop de difficultés. Se relevant en frottant son bras douloureux, il se remit en marche, dans les bois, jusqu'à atteindre enfin la route. Il voulait s'éloigner le plus rapidement possible, cependant il lui semblait préférable de ne pas faire de l'auto-stop en pleine nuit pour ne pas attirer l'attention. Dès que les phares d'un véhicule apparaissaient à l'horizon, il se cachait parmi les arbres qui bordaient la route.

Le jour commençait à se lever lorsqu'il atteignit enfin un grand axe routier qui lui parut être l'endroit propice pour commencer à lever le pouce. Un poids lourd s'arrêta au bout d'une petite demi-

heure. Le chauffeur se pencha vers la portière passager en l'ouvrant et l'interpella :

— Où voulez-vous aller ?

— Vers le sud. Je dois rejoindre des amis à Marseille.

— Je peux vous emmener jusqu'à Lyon. Après, il vous faudra un autre chauffeur...

Ils avaient parlé pendant quelque temps, avant que Jérémy fasse mine d'être fatigué et de vouloir dormir pour éviter des discussions qui auraient pu se révéler gênantes. Tandis que les kilomètres défilaient, l'éloignant toujours un peu plus du pensionnat, il commença à se détendre. Une bonne journée et plusieurs changements de véhicules furent nécessaires pour lui permettre d'atteindre Marseille. La nuit était déjà bien avancée lorsque la dernière voiture le déposa enfin à destination.

Installé sur une plage désertée, il réfléchissait en mangeant un sandwich. Il ne savait pas trop ce qu'il allait faire. Ce ne sont pas les trente euros qui traînaient dans sa poche qui lui permettraient de tenir bien longtemps.

Le choix de sa destination avait longuement occupé ses nuits et ses réflexions. L'image de Paris, puis de la ville où vivait sa mère, s'était tout de suite imposée dans son esprit. Mais il avait rapidement abandonné ces idées. Si ses parents ignoraient toujours qu'il avait appris la vérité, peut-être vérifieraient-ils cette piste malgré tout par acquit de conscience. Et l'occasion n'était peut-être pas très bien choisie pour rendre une première visite à sa mère. Après tout, il ne la connaissait pas... Si elle prenait le téléphone pour appeler ses parents adoptifs et leur indiquer où se trouvait leur fils ? C'est finalement le sud qui lui était apparu comme la meilleure solution. Avec la période d'été et les vacanciers, peut-être pourrait-il trouver ainsi des petits boulots qui lui permettraient de ramasser quelques euros. Dès le lendemain, il se mettrait en chasse.

C'était la première fois de sa vie qu'il voyait la mer autrement qu'en photo. L'odeur iodée, le bruit des vagues et les lumières des bateaux que l'on pouvait apercevoir au loin le détournèrent un moment de ses sombres pensées et de ses inquiétudes. Il marcha un certain temps le long de la plage, laissant la magie des lieux agir sur son esprit, jusqu'à trouver un petit recoin tranquille où il s'installa pour dormir quelques heures.

Cela faisait maintenant une semaine qu'il avait quitté le pensionnat et ses problèmes étaient loin d'être résolus. Il n'arrivait pas à trouver le moindre travail. Des refus systématiques lui étaient opposés, ses interlocuteurs le dévisageant attentivement avant de l'envoyer voir ailleurs plus ou moins aimablement. Si on pouvait lui donner un ou deux ans de plus que son âge, personne ne le croyait majeur pour autant. Les questions indésirables ne manquaient pas de venir très rapidement. Depuis deux jours, il en était réduit à tendre la main pendant des heures pour pouvoir s'acheter un malheureux sandwich.

À plusieurs reprises, des jeunes à l'aspect plutôt louche l'avaient abordé, dont il avait réussi à se débarrasser parfois avec difficultés. Quelles que soient les circonstances, il ne franchirait jamais la barrière qu'il s'était fixée. Ses principes n'étaient sûrement pas adaptés à la situation, cependant c'était tout ce qui lui restait. Il s'y accrochait avec l'énergie du désespoir.

Les nuits n'étaient pas non plus très faciles. Il cherchait pour dormir des endroits à l'écart où personne ne le dérangerait, mais la peur des mauvaises rencontres le hantait, l'empêchant de profiter de son sommeil. La fatigue commençait à se faire ressentir. Quitter Marseille semblait désormais la meilleure solution. Pour essayer de remonter dans les terres, afin de trouver un lieu plus accueillant.

Il se dirigea vers la plage. L'endroit qu'il avait occupé la nuit précédente était relativement calme, il ferait encore l'affaire ce soir. Allongé sur le sable, il se laissa glisser dans un sommeil agité.

— Jérémy Devanne ? Veuillez nous suivre, s'il vous plaît...

Jérémy ouvrit les yeux en sentant des mains qui le secouaient vigoureusement. Deux policiers se dressaient devant lui. L'un d'eux observait une photo qu'il finit par ranger dans sa poche. C'était fini...

Recroquevillé sur un siège du commissariat de police, Jérémy attendait maintenant depuis plusieurs heures. On lui avait apporté une canette de Coca et un sandwich qu'il avait dévoré avec avidité. Il ne se souvenait même plus à quand remontait son dernier vrai repas.

Les policiers s'étaient montrés très corrects, surtout la jeune femme qui avait essayé de discuter gentiment avec lui. Pour lui faire comprendre qu'il avait commis une erreur, que ses parents s'étaient

horriblement inquiétés, qu'il aurait pu lui arriver des choses affreuses... Si seulement elle savait.

La voix de son père discutant avec les officiers qui l'avaient retrouvé se fit soudain entendre. Il ferma les yeux. Les ennuis ne faisaient que commencer...

Ils quittèrent Marseille en fin d'après-midi, et ses parents ne lui adressèrent pas une seule fois la parole pendant tout le temps que dura le trajet du retour. Jérémy passa le voyage la tête appuyée contre la vitre, à regarder par la fenêtre les nombreux véhicules qu'ils croisaient, chargés de vélos ou de planches à voile, essayant d'imaginer la vie que pouvaient mener tous ces gens. Sûrement une vie meilleure que la sienne... Aurait-il été plus heureux si ses vrais parents ne l'avaient pas abandonné ? Cela pouvait difficilement être pire... Le désespoir commençait à l'envahir. Quel choix avait-il ? Combien de temps arriverait-il à tenir le coup dans ce pensionnat ? Il avait compris depuis longtemps qu'il ne fallait attendre aucune aide de son père ou de sa mère.

Il était tard quand ils arrivèrent à destination. Ses parents le déposèrent directement au pensionnat. Le directeur les attendait visiblement, et ils s'entretinrent un long moment, pendant que Jérémy patientait dans le couloir. Puis ils s'en allèrent, sans un mot et sans un regard. Lorsque le directeur le fit entrer dans son bureau, la colère brillait dans ses prunelles.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, monsieur Devanne. Mais vous le savez, n'est-ce pas ?

Jérémy resta silencieux.

— Nous allons devoir prendre certaines mesures plus... radicales. Un jour peut-être comprendrez-vous que nous avons agi dans votre seul intérêt.

Lorsque Jérémy vit entrer les deux hommes dans le bureau du directeur, il sut que cela allait être très dur.

12

Août 2006

Même les pires de ses cauchemars n'auraient pu atteindre la réalité. Ils ne reculaient devant rien pour parvenir à leurs fins. Un pantin désarticulé duquel on avait extrait la moindre pensée. Voilà ce qu'il était devenu.

Lorsqu'on vint le chercher le matin du 15 août, jour de ses quinze ans, il ne chercha même pas à protester, se contentant de suivre docilement l'homme qui l'accompagna chez le Maître.

Théo avait raison. Il pouvait voir toutes les pensées. Et il avait raison également d'avoir peur : c'était un monstre. Pendant deux jours, abruti par la douleur, le manque de nourriture et l'absorption de drogues, il le sentit fouiller son cerveau dans les moindres recoins. Mais il n'y avait plus rien à y trouver, et cela sembla le satisfaire. Jérémy ne réagit pas plus lorsque la grande femme à la peau d'ébène vint lui appliquer le tatouage qui lui accordait dorénavant le statut de membre du Cercle.

Plus rien n'avait d'importance.

La rentrée de septembre arriva.

Pendant les semaines qui suivirent, il se contenta de faire ce qu'on lui demandait, d'obéir immédiatement au moindre ordre qui lui était donné, d'acquiescer à tout, comme les autres. Il avait été montré du doigt et mis au ban par ses condisciples, mais cela ne le dérangeait pas. Il n'attendait rien d'eux.

Seule l'amitié de Théo lui manquait. Son regard rempli de pitié et de tristesse se posait parfois sur lui, mais ils n'échangeaient plus le moindre mot. Ce dernier semblait l'éviter autant que possible. Son ami avait pris l'habitude de se rendre à la bibliothèque après le dîner, ne regagnant la chambre qu'au moment du coucher, évitant ainsi toute discussion.

La journée allait bientôt se terminer, il était presque 21 heures. Jérémy ramassa ses affaires, puis se rendit dans les sanitaires pour prendre sa douche. C'était une heure où ils étaient généralement déserts. Cela lui permettait d'éviter l'affluence du matin, mais également de ne pas se retrouver seul dans leur chambre, à ruminer ses idées noires. Saisissant ses vêtements, il commença à se rhabiller, et c'est à peine s'il entendit la porte des sanitaires s'ouvrir. Perdu dans ses pensées, cela ne retint guère son attention. Ce n'est qu'en sentant une main se poser sur son épaule qu'il se retourna.

— Alors Devanne, les vacances d'été t'ont fait du bien, semble-t-il ? On joue un peu moins le fier, maintenant ?

Maxime et l'un de ses amis se tenaient face à lui, pendant que le troisième était resté près de la porte.

— J'ai une petite revanche à prendre, te souviens-tu ? Et cela fait plus d'un an que j'attends ce moment...

Les coups se mirent à pleuvoir jusqu'à ce qu'il s'écroule par terre, plié en deux par la douleur. Ils finirent enfin par s'arrêter, et Maxime lui jeta un regard satisfait.

— Je te laisse le soin d'aller te plaindre au directeur, si tu le souhaites, dit-il en éclatant de rire. Mais à ta place, je n'en ferai rien. Personne ne lèvera jamais le petit doigt pour toi, tu ne l'ignores pas. Même ton ami Théo refuse maintenant de te parler. Je ne comprends pas d'ailleurs pourquoi tu es encore ici. Le Cercle est trop important pour que l'on s'encombre de gens comme toi...

Ils quittèrent tous trois les douches, laissant Jérémy là où il se trouvait. Celui-ci mit un certain temps à se relever. Regagnant sa chambre comme il le pouvait, il se jeta sur son lit, sans même prendre la peine de se déshabiller.

Au fur et à mesure que les mois passaient et qu'il retrouvait un semblant d'énergie, ses propres pensées recommencèrent à émerger. Cependant, la leçon avait porté ses fruits. Pour rester en vie, il fallait à tout prix donner l'image d'un adepte soumis et se fondre dans le moule. Car c'était ça qu'ils étaient : une secte. Puissante et organisée, qu'il ne fallait surtout pas prendre à la légère.

La surveillance continue dont il faisait l'objet finit par se relâcher. Même Maxime, qui ne l'avait guère laissé en paix ces

derniers temps, sembla se lasser de son petit jeu. Il était temps de se reconstruire. Il avait découvert que son corps n'avait pas besoin de beaucoup d'heures de sommeil pour être opérationnel, et la nuit, lorsque tout le monde était enfin endormi, il en profitait pour s'évader des murs du pensionnat, recherchant calme et tranquillité dans l'immense parc boisé qui entourait les bâtiments. Il était conscient des risques, mais c'était plus fort que lui.

La partie sud du parc regorgeait de gros rochers, empilés dans un équilibre parfois instable, et l'un de ces endroits formait une sorte d'abri naturel. Ses nombreuses sorties lui avaient permis de passer du temps à l'aménager et à le camoufler. Une couverture subtilisée à l'institut y avait pris place, et c'est là qu'il venait souvent se réfugier lorsque les froides soirées d'hiver arrivèrent. Il n'y restait jamais trop longtemps : juste une heure pour respirer autre chose que l'air vicié du pensionnat.

Les vacances de Noël approchaient, mais, pour lui, elles se passeraient encore entre ces hauts murs de pierre. Il n'était pas rentré à la maison depuis presque un an, et son cœur se serra au souvenir de ce fameux jour chez le directeur où la punition avait été ordonnée. C'était une époque révolue, celle où l'espoir d'une vie normale existait encore. Tout avait pris fin durant cet été 2006. La dernière fois qu'il avait vu son père et sa mère, c'était pour le ramener à l'institut après sa désastreuse tentative de fugue. Ses parents l'avaient tout simplement oublié. Il n'était pas sûr d'éprouver le moindre regret à leur égard.

La pleine lune éclairait le parc comme en plein jour. Rentrant discrètement après l'une de ses escapades nocturnes, il entendit soudain un bruit de course et des cris. La crainte de se faire attraper l'envahit, et son regard affolé se posa sur les alentours à la recherche d'un abri. Un bosquet sembla faire l'affaire, et il s'accroupit derrière au moment où un jeune homme essoufflé au visage défait arrivait. Jérémy ne le connaissait pas. Plus âgé que les élèves, il ne s'agissait pas d'un membre du pensionnat.

L'inconnu s'était arrêté à une dizaine de mètres à peine pour reprendre son souffle. Jérémy n'osait plus faire le moindre geste. Le garçon tourna la tête derrière lui, et fut aussitôt rejoint par deux

hommes qu'il reconnut sans peine. L'un des deux assena au jeune homme un violent coup sur la tête et il s'effondra sans un bruit. L'autre se pencha au-dessus du corps, avant de saisir son poignet.

— Je crois que tu y as été un peu fort, c'est fini pour lui. De Rivera ne va pas forcément être ravi.

— Ce n'est pas grave, c'est juste un SDF comme tant d'autres... Il suffira de retourner à la gare demain, ils pullulent. Un de plus ou un de moins, personne ne verra la différence.

— OK. Par contre, il faut se débarrasser de celui-ci. On va aller l'enterrer près de la vieille grange, avec les autres. Va chercher une pelle, j'emmène notre invité. On se retrouve là-bas.

Jérémy resta longtemps immobile dans son bosquet, sans oser bouger, même après le départ des deux brutes. Après de nombreuses hésitations, il finit par se diriger précautionneusement vers l'ancienne grange. Cette bâtisse, qu'il avait déjà aperçue de loin lors de ses sorties dans le parc, se trouvait à peine à dix minutes de marche. Il aurait cependant eu du mal à trouver l'endroit exact où se tenaient les deux hommes, bien camouflés dans les arbres, si le bruit de leur voix n'avait pas perturbé le silence de la nuit. Ils venaient de terminer leur tâche macabre, et, la pelle sur l'épaule, repartaient vers la demeure du Maître en discutant tranquillement. Comme si de rien n'était.

Jérémy posa sa main sur la terre fraîchement retournée. Cet endroit resterait à jamais gravé dans sa mémoire. De même que le moindre détail du visage effrayé du jeune homme.

Assis sur son lit, Jérémy observait Théo qui préparait soigneusement son sac pour les vacances de Noël. L'heure du départ avait sonné et le père de son ami ne tarderait sûrement pas à venir le chercher. Il avait hésité longuement, cependant il ne voyait personne d'autre à qui demander. Alors que Théo s'apprêtait à quitter la chambre, il s'approcha de lui.

— Théo, j'ai besoin de toi. S'il te plaît. Il me faudrait une lampe électrique et un cahier. Comme tu le sais, je ne mets plus les pieds hors de ce pensionnat. Tu es le seul à qui je peux demander ce service...

Il eut l'impression que Théo s'apprêtait à dire quelque chose, mais finalement il n'en fit rien. Il se contenta de le dévisager avec un air peiné, avant de ramasser ses affaires et de s'en aller sans un mot.

Jérémy retourna s'allonger sur son lit et ne chercha pas à retenir les larmes qui coulaient.

Le jour de la rentrée, Jérémy trouva un sac en plastique dans le tiroir de son bureau. Et par la suite, à chaque retour de vacances, un sachet de piles neuves viendrait y prendre place. Ils n'en avaient jamais parlé. Théo ne voulait pas savoir ce qu'il en faisait.

Le moment était venu.

Réfugié dans son abri, emmitouflé dans sa couverture pour essayer de combattre le froid, Jérémy s'empara de son cahier tout neuf et commença par noter la date du jour « 23 février 2007 », avant de se mettre à remplir les pages de son écriture souple et appliquée.

13

Juillet 2007

Lorsque les vacances d'été arrivèrent, Jérémy se contenta de regarder par la fenêtre de sa chambre le défilé des parents qui venaient récupérer leurs enfants. Eux avaient la chance d'abandonner les murs du pensionnat pour près de deux mois.

Il s'installa sur son lit pour lire un livre emprunté à la bibliothèque. Même si l'histoire n'était pas excessivement passionnante, cela avait le mérite de lui changer les idées. On était samedi, et ses « cours particuliers » ne débuteraient pas avant lundi. L'été s'annonçait encore difficile : impossible de se laisser aller à rêver lorsqu'il se retrouvait seul face au professeur. Il allait devoir jouer son rôle, sans craquer et sans commettre la moindre erreur. Durant l'année écoulée, il avait réussi à les tromper, à les persuader qu'ils avaient enfin pris le contrôle de la situation. Il fallait que cela continue...

Les jours passèrent avec une lenteur effrayante. Parfois, le soir, seul dans sa chambre, il avait du mal à retenir des larmes de rage et de désespoir. Mais il s'accrochait. La petite voix de Théo résonnait dans son esprit : « On n'a pas le choix, Jérémy... » Théo... Ses pensées se tournaient souvent vers lui. Pourrait-il un jour redevenir celui qu'il était ? Pourrait-il apprendre à sourire de nouveau ? « J'espère au moins que tu profites de tes vacances, Théo. J'espère au moins que tu arriveras à oublier quelque temps cet enfer, et que celles-ci t'aideront à retrouver ton rire et ta joie de vivre... »

Les souvenirs se bouscuaient dans son esprit, ses vacances à la neige, les parents de Théo et leur gentillesse... Il ne comprenait pas. Au moment de la dernière rentrée scolaire, il s'était plus ou moins attendu à ce que celui-ci ne revienne pas au pensionnat. Cependant, début septembre, il était présent, comme d'habitude. Pourtant, son père et sa mère ne pouvaient pas ignorer le changement qui était

intervenu chez leur fils ! Ils l'aimaient et ils l'écoutaient, lui... Pourquoi ne faisaient-ils rien pour le retirer de cet établissement ? Les siens, encore, c'était différent. Mais les parents de Théo ? Qu'est-ce qui les en empêchait ? Pour le moment, il n'avait trouvé aucune réponse à ces questions.

C'est avec soulagement qu'il vit septembre arriver et le défilé de voitures ramener les pensionnaires. Cela lui permettrait enfin de souffler un peu. Il ne serait plus le seul et unique objet de leur attention.

Depuis trois jours, l'institut ne parlait plus que de lui. Régis Pottier. Il avait osé enfreindre les règles. Aujourd'hui, l'heure du châtiment avait sonné.

C'était un élève de terminale qui avait commis l'erreur de fréquenter une des jeunes filles du pensionnat. Elle n'avait pas encore quinze ans : une future élue réservée au Maître. Elle s'était fait prendre alors qu'elle rentrait de leur rendez-vous nocturne. Jérémy imaginait sans peine les menaces et les pressions qui avaient fini par la faire craquer. Elle avait donné le nom de son petit ami.

Les choses n'avaient pas traîné. Les élèves membres du Cercle avaient été réunis dans l'amphithéâtre, pour une séance exceptionnelle. Le Maître était présent, et ses deux brutes se tenaient également en retrait. Régis avait dû confesser ses fautes avant d'admettre, du bout des lèvres, que la punition requise par le Maître était méritée. Après s'être fait huer et insulter par la foule des élèves excités et déchaînés, il était sorti entouré par les deux hommes. Jérémy avait frémi en le voyant partir. Depuis trois jours, Régis était enfermé dans la « pièce du repentir ». Lui savait ce que cela voulait dire.

Jérémy avait de plus en plus de mal à masquer ses sentiments et le dégoût qu'il ressentait devant ses condisciples. Mais il devait se taire. Sa propre situation était encore trop fragile.

Attablé dans le réfectoire, il glissa discrètement sa tranche de jambon dans une serviette qu'il enfourna dans sa poche. Quelques instants plus tard, plusieurs morceaux de pain suivirent le même chemin.

Ce soir-là, Théo et lui regagnèrent ensemble leur chambre, et ils ne tardèrent pas à se mettre au lit calmement. L'ambiance qui régnait

au pensionnat était inhabituelle et plutôt malsaine à son goût. Les commentaires allaient bon train. Vers une heure du matin, il se leva doucement, enfila ses vêtements et sortit de la chambre. Le silence régnait dans le bâtiment, seules les veilleuses éclairant les couloirs étaient encore allumées. Rien ne pourrait lui faire oublier ce chemin maudit. À l'affût du moindre bruit, il se dirigea vers le sous-sol, où il atteignit enfin son but.

La pièce ne serait pas fermée à clé. Ce n'était pas nécessaire. Il avait l'impression de ressentir encore l'anneau métallique qui enserrait sa cheville, relié au mur par une courte chaîne lui permettant à peine de faire le tour de la minuscule pièce.

Il poussa la porte et entra sans faire de bruit. La lumière du couloir lui permettait juste de percevoir la forme allongée du jeune homme. Il posa une main sur sa bouche et l'autre sur son épaule pour le réveiller.

— Chut...

Régis s'était redressé, s'agitant en essayant vainement de distinguer les traits de son visage.

— Ne fais surtout pas de bruit... Je t'ai apporté quelque chose à manger.

Le jeune homme se mit à dévorer avec avidité le petit sandwich que Jérémy lui tendait.

— Qui es-tu ?

— Je crois que pour notre sécurité à tous les deux, il vaut mieux que tu ne le saches pas...

Il avait compris et ne posa pas d'autre question.

— Il faut absolument qu'ils ignorent ma visite. Quand je serai reparti, imagine un paysage dans ta tête, un endroit où tu as envie de te trouver, avec des gens que tu as envie de voir. Laisse-le envahir ton cerveau, et accroche-toi à lui. Ne le laisse surtout pas disparaître. Il finira par masquer la réalité. Crois-moi, c'est le seul moyen de tenir le coup. J'essayerai de revenir, mais je ne suis pas sûr de pouvoir. Accroche-toi...

Jérémy repoussa doucement la porte et regagna sa chambre sans encombre. Théo dormait à poings fermés, mais lui eut beaucoup de mal à trouver le sommeil.

Cela faisait maintenant cinq jours que Régis Pottier était enrhumé. Jérémy décida de reprendre le chemin du sous-sol, les poches remplies de provisions. Il était un peu plus de minuit lorsqu'il arriva à proximité de la fameuse pièce. La porte était ouverte et les voix qui s'en échappaient lui rappelèrent de douloureux souvenirs.

— Puisque tu aimes ça, nous allons t'en donner ! Après, nous rendrons une visite à ta petite amie... De toute façon, elle est souillée, et de Rivera n'en veut plus, alors... Veux-tu qu'on lui transmette un message de ta part ?

Les rires fusèrent.

Les cris étouffés du jeune homme lui serrèrent le cœur.

Il s'approcha et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la pièce. L'un des hommes maintenait Régis de force, tandis que le second s'affairait, le pantalon baissé. Jérémy s'enfuit le plus rapidement possible, pour sortir du bâtiment. Il eut à peine le temps d'atteindre la relative sécurité des arbres avant de se mettre à vomir. Il lui fallut beaucoup de temps, dehors seul dans la nuit, pour arriver à se calmer.

Régis Pottier avait fini par quitter la « pièce du repentir ». Après une semaine passée dans la maison du Maître, il avait réintégré le pensionnat. Il ressemblait à un robot que toute vie aurait quitté. Traité comme un paria par ses condisciples, il se contentait de jeter un regard absent sur le monde qui l'entourait.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que la nouvelle se répande dans le pensionnat. La petite amie de Régis était morte. Elle avait voulu s'enfuir de sa chambre en passant par la fenêtre, et était tombée du troisième étage, s'écrasant sur le sol. Tout le monde en parlait, sans respect ni retenue. Régis les écouta sans mot dire, sans verser la moindre larme. Il regagna sa chambre comme tous les soirs. Le lendemain, on retrouva son corps pendu à une poutre dans les sanitaires. Pas de mot d'adieu, juste son corps qui se balançait au-dessus d'une chaise renversée.

Ce soir-là, Jérémy sortit dans la nuit et partit se réfugier dans son abri. Il délogea précautionneusement son cahier de sa cachette, avant de passer plusieurs heures à écrire. Les larmes qui coulaient le long de son visage tombèrent sur ces pages, y laissant leurs empreintes à jamais.

14

Juin 2008

Jérémy avait découvert depuis longtemps le secret du mardi soir. C'était le jour dédié au Cercle. Pour les parents de Théo et de Jérémy, il s'agissait du dernier mardi du mois. Pour les parents d'autres élèves, le premier, le deuxième ou le troisième. Il ignorait où cette réunion se tenait. Mais ce qui était sûr, c'est que le Maître et la majeure partie du personnel enseignant quittaient l'institut ce jour-là et ne manquaient jamais cette réunion hebdomadaire.

Tous les parents des élèves faisaient partie de ce Cercle, il le savait aujourd'hui. Et tous les élèves en feraient partie un jour. Sans aucune exception. Sans pouvoir le quitter.

Sa hiérarchie et son organisation lui apparaissaient maintenant clairement. Le premier niveau, celui des initiés, auquel il appartenait : tous ceux qui avaient passé quinze ans, qui avaient vécu le rite d'initiation durant les deux jours en compagnie du Maître. Mais dont l'éducation n'était pas encore terminée. Le deuxième, qui récompensait les adeptes ayant prouvé leur totale fidélité, dont le dévouement ne pouvait être remis en question. Ils étaient prêts à faire n'importe quoi pour le Cercle. Le troisième, regroupant ses bras droits. Ceux dont la décision comptait. Ceux que l'on devait commencer à craindre. Et enfin le Maître, Charles de Rivera.

Chaque passage au niveau supérieur donnait lieu à une cérémonie particulière, le nombre de tatouages figurant sur la poitrine symbolisant le niveau de chacun.

Impossible de savoir si les hommes de main de Charles de Rivera faisaient ou non partie du Cercle. Contrairement aux autres, ils ne semblaient pas se rendre aux réunions hebdomadaires. En fait, cela n'avait guère d'importance : leur dévouement ne faisait aucun doute. Il avait appris à connaître les deux hommes qui passaient la majeure partie de leur temps à l'institut, mais avait aussi découvert qu'il en

existait d'autres, ailleurs, qui semblaient remplir le même rôle. Régler les problèmes.

Le point qu'il n'avait jamais pu déterminer, c'était le niveau de chaque adepte. Le nom de ceux qui constituaient le troisième niveau demeurait un mystère. Depuis des mois maintenant, il ouvrait grand ses yeux et ses oreilles, cherchant à comprendre. Et les pages de son cahier se noircissaient.

Régulièrement, il passait du côté de la vieille grange, notant consciencieusement chaque date et chaque emplacement où se trouvait de la terre fraîchement retournée. Les sous-sols de la demeure du Maître cachaient un redoutable secret, c'était devenu une évidence. Toutefois, pour l'instant, rien n'avait pu lui permettre de le découvrir.

La peur l'avait toujours retenu jusqu'à présent, mais il fallait qu'il sache. Le calme relatif du mardi soir serait l'occasion de s'introduire dans les lieux. Il sortit sans encombre du pensionnat et se rendit discrètement jusqu'à la demeure de Charles de Rivera. Au moment où sa main se posait sur la porte d'entrée, de nombreuses images assaillirent son cerveau. Jamais il n'y était retourné depuis le jour de ses quinze ans. Son cœur s'emballa, l'incitant à faire demi-tour et à prendre ses jambes à son cou. Respirant profondément pour se calmer, sa main termina son geste et la porte s'ouvrit : il devait y aller.

La maison, sombre et silencieuse, semblait endormie. Elle était tellement grande qu'il ne lui était cependant pas possible d'en avoir la certitude. Les hommes de main de Charles de Rivera y habitaient tout au long de l'année, mais rien ne pouvait lui laisser deviner dans quelle partie ils résidaient. Masquant avec sa main la lumière de sa lampe électrique, il avança doucement, commençant son exploration. Son regard se porta sur un escalier descendant vers le sous-sol, dans lequel il s'engagea précautionneusement.

Des veilleuses éclairaient la grande pièce qui occupait tout l'espace, et des frissons l'envahirent en observant les lieux. Un laboratoire ultramoderne. Des tables, de nombreux ordinateurs, des armoires et des piles de cartons remplissaient la salle. Mais c'est surtout la table qui trônait en plein milieu qui retint son regard : elle

faisait environ un mètre sur deux et était munie de sangles. Il n'osa pas imaginer ce qui pouvait se passer ici.

Un bruit le fit sursauter, et un gémissement provenant de l'une des cellules situées à l'extrémité de la pièce vint troubler le silence. Jérémy dut prendre sur lui pour ne pas aller voir le malheureux qui se trouvait là. Tout seul, il ne pourrait rien faire pour lui.

Ce qu'il avait vu était largement suffisant. Maintenant, sa priorité était de quitter ce lieu le plus rapidement possible. Dénoncer tout cela. Les arrêter. Mais comment ? Personne n'accepterait de le croire...

Le bruit de la porte de l'escalier le ramena brutalement à la réalité. Affolé, il pensa sa dernière heure arrivée. Observant rapidement la pièce, il se précipita vers les armoires et les cartons qui encombraient l'un des angles, se glissant discrètement derrière, tout en priant pour que personne ne vienne jeter un œil dans ce coin.

La voix de Charles de Rivera, qui paraissait de fort méchante humeur, s'éleva dans la pièce :

— Ils n'étaient pas présents à la réunion de ce soir. C'est ce que je pressentais, ils représentent un danger pour le Cercle et se préparent à le quitter. Ils possèdent un nom et une certaine influence. Des gens seront tout à fait prêts à les écouter. Je sais qu'ils n'ont encore rien fait, mais il faut agir très rapidement.

Jérémy sursauta en découvrant la personne qui lui répondit :

— Que voulez-vous faire ? Un accident malencontreux ? Essayer de les convaincre d'une autre manière ? demanda son père.

— Pas le temps de penser aux fioritures. Un accident conviendra. Avant tout, il faut savoir où ils se trouvent. Ils se sont éloignés, espérant que la distance serait un frein à mes visites. Mais leur fils est encore dans le pensionnat, et il est pour le moment sagement endormi dans sa chambre. Ils ont oublié que je peux me servir de son esprit pour les rattraper. Allez me chercher le SDF.

Un homme qui n'avait encore rien dit jusqu'à présent se dirigea vers les cellules, et revint en soutenant un jeune garçon qui semblait dans un piteux état. Il le déposa sur la table, fixa les sangles autour de ses chevilles et de ses poignets, puis s'éloigna quelques instants avant de réapparaître, tenant une seringue à la main. Il alluma les ordinateurs, prit le temps de brancher quelques électrodes sur le corps du jeune homme, avant de lui faire l'injection.

Jérémy se boucha les oreilles pour ne pas entendre les hurlements qui remplirent la pièce. C'est à peine si la voix de son père, penché à observer les différents écrans, parvint à se faire entendre au milieu de ce bruit :

— Attention, il se trouve à la limite. Je ne suis pas sûr qu'il tienne encore très longtemps.

Jérémy vit Charles de Rivera s'asseoir dans un fauteuil à proximité de la table, fixer longuement le garçon avant de fermer les yeux. Les hurlements avaient fini par cesser, et le silence envahit à nouveau les lieux.

Les minutes s'écoulèrent, lentement. Jérémy repensait à son enfance, à ses parents... Les images défilaient. Aussi loin que ses souvenirs remontaient, ces derniers n'avaient jamais eu la moindre marque d'affection à son égard. Il avait juste été considéré comme un simple objet, parmi tant d'autres. Un outil qu'ils s'étaient procuré, en vue de les aider à réaliser leurs desseins inavouables. S'il n'avait manqué de rien sur un plan matériel, l'amour et les sentiments n'avaient jamais fait partie de ce qu'on lui avait offert, et le temps qu'ils lui avaient consacré durant toutes ces années pouvait se compter en heures. C'est le personnel employé à cet effet qui s'était chargé de pourvoir à ses besoins et à son éducation, réalisant le travail qui leur était confié sans se poser la moindre question et sans état d'âme.

Jamais son père et sa mère ne l'avaient emmené en voyage ou en vacances, jamais il n'était allé au bord de la mer ou ne serait-ce qu'à la piscine avec eux. Aujourd'hui, Jérémy venait de comprendre que leurs vêtements camouflaient les trois petits tatouages dessinés sur leur poitrine.

Une demi-heure passa, pendant laquelle il resta immobile dans son coin, osant à peine respirer. Des crampes commençaient à se faire ressentir, mais le moindre mouvement pouvait lui être fatal. Il était conscient qu'il ne fallait attendre aucune pitié de son père si celui-ci venait à le découvrir.

Une sonnerie stridente brisa soudain le silence. Son père regarda un écran, s'approcha du garçon immobile sur la table, et retira les électrodes.

— C'est fini pour lui.

Charles de Rivera ouvrit lentement les yeux.

— Vous avez ce que vous voulez ?

— Oui. Ils sont actuellement près de Monaco. J'envoie mes hommes immédiatement sur place. Demain le problème sera réglé.

Il jeta à peine un coup d'œil sur le corps du jeune homme avant de quitter la pièce.

— Débarrassez-vous de lui...

Les deux brutes de Charles de Rivera ne tardèrent pas à arriver. Ils détachèrent le jeune homme, avant de le soulever comme un vulgaire sac de pommes de terre. De là où il était, Jérémy put apercevoir ses traits déformés par la douleur. Il ne devait guère avoir plus de vingt ans.

Tout le monde quitta la pièce. Le silence reprit possession des lieux. Jérémy resta encore un certain temps recroquevillé dans son coin, sans oser bouger. Ses larmes coulaient, et il ne cherchait pas à les retenir. Peut-être, finalement, serait-il préférable qu'il renonce également. Qu'il rejoigne ce jeune homme, loin de cette vie et de ce cauchemar. Personne ne le retenait. Et personne ne le regretterait.

Au bout d'une heure, il finit par se lever et par sortir tout doucement du sous-sol et de la maison, puis regagna sa chambre comme un somnambule. Son corps était agité par les frissons et il se sentait très mal.

Le lendemain, il ne lui fut pas possible de se lever. Sa température dépassait les quarante degrés. Le médecin de l'institut vint l'ausculter dans sa chambre, avant de l'envoyer directement à l'infirmierie. Pendant près d'une semaine, son esprit enfiévré évolua loin de cette triste réalité.

Le jour où il reprit les cours, une cérémonie spéciale avait été organisée. L'un des élèves de l'école venait de perdre ses parents. Une explosion liée à une fuite de gaz avait pulvérisé la maison qu'ils occupaient, près de Monaco. Heureusement, l'institut n'abandonnait jamais ses pensionnaires. Il allait continuer à prendre en charge l'éducation du jeune orphelin.

Jérémy se contenta d'observer.

Sans rien dire.

Juillet 2008

Une coupe de champagne à la main, Charles de Rivera ne quittait pas du regard le jeune homme qui discutait avec animation. Ses cheveux hirsutes et ses vêtements décontractés ne correspondaient pas vraiment au style plutôt apprêté de la soirée, mais cela ne semblait pas le déranger outre mesure. Toute son attitude trahissait son aisance et sa désinvolture. Se sentant observé, le jeune musicien tourna la tête vers Charles de Rivera, et ce dernier releva une pointe de curiosité dans le regard bleu profond qui le dévisagea quelques instants. Puis il retourna la tête vers la jeune femme qui n'avait pas cessé de parler, et lui adressa une réponse qui la fit rire aux éclats.

Son premier album était resté en tête du box-office pendant de nombreuses semaines, et s'était vendu à plusieurs milliers d'exemplaires. Le second, qu'il venait de sortir, semblait prendre le même chemin. Si son physique avenant n'était sans doute pas étranger au succès qu'il avait rencontré, surtout chez les jeunes filles, Charles de Rivera devait admettre que ce n'était pas la seule cause. Malgré sa jeunesse, il dégagait un magnétisme indéniable. Selon ses propres critères, ses disques étaient une véritable insulte à la « Musique ». Seul le classique emportait son agrément, et il n'avait jamais apprécié ces groupes qui embrasaient la jeunesse actuelle. Pourtant, il était forcé de reconnaître que le jeune chanteur possédait un certain talent. Sa voix notamment, et son aptitude à maîtriser toutes les tonalités, du grave le plus profond aux aigus les plus impressionnants.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

Maryse Devanne s'était rapprochée de lui et observa un instant le jeune homme.

— Une recrue potentiellement intéressante, vous avez raison. Nous pourrions nous retrouver pour en discuter calmement, lorsque vos invités seront partis, si vous êtes d'accord.

Celle-ci se contenta d'acquiescer d'un air satisfait, avant de repartir jouer son rôle de maîtresse de maison. Charles de Rivera la suivit du regard, s'attardant sur les courbes agréables de sa silhouette que sa robe de soirée mettait en valeur. Difficile d'imaginer qu'elle avait largement dépassé les cinquante ans. Elle n'avait rien à envier à un certain nombre de jeunes femmes qui se trouvaient présentes ce soir. Ce que confirmaient d'ailleurs les regards admiratifs qui se tournaient vers elle sur son passage.

Elle s'arrêta pour discuter aimablement avec un couple d'un certain âge, un riche industriel de la région accompagné de son épouse acariâtre, avant de se diriger vers le buffet, où elle sembla échanger quelques mots assez secs avec le traiteur. Ce dernier hocha la tête d'un air contrit avant de partir immédiatement en cuisine.

Charles de Rivera eut un léger sourire. Maryse Devanne était une femme de pouvoir. Elle ne laissait jamais rien au hasard et obtenait toujours ce qu'elle désirait. Peu de gens percevaient réellement ce qui se cachait derrière ce visage agréable. Un chasseur sans pitié qui prenait plaisir à traquer ses proies. Une manipulatrice de grand talent. Il quitta son poste d'observation et s'approcha du buffet où il piocha un petit-four, tout en s'emparant d'une nouvelle coupe de champagne.

La soirée touchait à sa fin, et les derniers invités saluèrent leur hôtesse avec maints remerciements et compliments appuyés, avant de regagner tranquillement leurs véhicules. Maryse Devanne ferma la porte, puis se dirigea vers le petit salon où son mari était déjà installé en compagnie de Charles de Rivera.

— Un petit digestif, ma chérie ? demanda George Devanne en se dirigeant vers le bar.

Elle accepta d'un léger signe de tête et alla s'asseoir confortablement dans le canapé.

— Cette soirée était une réussite, lui lança Charles de Rivera avec un large sourire. Comme habituellement, d'ailleurs...

— Merci..., répondit-elle en s'emparant du verre que lui tendait son mari.

— Maintenant, si nous parlions de ce jeune homme... Que pouvez-vous m'apprendre à son sujet ?

— Indiscutablement, il a de l'avenir. Son ascension fulgurante le prouve, et il ne s'arrêtera pas là. Son public se situe principalement auprès des jeunes, mais s'étale également au-delà des trente – quarante ans. Son fan-club s'étend de jour en jour. Les messages qu'il transmet dans ses chansons semblent les émouvoir. Un mélange de révolte, d'amour, de poésie et d'espoir savamment dosé. Auteur, compositeur, interprète, musicien, c'est lui le noyau du groupe. Même s'il a su s'entourer de musiciens de qualité, sans lui, ils ne sont rien. Ils le savent. C'est lui qu'il faut convaincre, les autres suivront.

Elle marqua une pause, avant de poursuivre son exposé d'un ton assuré.

— Le moment est particulièrement bien choisi pour l'attirer à nous. C'est un artiste avant tout. Il n'était pas préparé à un tel succès. Il manque d'expérience pour gérer ce phénomène. Il en est conscient. Des idées plein la tête, cependant il ne sait pas encore comment les exploiter. Il a l'intention de créer un site Internet pour ses fans, d'augmenter la popularité du groupe par tous moyens, notamment par le biais de produits dérivés. Il a besoin de personnes fiables pour le conseiller, que ce soit sur un plan technique, commercial ou financier. C'est là que nous pouvons intervenir.

— De la famille ?

— Son père était un musicien anglais sans envergure. Décédé prématurément, sans doute à cause d'un certain nombre d'excès... Après sa mort, sa mère a décidé de revenir s'installer dans son pays d'origine, et il avait tout juste dix-huit ans lorsqu'ils ont emménagé à Paris. Ce qui ne l'a pas empêché de retourner passer tous ses week-ends à Londres. C'est là que se trouvaient ses amis musiciens, et il n'a jamais accepté de voir leur groupe se dissoudre.

Elle continua avec un petit haussement d'épaules.

— Sa mère est une femme sans intérêt. Elle ne nous posera aucune difficulté. Pas d'autre famille proche.

— Ses points faibles ?

— Les filles, l'alcool... Lui et ses amis sont des oiseaux de nuit, et ils aiment la fête. Consommateurs de cannabis, mais pas de drogues dures. L'un des musiciens est décédé d'une overdose, il y a trois ans de cela. Un drame qui leur a sans doute mis du plomb dans la

cervelle. Qui a failli mettre un terme à leur parcours, également. Pourtant, ils s'en sont relevés.

— D'éventuelles difficultés à prévoir ?

Elle hésita quelques instants.

— Il a la fougue de la jeunesse... Il est intelligent. Il faudra se montrer extrêmement prudent et diplomate, ne pas le brusquer. Le moindre faux pas, et nous risquons de nous retrouver face à un mur... Pour le moment, il tient à garder le contrôle sur ses créations. Inutile d'espérer au départ orienter cette partie de son travail. Il faudra du temps et de la patience pour y arriver.

— Nous ne manquons pas de temps... Vous avez carte blanche, Maryse. Utilisez tous les moyens dont vous disposez, et faites appel aux personnes nécessaires.

Il resta songeur quelques minutes.

— Pour le moment, c'est l'idée de ce site Internet qui me séduit tout particulièrement. Rien de tel pour constituer une gigantesque base de données. Une pépinière dans laquelle nous pourrions piocher en fonction de nos besoins. Il suffit de bien concevoir le projet...

Il réfléchit un instant avant de continuer.

— Faites appel à Denys Durian, c'est le meilleur dans ce domaine. Je pense qu'il faut créer un portail public, et un espace membres pour leurs fans, nécessitant une inscription. À vous d'imaginer ce qui pourrait les motiver à adhérer : des albums à leur disposition, des vidéos de leurs concerts, etc. Vous trouverez bien des idées. Mais cette adhésion ne se fera pas sans une très discrète contrepartie : un programme espion qui s'installera sur l'ordinateur de chaque adhérent, et qui permettra d'accéder à toutes leurs données personnelles...

Maryse Devanne eut un hochement de tête approbateur, mais elle ne chercha pas à l'interrompre. Elle avait déjà longuement réfléchi à son plan d'action et les idées ne manquaient pas. Elle avait toujours été persuadée que Charles de Rivera relèverait immédiatement les immenses bénéfices qu'ils pouvaient tirer d'une telle opération.

— Par ailleurs, tous les échanges entre les musiciens et leurs fans devront faire l'objet d'une surveillance, voire éventuellement pouvoir être interceptés. Pour que nous soyons en mesure de les évincer et de prendre le relais si nous en éprouvons le besoin. Mettez en place un cahier des charges complet pour ce qui nous concerne, et une version

édulcorée pour le jeune homme. Il ne doit en aucun cas deviner le but réel de l'opération.

Il s'interrompt, le temps de boire quelques gorgées de son verre.

— C'est la première étape. Pour ce qui concerne la suite, nous saurons nous montrer patients. Orienter sa création et les messages qu'il fait passer en fonction de nos besoins, utiliser son influence à notre profit, ce sera le deuxième point à étudier.

Il regarda Maryse avec un sourire satisfait avant de conclure.

— À vous de vous mettre au travail, maintenant. Et n'oubliez pas de verrouiller consciencieusement tous les contrats que vous lui ferez signer. Sans s'en rendre compte, il finira par se retrouver pris dans un engrenage dont il ne pourra plus se défaire...

Il vida son verre d'un trait, puis le reposa sur la table.

— Sur ce, l'heure est venue de vous quitter. George, nous nous retrouverons demain matin ?

Ce dernier avait suivi avec intérêt la discussion, sans chercher cependant à intervenir. Ce projet ne faisait pas partie de ses attributions, il avait déjà fort à faire par ailleurs. Il répondit affirmativement à la question, et se leva pour raccompagner Charles de Rivera. Maryse les salua avec un air vainqueur et les regarda quitter la pièce. Elle sentait que les semaines à venir allaient se révéler passionnantes.

16

Septembre 2008

Plus qu'un an avant le bac. Aujourd'hui, Jérémy entrait en terminale. À une époque, cette échéance l'aurait comblé de bonheur. Plus aujourd'hui : il ne savait pas ce qu'allait lui réserver l'avenir.

Qu'est-ce que ses parents avaient prévu pour lui, après ? Il n'avait pas eu de leurs nouvelles depuis des années. Sauf si l'on considérait la fois où il avait brièvement aperçu son père au mois de juin. Mais ça, il préférerait l'oublier. En tout état de cause, ce ne serait pas la fin de cet enfer. Juste un enfer différent. Restait à savoir la forme qu'il prendrait.

Il ne les laisserait pas faire et se battrait jusqu'au bout. Il devait y avoir un moyen de leur échapper. Il voulait croire que la vie pouvait encore changer, et qu'un futur existerait malgré tout pour lui. Mais ce Cercle avait amplement démontré de quoi il était capable. Il savait qu'il devrait être extrêmement prudent. Ces gens ne reculeraient devant rien pour lui faire payer le prix de sa rébellion.

Cela ne serait pas facile.

Il passait ses nuits à réfléchir.

Assis sur son lit, Jérémy observait Théo plongé dans la lecture d'un livre emprunté à la bibliothèque.

— Théo, j'ai besoin de ton aide. Une dernière fois.

Celui-ci interrompit sa lecture et jeta vers lui un regard interrogateur.

— J'ai besoin que tu me prêtes de l'argent...

Théo marqua un temps d'hésitation, avant de répondre :

— Combien tu veux ?

— Ce que tu pourras. Le problème, c'est que je ne sais pas quand je pourrai te rembourser.

— Je t'en amènerai. Après les vacances de Noël.

— Merci, Théo. Je ne l’oublierai pas.
Théo se remit à lire, sans rien ajouter.
Et Jérémy à l’observer, tristement.

Cela faisait presque deux ans qu’il avait commencé son cahier et celui-ci était pratiquement rempli. Il avait tout noté. Des noms, des dates, et surtout les tristes événements qui avaient jalonné la vie de l’institut.

Pendant tout ce temps, il avait donné l’image de l’adepte modèle. Obéissant sans la moindre question, buvant les paroles qu’il était censé croire. Même le Maître s’y était laissé prendre, et ses visites nocturnes s’étaient espacées, jusqu’à devenir extrêmement rares.

Ses méthodes ne faisaient plus aucun doute. C’était les nouveaux adeptes qui retenaient son attention. Il les visitait continuellement, jusqu’à ce que la peur soit suffisamment ancrée dans leur cerveau pour qu’il n’ait plus grand-chose à redouter. Après, il se contentait de surveiller ou d’intervenir en cas de problème.

Seul Théo n’avait jamais été dupe. Ils se connaissaient trop bien tous les deux. Cependant, il fermait les yeux et l’évitait autant que possible, essayant de ne rien savoir. Et lorsque Jérémy lui demandait un service, il se contentait de le faire, sans poser la moindre question.

Dans huit mois, il serait majeur. Mais il était fatigué et il n’en pouvait plus. Ses limites étaient déjà largement dépassées. Il rejoignait presque tous les soirs son refuge : seul ce moment d’évasion lui permettait de tenir tout au long de la journée. Le temps qu’il y passait devenait beaucoup trop important. Les risques également. Il fallait qu’il quitte cet endroit le plus rapidement possible.

On était au mois de février et il faisait froid glacial. Ils n’y prêtaient pas attention. Installés tous les deux sur un banc, dans le parc, à l’écart de l’institut et des autres élèves, ils mangeaient leur sandwich du dimanche midi, comme au bon vieux temps...

Théo avait tout d’abord refusé la proposition, mais Jérémy avait tellement insisté qu’il avait fini par céder.

— Ce soir, je m’en vais, Théo. Je quitte définitivement l’institut.
Théo l’observa sans dire un mot.

— Ce sont des monstres, des assassins... J'ai vu les deux brutes violer Régis, lorsqu'il était enfermé dans la pièce du repentir. Je suis persuadé qu'ils ont réservé le même sort à sa petite amie... Je les ai vus tuer un SDF dans le parc. Il est enterré près de la vieille grange, et il n'est pas le seul... Quant au sous-sol de la demeure de Charles de Rivera... il y a une sorte de laboratoire. C'était horrible. Mon père était là...

Sa voix s'était brisée sur ces derniers mots. Théo le regarda quelques instants, avant de demander d'une voix douce :

— Et toi, Jérémy, qu'est-ce qu'ils t'ont fait durant ce fameux été ? Jérémy baissa la tête.

— C'est du passé, laisse-moi l'oublier...

Il resta un moment silencieux, avant de reprendre.

— Viens avec moi, je t'en prie. Ne les laisse pas briser ta vie...

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui te retient ici ?

— J'ai demandé à mes parents de me retirer de cette école, je les ai même suppliés. Ils ne peuvent pas. Ils m'ont tout raconté, comment ils s'étaient fait piéger, comment il peut retenir ses adeptes. Ils sont pieds et poings liés. Nul ne peut quitter le Cercle Manteia. Depuis déjà un certain temps, ma mère passe ses nuits à pleurer. Tu ne la reconnaîtrais pas... Si je quitte l'institut, ils s'en prendront à eux, je le sais.

— J'ai écrit ce qui se passait ici. J'ai tout noté. J'espère pouvoir trouver quelqu'un qui m'écouterait. J'espère leur faire payer, Théo.

— Je t'ai toujours admiré, Jérémy. Têtu comme une mule, prêt à te battre jusqu'au bout. Mais tu es un rêveur, également. Ils feront en sorte que personne ne te croie jamais. Dans le meilleur des cas, ils briseront ta réputation, de manière à ce que tu perdes toute crédibilité. Et dans le pire des cas, tu te retrouveras enfermé dans un hôpital psychiatrique. Ils ont suffisamment de pouvoir et d'influence pour y arriver. Ils sont nombreux et ils sont partout. Ils sont trop puissants pour que qui que ce soit puisse les arrêter. Je le sais, et tu le sais aussi.

Jérémy ne répondit rien. Un simple cahier d'écolier contre une telle secte. Théo avait sûrement raison. Mais personne ne pouvait le faire changer d'avis et il aurait au moins essayé.

— Va, Jérémy, je te souhaite bonne chance. Mais, surtout, ne me dis plus rien, afin qu'ils ne puissent pas trouver dans ma tête ce qu'ils ont envie de savoir.

— Apprends à construire un mur, Théo. Brique après brique. Soir après soir. Après, tu le peins en gris, une couleur qui ne se voit pas. Cache derrière tout ce que tu ne veux pas qu'ils découvrent. Tu verras, cela finira par marcher...

Les yeux un peu trop brillants, Théo laissa son regard se poser sur les bâtiments que l'on apercevait au loin.

— Excuse-moi, Jérémy. Je n'ai pas été l'ami que tu aurais mérité...

— Tais-toi. Ne dis pas ça. C'est toi qui as toujours eu raison. On n'a jamais eu le choix...

Il attrapa Théo par les épaules, le serrant affectueusement dans ses bras. La vie ne les avait pas épargnés, mais il n'avait jamais douté de son amitié. C'était la seule et unique personne qui avait réellement compté pour lui. Si seulement les choses avaient pu être différentes... Mais les dés étaient pipés dès le départ. Dès le jour où ils avaient mis le pied dans cet institut.

C'était la première fois depuis deux ans et demi qu'ils reparlaient vraiment ensemble. Il ne savait pas si cela se reproduirait. Il ne savait même pas s'ils se reverraient un jour.

Ils finirent de manger leur sandwich silencieusement. Aucun mot n'aurait pu traduire ce qu'ils ressentaient.

17

Février 2009

Il avait l'impression d'être revenu deux ans et demi en arrière. Le mur à escalader, la longue marche jusqu'à une route suffisamment importante pour faire enfin du stop... Mais cette fois-ci, il s'était préparé. Et il n'avait plus quinze ans. Ils ne le rattraperaient pas.

Un premier véhicule le déposa à proximité de l'autoroute, où il put s'installer en attendant qu'une nouvelle voiture accepte de l'emmener. La chance lui sourit, et il n'attendit guère longtemps dans le froid avant qu'une jeune femme d'une trentaine d'années ne s'arrête, lui précisant qu'elle se rendait également à Paris. Son babillage incessant lui convint tout à fait. Elle faisait les questions et les réponses, il n'avait guère que quelques mots à glisser de temps à autre pour lui donner l'impression de suivre la conversation. Au bout d'une heure, il connaissait toute sa vie, et elle ne savait toujours rien de lui.

Il arriva à destination en milieu de journée. La jeune femme l'avait déposé en plein centre de Paris, à proximité de la Bastille, avant de reprendre sa route. Assis sur un banc près du canal Saint-Martin, il observa un moment le manège des écluses en mangeant le sandwich qu'il avait acheté. La taille de cette ville l'impressionnait, de même que la beauté de certains monuments qu'il avait aperçus. Il essaya de se rappeler tout ce qu'il avait lu sur Paris, durant les longues heures passées sur Internet, à une certaine époque. Il finit par se lever : il était grand temps de se mettre en quête de ce dont il avait besoin.

Tout d'abord, un salon de coiffure. Grand, anonyme, où on ne se souviendrait pas de lui. Il se regarda dans la glace au moment de le quitter, et fut assez satisfait du résultat. Ses cheveux étaient coupés court, en brosse, ils étaient maintenant d'un beau blond platine. Pas forcément à son goût, mais cela n'avait jamais été le but recherché. Il

avait plaisanté avec la jeune coiffeuse, lui expliquant que sa petite amie rêvait d'un grand blond aux yeux bleus : « C'est son anniversaire, ce soir : pour les yeux, je ne peux pas y faire grand-chose, mais les cheveux, on va essayer ! » Jérémy avait ensuite réussi à orienter les discussions sur Paris et ses attraits, et la jeune femme s'était montrée intarissable. Il n'avait pas manqué d'enregistrer la moindre information.

Un tour du côté du marché aux puces de Saint-Ouen lui avait permis de se racheter quelques vêtements pour un prix totalement dérisoire. Avant de se débarrasser rapidement de ceux qu'il portait à l'institut, surtout de son blouson trop facilement identifiable.

Il était tard, et il devenait maintenant nécessaire de trouver un endroit pour dormir. Il avisa un bâtiment situé à mi-chemin entre l'hôtel miteux et l'auberge de jeunesse, où on lui fit remplir une fiche sans trop lui poser de questions. S'il n'avait pas encore dix-huit ans, sa taille et sa carrure lui permettaient d'annoncer un an de plus sans que ses interlocuteurs le dévisagent d'un air étonné.

Il observa longuement le visage que lui renvoyait le miroir de la microscopique salle de bains. Il fallait maintenant espérer que la métamorphose serait suffisante. Une petite pierre ressemblant à un diamant ornait aujourd'hui son oreille droite. Il s'agissait avant tout de modifier son allure, mais le geste de provocation vis-à-vis de l'institut, qui interdisait formellement tous types de piercing, n'y était pas étranger. Après s'être lavé rapidement, il s'allongea sur le lit et se mit à réfléchir au plan qu'il avait élaboré.

La police le rechercherait activement tant qu'il ne serait pas majeur. Surtout compte tenu de la situation et de l'influence de ses parents. Après, ce serait différent. Chacun avait le droit de disparaître et ses coordonnées ne seraient plus communiquées à sa famille. Normalement.

Ce sont ces six premiers mois qui seraient les plus délicats. Il devait s'effacer, se transformer en fantôme. Grâce à l'argent que Théo lui avait remis, l'espoir était permis. Il repensa avec émotion au jour où il avait trouvé l'enveloppe, à côté des piles, dans le tiroir de son bureau. Elle contenait trois mille euros. On était loin des trente euros de la première fois. La seule chose qu'il espérait, c'était de pouvoir lui rembourser un jour...

Pendant six mois, il bougerait continuellement. Pas de travail, afin de ne pas être obligé de communiquer son identité. Son idée était d'alterner les nuits dans des petits hôtels, et les nuits dans la rue. Les centres d'hébergement lui semblaient présenter trop de risques, il ne fallait surtout pas que quelqu'un puisse l'identifier. Cependant, il voulait rester propre et présentable, afin de ne pas attirer l'attention de personnes bien intentionnées qui pourraient croiser son chemin. En dépensant juste le nécessaire, cela devrait être possible. Après, tout serait différent.

Les semaines passèrent, puis les mois... pendant lesquels ses pas le menèrent dans différents coins de Paris et de la banlieue. Il en avait été quitte pour quelques bonnes frayeurs, surtout au début, mais maintenant tout semblait fonctionner. Les talents d'acteur qu'il s'était découverts lui avaient permis parfois de se sortir de situations quelque peu délicates. Il avait largement eu le temps de peaufiner son image de jeune touriste provincial émerveillé et un peu crédule qui profitait de quelques disponibilités pour visiter avec bonheur la capitale, mais qui en découvrait également les risques et les inconvénients en se rendant compte qu'on venait de lui dérober son portefeuille et ses papiers d'identité...

La vitesse à laquelle il avait appris était surprenante. Son instinct lui permettait aujourd'hui de trouver sans difficultés ces petits hôtels qui ne se montraient pas trop regardants, et des endroits suffisamment isolés pour pouvoir se reposer quelques heures les autres nuits, sans être dérangé.

L'une de ses priorités avait été de mettre son cahier en lieu sûr. Pour ne pas risquer d'être dépouillé lors d'une mauvaise rencontre, et de perdre ce document sur lequel il continuait à fonder tous ses espoirs. Il était trop tôt aujourd'hui pour le montrer à qui que ce soit. Il ne savait pas encore comment il pourrait s'en servir, mais il espérait qu'un jour, celui-ci pourrait lui être utile.

Après avoir longuement réfléchi, une solution lui était apparue, qui n'avait pas manqué de le faire sourire. Il s'était mis en chasse, jusqu'à trouver enfin le lieu correspondant à ses critères. C'était une belle et grande église, située dans une calme petite ville de banlieue. Ce qui l'avait décidé, c'est qu'elle restait ouverte durant la journée, avant d'être verrouillée pour la nuit.

Un soir, il se cacha discrètement dans un recoin en attendant que le prêtre vienne donner son habituel tour de clé. Seul dans l'édifice éclairé par quelques bougies, il se laissa envahir par l'atmosphère qui régnait dans les lieux. Sans croire à une religion particulière, il avait malgré tout compris que la mort n'était pas une fin, et qu'un monde existait dans l'au-delà. Cependant, il avait également découvert que les pouvoirs de Charles de Rivera étaient liés à ce monde. Fallait-il donc adorer ces êtres, ou plutôt les craindre ?

Il aurait aimé pouvoir croire à ce Dieu plein de bonté que les chrétiens vénéraient. Pourtant s'il existait réellement, comment pouvait-il laisser commettre de telles atrocités et de telles injustices sans réagir ? Comme un clin d'œil à l'au-delà, ou peut-être tout simplement comme un appel au secours, c'est dans ce lieu sacré qu'il avait décidé de mettre son cahier en sécurité. Il avisa un lourd banc en bois installé à l'écart, dans une sorte de petite chapelle, et entreprit de fixer l'enveloppe qui contenait ce triste document sous le siège, à l'aide de la boîte de punaises qu'il avait apportée.

Il dormit quelques heures, avant de se réveiller tôt et de regagner sa cachette. Pas plus que la veille, le prêtre ne remarqua sa présence quand il vint ouvrir l'église. Jérémy attendit encore un certain temps, puis quitta tranquillement l'édifice.

Le 15 août 2009 avait fini par arriver. C'était son anniversaire. Le jour de ses dix-huit ans. Il ne lui restait plus que quelques dizaines d'euros en poche sur l'argent confié par Théo. Mais aujourd'hui, une nouvelle vie commençait.

Installé à côté du Sacré-Cœur, il dessinait avec application le visage de la jeune touriste qui le regardait avec une impatience non dissimulée, gigotant sur sa chaise en essayant d'apercevoir le portrait qui commençait à apparaître. Le dessin avait toujours été l'un de ses passe-temps, et c'était un moyen comme un autre de gagner quelques pièces. Il venait de temps à autre à cet endroit qu'il appréciait tout particulièrement et où les touristes ne manquaient pas.

La prudence restait ancrée en lui cependant. L'incitant à éviter les habitudes et à changer de lieu régulièrement. Il hésitait encore à donner son vrai nom, car si maintenant la police ne représentait plus sa principale crainte, l'idée que le Cercle finisse par le retrouver

continuait à le hanter. Un jour peut-être, il n'aurait plus peur d'utiliser sa véritable identité.

Il vivait, n'ayant pas toujours les moyens de dormir au chaud ou de manger à sa faim. Il avait découvert ce qu'était la vie d'un SDF, avait appris les combines de la rue, et les pièges à éviter. Il ignorait s'il lui serait possible un jour de quitter cet engrenage.

Mais il était vivant.

Et libre.

18

Novembre 2009

Confortablement installé dans un fauteuil, Bertrand Menrion écoutait d'une oreille distraite l'homme qui se tenait à la tribune. Une cinquantaine de personnes étaient réunies dans cette vaste salle, où elles se retrouvaient toutes une fois par mois pour discuter de l'avancement des projets en cours.

Cependant aujourd'hui, il n'arrivait plus à s'identifier aux propos qu'il entendait. Il se demanda un moment comment il avait pu se laisser convaincre et accepter d'adhérer à ce mouvement.

Tout avait commencé trois ans auparavant. Des discussions lors de dîners en ville ou de soirées entre amis, avec des personnes qui, comme lui, regardaient d'un œil critique les scandales politiques et financiers qui inondaient les pages des journaux, la violence qui augmentait de jour en jour dans les zones urbaines, les réactions inadaptées des pouvoirs publics, et tout ce qui d'une manière générale ne tournait plus rond dans la société actuelle. Un certain dégoût face à une situation qui commençait à devenir intolérable.

On lui avait alors parlé de ce cercle très privé, rassemblant des hommes issus de diverses origines mais dont le principal point commun était une culture et une intelligence de haut niveau. Loin de chercher à soutenir ou créer un nouveau parti politique, leur objectif était simplement de former un groupe de réflexion, pour étudier les divers problèmes auxquels la société se trouvait confrontée aujourd'hui, d'essayer ensuite de proposer des solutions adaptées et d'inciter à leur mise en œuvre. L'idée lui était alors apparue intéressante.

Lorsqu'on l'avait contacté afin de solliciter son aide et ses compétences pour leurs travaux, il n'avait pas hésité longtemps avant d'accepter. Il s'était investi dans ce projet, donnant sans compter de

son temps et de son argent. Il croyait sincèrement que c'était un moyen de faire avancer les choses.

Pourtant aujourd'hui, il devait reconnaître que toutes ses illusions avaient disparu. Ces hommes, imbus d'eux-mêmes et de leur pouvoir, n'avaient en fait comme seul objectif que de manœuvrer dans l'ombre pour satisfaire leurs propres intérêts. Ils ne valaient pas mieux que tous ceux qu'ils passaient leur temps à critiquer.

Et puis il y avait eu ces rumeurs qui s'étaient mises à circuler. Certaines tellement aberrantes qu'elles ne pouvaient que prêter à sourire, certes, mais d'autres plus inquiétantes. Il était tout à fait normal qu'un mouvement de cette nature se retrouve confronté un jour à des détracteurs, mais, dans le cas présent, il devait admettre que certains événements, certaines coïncidences et certains propos le mettaient mal à l'aise.

Il poussa un profond soupir. Il se sentait fatigué aujourd'hui. Des soucis, il n'en manquait pas. Il avait besoin de s'accorder une pause pour réfléchir et reprendre sa vie en main. Sa décision était prise. Il allait quitter le Cercle. Dès ce soir, lorsque les intervenants auraient cessé de parler et qu'ils se retrouveraient tous devant le somptueux buffet qui clôturait généralement la soirée, il en profiterait pour solliciter un entretien avec Charles de Rivera.

— Je pense que vous comprenez mes raisons, Charles. Je souhaite simplement prendre mes distances par rapport à un certain nombre de choses.

— Non.

— Pardon ?

— Vous m'avez bien entendu. Il n'est pas question que vous quittiez notre mouvement.

Bertrand Menrion sentit la colère lui monter au nez.

— Et pour quel motif ?

— Parce que personne ne quitte jamais le Cercle. Parce que votre présence peut encore nous être utile.

— Je pense avoir mon mot à dire sur la question, vous ne croyez pas ?

Charles de Rivera se contenta de l'observer posément, avant de se lever et d'aller récupérer un dossier dans une armoire du bureau.

— Sans doute. Prenez cependant le temps de lire ce document, avant de me faire part de votre décision définitive. Je pense qu'il vous intéressera au plus haut point.

Il se rassit dans son fauteuil, et observa son interlocuteur tandis que celui-ci commençait à prendre connaissance des feuillets soigneusement classés dans la chemise.

Lorsque Bertrand Menrion referma le dossier, son visage était blême de colère. Charles de Rivera finit par rompre le lourd silence qui régnait dans la pièce.

— Pour vous, le délit d'initié est clairement établi. Pour ce qui est de votre ex-épouse et de vos enfants, s'ils ont de la chance, ils pourront se retrouver accusés seulement de recel.

Charles de Rivera laissa échapper un petit rire.

— Nous connaissons tous le mariage de complaisance, mais, grâce à vous, nous allons peut-être pouvoir bientôt parler du divorce de complaisance...

Bertrand Menrion resta silencieux un long moment. Jamais il n'aurait pu imaginer cela. Pourtant, il était clair qu'ils s'étaient préparés depuis longtemps. Le piège s'était refermé sur lui sans même qu'il éprouve le moindre soupçon.

Cela faisait maintenant deux ans qu'il avait divorcé. Un divorce à l'amiable, au plein sens du terme. Pas de déchirements ou de disputes interminables. Après trente ans de vie commune, lui et son épouse s'étaient simplement rendu compte qu'ils ne partageaient plus grand-chose en commun. Les enfants étaient grands et indépendants. Aucun souci d'ordre financier, il possédait de son côté une situation qui lui assurait des revenus confortables, quant à sa femme, elle disposait d'une fortune personnelle qui la mettait largement à l'abri du besoin. Ils étaient mariés sous le régime de la séparation de biens, ce qui avait grandement facilité les choses.

Ils avaient seulement souhaité l'un et l'autre reprendre leur indépendance, pour se consacrer pleinement à leurs activités respectives. Si l'amour n'était plus au rendez-vous, l'affection qui était née au cours de ces nombreuses années de vie commune n'avait pas disparu. Ils continuaient à se voir régulièrement, avec un certain plaisir même, notamment pour les fêtes de famille ou les anniversaires des enfants.

Jamais il ne s'était mêlé de près ou de loin des affaires de sa femme. Elle se reposait totalement sur ses conseillers financiers qui se chargeaient de gérer ses biens et de faire fructifier son épargne. Il savait que quoi qu'il ait pu se produire, elle n'en avait jamais eu conscience. Elle était beaucoup trop droite et honnête pour accepter de telles combines.

La voix de Charles de Rivera vint interrompre ses pensées.

— Résumons la situation. La fortune de votre ex-épouse a considérablement augmenté durant ces deux dernières années. Or, il s'avère que cela s'est produit grâce à des informations que vous seul pouviez lui fournir. Cet argent a aussi largement profité à vos enfants par le biais des nombreuses donations qu'elle leur a faites.

— Vous savez que je n'ai jamais communiqué la moindre information confidentielle à qui que ce soit...

— Bien sûr. Mais comment croyez-vous que l'AMF réagira lorsque ce dossier se retrouvera sur son bureau ? Je doute fort que vous arriverez à les convaincre de votre bonne foi...

— Comment avez-vous réussi à obtenir ces informations ?

— Vous n'en avez pas la moindre idée ?

— Toutes ces rumeurs...

— La pure vérité.

— Vous êtes le diable personnifié...

— Le diable n'existe pas, Bertrand. Je peux vous l'assurer. Cependant, il existe un monde au-delà de notre vie. Qui offre des possibilités inépuisables, pour qui sait les utiliser. J'ai seulement la chance de pouvoir y accéder...

— Ces migraines, ces cauchemars, c'était vous ?

— Je suis sincèrement désolé de ces petits désagréments. Même si je fais en sorte d'être extrêmement discret lors de mes « visites », celles-ci laissent parfois quelques traces...

— C'est donc de cette manière que vous avez eu accès à toutes ces données...

— Vous êtes surprenant, Bertrand. D'une intelligence remarquable dans votre domaine, mais totalement aveugle par certains côtés. Cela fait plus de trois ans que vous nous avez rejoints. Pourtant, vous n'avez rien vu, rien compris. Aujourd'hui, vous n'avez toujours pas franchi le premier cercle des initiés. J'ai toujours ressenti chez vous une certaine résistance. Je n'ai pas souhaité

brusquer les choses tant que cela ne s'avérait pas nécessaire. Mais à présent, le temps est venu de prendre une décision.

Il fixa son interlocuteur droit dans les yeux.

— Les possibilités qui s'offrent à vous sont extrêmement limitées : vous acceptez votre destin, et vous rejoignez officiellement notre Cercle. Vous continuez sciemment ce que vous avez toujours fait inconsciemment. Ou bien, vous persistez dans votre refus, et vous serez alors le seul responsable de ce qui arrivera à votre famille. Une descente aux enfers. La ruine, le déshonneur, la prison pour vous, peut-être votre épouse et vos enfants... Imaginez la petite Lise, séparée de sa famille. De ce grand-père qu'elle adore, qui sera du jour au lendemain traîné dans la boue... Quel âge a-t-elle aujourd'hui ? Six ans, sept ans ? Mais le pire sera le jour où elle commencera à faire ces cauchemars... Nuit après nuit. Au point de ne plus pouvoir dormir. Combien de temps croyez-vous qu'elle tiendra avant de perdre la raison ?

— Vous êtes une ordure. Ne vous avisez pas de toucher à un seul de ses cheveux...

— Je vous ai connu moins grossier, Bertrand... En tout état de cause, cela ne tient qu'à vous.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Croyez-vous que votre ex-épouse soit la seule à avoir profité de ces informations ? Détrompez-vous... La seule différence est que nous avons pris toutes les précautions nécessaires. Aucun lien ne pourra être fait entre vous et les autres, rien ne pourra jamais être prouvé.

— Ce n'est pas réellement l'argent qui vous intéresse, n'est-ce pas ?

— En fin de compte, vous n'êtes pas aussi stupide que je le croyais, Bertrand...

19

Février 2010

Jérémy marchait d'un pas rapide dans les rues désertes. Ses vêtements élimés avaient beaucoup de mal à le protéger du froid glacial, mais il essayait de ne pas y penser. Une violente quinte de toux le secoua et l'obligea à ralentir. Il aurait bien eu besoin d'un repas chaud et de repos dans un vrai lit, cependant aujourd'hui il préférerait ne pas retourner dans un centre d'hébergement. Il s'inquiétait beaucoup pour Anita. Il poursuivit sa route jusqu'à la zone désertée où il avait pris l'habitude de passer ses nuits durant ces derniers mois. Lorsqu'il avait découvert ce vieux pont de chemin de fer, entouré de voies désaffectées et d'un terrain vague où les hautes herbes avaient repris leur droit, il avait immédiatement pensé que cela pourrait lui convenir. Mais les lieux étaient déjà occupés, et la vieille femme qui y avait aménagé son abri de fortune l'avait regardé arriver sans réel plaisir. Il avait pourtant décidé qu'il y avait assez de place pour deux, et ils avaient fini par trouver un compromis. Au fil du temps, ils avaient même commencé à discuter et à apprécier leur compagnie mutuelle. Elle refusait catégoriquement de se rendre dans les centres, préférant rester seule entourée de ses chats. Mais la chute brutale des températures rendait difficilement supportables les nuits à l'extérieur.

Lorsqu'il arriva à destination, il aperçut une petite lueur qui vacillait dans la nuit. La vieille femme était installée comme à son habitude, essayant vainement de se réchauffer les mains sur un feu allumé dans le petit tonneau qu'il avait trouvé.

Il déposa par terre le gros sac qu'il portait sur son épaule. La journée n'avait pas été si mauvaise, en fin de compte. Il se rendait régulièrement sur les marchés, proposant son aide pour charger et décharger les marchandises puis mettre en place les étalages, ramassant ainsi quelques pièces au passage et parfois un peu de

nourriture. Mais ce qui remplissait son sac aujourd'hui, c'était un épais duvet qu'il avait acheté à un homme revendant les surplus de l'armée. Tous ses euros y étaient passés, cependant cela rendrait peut-être un peu plus supportable la nuit qui s'annonçait.

Il sortit une brique de soupe et quelques fruits qu'on lui avait donnés, avant de la mettre à réchauffer dans une boîte de conserve qui servait de casserole. La vieille femme l'avait regardé faire sans prononcer le moindre mot.

— La nuit va être très froide, Anita. Ils ont ouvert en urgence de nouvelles structures d'accueil. Il faut que vous acceptiez d'y aller...

Elle secoua la tête avec obstination.

— Non, c'est chez moi ici. Je veux rester avec mes chats. Pas question de les abandonner pour aller dans un centre rempli d'inconnus... Mais toi, tu devrais y aller, Jérémy, tu as mauvaise mine en ce moment. J'ai l'habitude de me débrouiller seule, je n'ai besoin de personne.

Il se contenta de hausser les épaules.

— Pas en vous laissant ici.

Ils partagèrent silencieusement les quelques victuailles que Jérémy avait ramenées, avant de s'emmitoufler dans leurs couvertures pour y trouver un peu de chaleur. Jérémy lui tendit le duvet qu'il avait acheté.

— Garde-le, tu en as autant besoin que moi.

— Ça va, j'ai ce qu'il faut.

— Merci, Jérémy...

La vieille femme s'en empara et se glissa dedans avec un soulagement nettement perceptible. Elle observa un moment le garçon, avant de lui demander d'une voix douce et chevrotante.

— C'était si horrible que ça ?

Jérémy sursauta. Jamais il n'avait évoqué avec elle son passé ou sa vie. Pas plus avec elle qu'avec qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

— Je suis vieille, Jérémy, mais pas aveugle... J'ignore qui tu fuis, j'ignore ce qu'ils t'ont fait, et cela ne me regarde sans doute pas. Mais je suis triste de voir quelqu'un comme toi vivre de cette manière. Tu es courageux, tu es instruit. Et surtout tu possèdes un cœur... Ta place n'est pas ici. Si tu décides de continuer dans cette voie, de vivre comme un SDF, c'est eux qui auront gagné. Promets-

moi de te battre, d'essayer de t'en sortir... Tu as toute la vie devant toi, et tu mérites mieux que ça...

— Je ne sais pas...

— Promets-le-moi, Jérémy...

Il finit par acquiescer avec un long soupir, et le silence envahit à nouveau les lieux.

Le sommeil mit du temps à venir ce soir-là. Il grelottait et les quintes de toux qui le secouaient devenaient de plus en plus violentes. Tandis qu'il se tournait et se retournait pour essayer de trouver une position confortable, les paroles de la vieille femme résonnaient dans son esprit. Se battre : aujourd'hui, il ne s'en sentait plus réellement la force ni le courage. Pourtant, elle avait raison. Il n'avait pas fait tout ce chemin pour finir ses jours dans un terrain vague.

— Ici ! Ils sont deux...

— Comment vont-ils ?

L'homme du SAMU s'approcha de la vieille femme et lui saisit délicatement le poignet. Il se retourna vers son collègue en secouant tristement la tête.

— C'est trop tard pour elle. Il faut prévenir les autres... Et lui ?

— Il est brûlant, sa respiration est irrégulière. Il a besoin de soins de toute urgence. On l'emmène.

L'homme se leva et lui tendit la main avec un sourire accueillant.

— Bonjour, je m'appelle Pierre Delrue. Jérémy, c'est bien ton prénom ?

Le jeune homme serra la main tendue en acquiesçant.

— On peut se tutoyer, si tu es d'accord ? Je suis ravi de voir que tu es en meilleure forme. Tu reviens de loin, tu sais... Si on ne t'avait pas récupéré, je ne suis pas sûr que tu aurais tenu toute la nuit... Pourquoi n'as-tu pas essayé de trouver de l'aide, une place dans un centre ? Nous avons obtenu de nouvelles salles pour accueillir les sans-abri. Personne ne peut résister dehors avec de telles températures...

— Anita ne voulait pas. Comment va-t-elle ?

Le visage de l'homme afficha une réelle tristesse. Cela faisait une semaine que Jérémy avait été amené dans ce centre, mais il n'avait jamais cherché les contacts ou posé la moindre question.

— Personne ne t'a prévenu ?

— Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis désolé. Elle était âgée, et la vie qu'elle menait l'avait sans doute beaucoup affaiblie... Nous sommes arrivés trop tard. Elle n'est pas la seule à être décédée cette nuit-là, les températures sont descendues à moins dix. Nos équipes ont fait tout ce qu'elles pouvaient, mais c'est tellement difficile... C'est une personne qui la connaissait qui nous a indiqué l'endroit où elle s'était installée. Ce qui nous a permis de vous trouver. Tu avais un lien de parenté avec elle ?

— Non.

— Pourtant, tu as décidé de rester dehors pour ne pas la laisser seule. Qu'est-ce qu'elle représentait pour toi ?

— Un être humain...

Pierre Delrue prit son temps pour observer le jeune homme qui se trouvait assis en face de lui. La première rencontre était toujours capitale. Ses intuitions et ses impressions l'avaient rarement trahi. Le regard, l'attitude générale, les petits gestes inconscients. Autant d'éléments qui l'aidaient à cerner la personnalité de l'autre. Il réalisa que la tâche n'allait pas être facile avec celui-là. Il était sur la défensive et ne devait pas faire confiance facilement. Cette attitude paraissait tellement naturelle qu'elle semblait faire partie intégrante de sa personnalité. Son visage était resté impassible depuis qu'il était entré dans la pièce, sans laisser transparaître la moindre émotion. Pourtant, il était persuadé que l'annonce du décès de la vieille femme l'avait réellement affecté. Il avait remarqué le léger affaissement de ses épaules au moment où il avait compris qu'elle était morte.

— C'est à toi qu'il va falloir penser maintenant, Jérémy. Tu as de la famille ? Des amis ? Des personnes que l'on pourrait contacter pour les prévenir ?

— Non.

— Tu as des papiers d'identité ?

— Non.

— Il me faudrait au moins connaître ton nom, pour entamer des démarches... Tu peux bénéficier de certaines aides, tu sais.

Le jeune homme se contenta de secouer la tête.

— Quand pourrai-je partir d'ici ?

Pierre Delrue eut un mouvement de surprise.

— Tu es totalement libre ! Tu as été amené dans ce centre pour que tu puisses te rétablir, mais tu peux repartir quand tu veux... Maintenant, est-ce réellement ce que tu souhaites ? Retourner dans la rue ?

Il secoua la tête d'un air désolé.

— Jérémy, je veux vraiment t'aider. Tu ne l'as pas compris ?

Son interlocuteur soutint son regard, puis répondit d'une voix presque inaudible.

— Je ne suis pas sûr que l'on puisse m'aider...

— Laisse-moi au moins essayer. Si tu ne veux pas me donner ton nom pour le moment, cela peut encore attendre. Mais pour retrouver ta place au sein de notre société, il faudra un jour que tu reprennes ton identité... Est-ce si difficile ?

Jérémy l'observa silencieusement, avant de baisser la tête. Pierre Delrue sentit un léger frisson le parcourir. Il avait l'habitude de côtoyer des hommes et des femmes que la vie avait maltraités. Pendant quelques instants, le masque impassible du jeune homme s'était fissuré. Et la douleur qu'il venait de percevoir dans son regard semblait incommensurable.

20

Mai 2010

Pierre Delrue tourna la clé de contact, mais la voiture resta désespérément silencieuse.

— Mince, c'est la deuxième fois cette semaine...

— Si tu ouvres le capot, je peux peut-être jeter un œil ?

— Si tu veux... Tu y connais quelque chose en mécanique ?

— On peut toujours essayer...

Jérémy descendit de voiture et se dirigea vers le moteur où il resta quelques instants à farfouiller.

— Essaye...

Pierre Delrue tourna à nouveau la clé, et un vrombissement se fit entendre.

— Bravo ! Comment tu as fait ?

— Ce n'était pas grand-chose...

— Tu aimes la mécanique ?

— Sûrement plus que la plonge et le ménage... Je suis tombé sur un certain nombre de bouquins au centre d'hébergement. Intéressants et instructifs.

— Cela fait trois mois que tu es chez nous. Je pourrais te trouver une formation dans ce domaine, si tu le souhaites. Mais pour cela...

— ... il faut que je te donne mon identité.

Pierre Delrue se contenta de le regarder en acquiesçant d'un signe de tête. Il ne se faisait guère d'illusion. Jérémy avait toujours refusé jusqu'à présent de lui communiquer le moindre renseignement le concernant. C'est pour cette raison qu'il n'avait pu réellement lui trouver d'autres activités que celle d'homme à tout faire pour le centre d'hébergement ou pour les autres centres d'accueil d'urgence. Jérémy ne s'était jamais plaint. S'acquittant toujours avec beaucoup de soin des tâches qui lui étaient confiées. Mais Pierre Delrue était

persuadé que le jeune homme possédait des compétences qui étaient réellement gaspillées. La voix de Jérémy vint troubler ses réflexions.

— Devanne. Jérémy Devanne.

Pierre Delrue lui lança un regard étonné, avant d'afficher un large sourire.

— C'est bien. On va pouvoir avancer, Jérémy...

— Mon passé doit rester à sa place, Pierre. Promets-moi de ne pas fouiller, et de ne jamais chercher à prendre contact avec qui que ce soit.

— Tu as fait quelque chose de répréhensible ?

— Non. Je suis parti. C'est tout.

— Je serai sûrement amené à apprendre des choses te concernant... Mais jamais je ne prendrai contact avec qui que ce soit sans ton consentement, ça, je peux te le promettre. Maintenant, le moment est peut-être venu que tu réfléchisses. Parfois, avec le temps, des événements qui paraissent à une époque dramatiques et insurmontables reprennent leur juste place. Les conflits s'atténuent... Ta famille doit sûrement s'inquiéter.

— Ma famille ne doit jamais savoir ce que je suis devenu. Même si la seule solution pour cela est de retourner dans la rue.

Pierre Delrue sursauta devant le ton employé. Il jeta un coup d'œil à son passager dont le visage s'était durci.

— Il ne faut pas garder tout cela pour toi, Jérémy. Parler fait du bien. Cela permet de prendre du recul et d'analyser différemment la situation. Le jour où tu en auras envie, je serai là... Ou si tu préfères rencontrer quelqu'un d'autre, un psychologue par exemple, je pourrai t'en conseiller. Tout ce que tu lui diras restera alors entre vous. Ne refuse pas l'aide que les gens peuvent t'apporter...

Le jeune homme resta silencieux.

— Quelle que soit la solution que tu choisiras, je ne me vexerai pas. Je t'offre mon amitié, j'espère avoir ta confiance, mais je suis tout à fait capable de comprendre que tu n'aies pas envie de me parler du passé. Mon seul but, c'est de te voir reprendre le dessus. Que tu retrouves la stabilité et le bonheur.

— Si un jour je dois parler à quelqu'un, ce sera à toi, je te fais entièrement confiance. Je n'ai pas besoin de médecin. Mais... c'est tellement compliqué... Aujourd'hui, je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure solution.

Pierre Delrue ne répondit rien. Il fallait laisser le temps faire son œuvre. Depuis qu'il avait rencontré Jérémy, il s'interrogeait souvent sur ce qui avait pu se produire. Il avait décelé chez le jeune homme une force de caractère et une résistance assez inhabituelles. Ses réactions depuis qu'il était arrivé au centre le prouvaient. Pourtant, à un moment donné, certains événements s'étaient révélés suffisamment dramatiques à ses yeux pour réussir à le déstabiliser. Il avait du mal à imaginer ce qui avait pu provoquer cette rupture.

Il avait commencé à s'attacher à ce garçon. Sa droiture et son honnêteté lui plaisaient. Il faisait souvent appel à lui pour de menus services, et ils se retrouvaient parfois tous deux dans son bureau en fin de journée. Les longues discussions qu'ils avaient eues à plusieurs occasions lui avaient montré sans aucun doute possible qu'il disposait d'une culture et d'une intelligence bien au-delà des personnes qui fréquentaient généralement l'établissement.

Ils roulèrent un moment sans rien dire.

— Pourquoi tu fais tout ça, Pierre ?

— Pourquoi je fais quoi ?

— Pourquoi tu consacres tout ton temps à des gens comme nous ? Tu vis dans ce centre, tu n'arrêtes jamais. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, si on a besoin de toi, tu réponds présent. Tu pourrais avoir une autre vie, une femme, des enfants...

Pierre Delrue réfléchit quelques instants avant de répondre.

— J'avais une autre vie, avant. Mais elle ne me convenait pas. J'étais professeur de droit. J'avais une femme, pas d'enfants, cependant. Nous vivions une vie confortable, mon travail était passionnant, et je n'avais pas vraiment le temps de regarder ce qui se passait autour de moi. Tous les matins, en descendant du métro pour me rendre à l'université, je croisais un SDF assis sur les marches qui tendait la main. Je lui glissais souvent une pièce, mais je n'ai jamais vraiment pris la peine de lui parler. J'étais toujours tellement pressé... Et puis un matin, il n'était pas là. Pas plus que les matins suivants. J'ai appris plus tard qu'il était mort, seul dans la rue, un soir d'hiver.

Il marqua une pause et reprit d'un air songeur.

— Curieux comment un événement qui aurait pu passer inaperçu peut bouleverser ta vie. J'ai réalisé à quel point nous étions égoïstes, préoccupés par nos petits soucis quotidiens, sans même prêter attention à ceux qui souffrent réellement autour de nous. J'ai réalisé

que si mon travail m'intéressait, ce n'était pas réellement ce que je voulais faire de ma vie. Le droit m'a toujours passionné, la justice était pour moi une priorité. Mais quelle justice pour des gens comme eux ?

Il secoua doucement la tête.

— J'ai commencé à m'intéresser à ces organismes et à ces associations qui essayent de panser les blessures des plus démunis. J'ai appris un jour que ce centre d'hébergement allait ouvrir ses portes, et qu'ils avaient besoin de personnes compétentes. J'ai décidé de franchir le pas. J'ai quitté mon poste. Et ma femme m'a quitté.

Il haussa les épaules.

— Sans regret. En fin de compte, c'était sans doute une bonne chose : nous étions trop différents. Elle aimait la vie mondaine, ce statut que nous avons acquis et ce milieu que nous fréquentions. Avec le petit salaire que j'ai ici, je ne pouvais plus lui offrir ce qu'elle désirait. Aujourd'hui, elle vit avec un cadre supérieur qui a des revenus plus que confortables. Elle ne travaille pas, passe ses journées avec des femmes oisives comme elle, et elle est heureuse.

Il lança un regard sur le jeune homme avant de poursuivre.

— Moi aussi, ma vie me convient aujourd'hui. Dès que je vois quelqu'un comme toi se sortir de l'impasse et retrouver goût à la vie, j'ai l'impression d'avoir enfin réalisé quelque chose d'utile. D'avoir gagné un combat. Le tien n'est pas encore terminé, mais je suis sûr que cela sera bientôt le cas...

Pierre Delrue ne laissa pas traîner les choses.

Une semaine plus tard, ils se présentaient tous deux dans un garage automobile situé non loin du centre, afin d'étudier la mise en place de son contrat de formation en alternance.

21

Août 2010

Il était presque 19 heures lorsque Pierre Delrue s'engagea sur le parking situé devant le centre. Il gara sa voiture et, tournant la tête, aperçut, assis sur un banc du petit square qui jouxtait les bâtiments, une silhouette qu'il reconnut sans peine. Il se dirigea vers Jérémy et l'observa un moment avant de s'asseoir à ses côtés.

— J'ai vu ton patron hier, il m'a fait beaucoup de compliments à ton égard et il est vraiment très satisfait de ton travail.

— C'est gentil.

— Tout se passe bien pour toi ? Avec tes collègues ?

— Oui. Tout le monde est vraiment très sympathique. Le travail m'intéresse. Merci encore pour ce que tu as fait...

— Alors pourquoi fais-tu cette tête-là ? Ça n'a pas l'air d'aller, Jérémy. Que se passe-t-il ?

Jérémy haussa les épaules.

— Un petit coup de cafard... Mais ça va passer. C'est mon anniversaire, ce soir...

— Mon Dieu, je ne m'en étais même pas aperçu ! Si j'avais su, j'aurais amené de quoi pouvoir fêter dignement l'événement !

— Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude... Il n'y a jamais eu qu'une personne qui me fêtait mon anniversaire.

— C'était quelqu'un de ta famille ?

— Non, un ami. Le seul que j'ai jamais eu.

— Et le moment ne serait pas bien choisi pour reprendre contact avec lui ? Tu n'as pas envie de savoir ce qu'il devient ?

— J'aimerais savoir, j'aimerais le revoir... Mais je ne peux pas.

Pierre Delrue hésita quelques instants, mais jugea préférable de ne pas insister.

— Écoute, je n'ai pas envie de manger au centre ce soir. Va chercher tes affaires, je t'invite à dîner quelque part.

Jérémy tourna les yeux vers lui.

— Tu es sûr ?

— Bien sûr, puisque je te le dis. Je t'attends.

Pierre Delrue avait choisi une accueillante pizzeria où il se rendait assez fréquemment. Installés tous deux autour de la table, ils consultaient la carte avec attention.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Je ne sais pas...

— C'est toi qui vas manger, c'est à toi de décider ! Moi, je crois que je vais me laisser tenter par leur carpaccio de bœuf. J'ai déjà essayé, il est excellent. Et si tu as encore faim, je te conseille le tiramisu en dessert : un vrai délice !

Jérémy se décida pour des lasagnes, sans oublier le tiramisu, et le serveur passa enregistrer leur commande. Tandis qu'ils sirotaient leur apéritif, Pierre Delrue regarda avec plaisir le visage de Jérémy sur lequel s'affichait enfin un sourire.

— Comment tu te sens ?

— Beaucoup mieux, merci. C'est vraiment gentil à toi de m'avoir invité ce soir.

— Tout le plaisir est pour moi. J'ai toujours apprécié ta compagnie, Jérémy. Je suis réellement heureux de voir que ta situation s'améliore de jour en jour, tu sais.

Le serveur vint déposer leurs plats sur la table, ainsi que la bouteille de rosé qu'ils avaient commandée. Pierre Delrue s'empara de la bouteille pour remplir leurs deux verres. Ils commencèrent à manger en discutant tranquillement. Lorsque le dessert arriva, le jeune homme semblait particulièrement détendu et Pierre Delrue jugea le moment opportun pour évoquer avec lui les découvertes qu'il avait faites récemment.

— Il est peut-être encore un peu tôt, mais bientôt il faudra se pencher sur la question d'un logement qui te permettrait de quitter le centre et d'être enfin indépendant. Avec les revenus dont tu disposes, cela ne va pas être facile, j'en conviens.

Il hésita quelques secondes avant de se lancer.

— Tes parents sont des gens très aisés, peut-être pourraient-ils t'aider, tu ne crois pas ?

Jérémy lui adressa un regard effrayé.

— Non. Tu ne les as pas contactés, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Je t’ai promis de ne rien faire sans ton accord.

— Je ne veux plus rien avoir à faire avec eux, Pierre. Jamais. Ne t’approche pas d’eux, je t’en prie.

Pierre Delrue le dévisagea avec une légère inquiétude. L’évocation de ses parents semblait avoir mis le jeune homme dans un état de stress troublant.

— Calme-toi, Jérémy. Je voulais juste te poser une dernière fois la question. C’est tout. Je n’en reparlerai plus.

Jérémy laissa son regard errer sur les tableaux accrochés aux murs de la salle, avant de reporter son attention sur son interlocuteur.

— Ce ne sont pas réellement mes parents, tu sais. Ils m’ont adopté. Ma vraie mère réside en banlieue parisienne.

Pierre Delrue lui lança un regard surpris. Les informations qu’il avait recueillies n’avaient pas été aussi précises.

— Tu la connais ?

— Je sais qui elle est et où elle habite. Mais je ne l’ai jamais rencontrée.

— Tu n’aurais pas envie de faire sa connaissance ?

Jérémy leva vers lui un regard chargé d’amertume.

— Elle m’a abandonné lorsque j’étais un bébé... Crois-tu réellement qu’elle ait envie de me revoir, vingt ans après ?

— Tant qu’on ne connaît pas les raisons qui ont motivé son geste, il est difficile de répondre à cette question. Parfois, la vie nous oblige à prendre des décisions qui ne correspondent pas réellement à ce que l’on souhaite. Quel âge avait-elle lorsque tu es né ?

— Seize ans.

— Seize ans... D’après toi, a-t-elle réellement eu le choix ? Pourquoi n’essaierais-tu pas, Jérémy ? Que risques-tu ?

— De voir mes rêves s’écrouler... J’ai imaginé ce qu’elle était. J’ai imaginé qu’elle pouvait m’aimer, un peu... Je ne suis pas sûr de pouvoir supporter qu’elle me rejette une seconde fois.

— Aimerais-tu que je la contacte pour lui parler ? Si je vois qu’il est inutile d’insister, je n’irai pas plus loin.

Pierre Delrue dut tendre l’oreille pour entendre sa réponse.

— Je ne sais pas. C’est peut-être un peu risqué...

— Pourquoi risqué ? Le risque, c’est juste qu’elle dise non, tout simplement. Au moins, nous serons fixés.

— Ce n'est pas ça...

— Alors c'est quoi ?

Jérémy secoua la tête doucement.

— Je ne veux pas lui faire du mal... Elle est heureuse aujourd'hui. Je le sais. Elle et sa famille. J'ai passé beaucoup de temps à rôder autour de sa maison et à les observer... Moi, je ne peux apporter que le malheur autour de moi...

— Ne dis pas ça, c'est totalement faux. Tu es une personne qui mérite d'être connue, Jérémy. Reprends confiance en toi et cesse d'en douter. Peut-être au contraire te connaître enfin sera un réel bonheur pour elle...

— J'aimerais tellement...

— Alors laisse-moi l'appeler.

Jérémy hésita un long moment. Avant de déchirer un morceau de la nappe en papier, d'inscrire un nom et une adresse et de le tendre à Pierre Delrue.

Jérémy entra dans la chambre qu'il partageait avec un autre jeune du centre et déposa ses affaires avant de s'allonger sur son lit. Il s'apprêtait à saisir le livre posé sur la table de chevet, lorsqu'il entendit quelques coups cognés à la porte et vit une tête passer par l'entrebâillement.

— Jérémy, Pierre a demandé que tu passes le voir. Dès que tu rentres. C'est important.

La tête disparut aussi vite qu'elle était apparue et Jérémy se redressa avec un long soupir. Il se sentait vraiment fatigué ce soir. Mais si Pierre avait besoin de lui, il ne pouvait pas lui refuser. Il se leva et s'engagea dans les couloirs qui menaient à son bureau. Il cogna quelques coups à la porte, puis entra sans même attendre la réponse, comme il avait l'habitude de le faire. Il sursauta en voyant que ce dernier n'était pas seul, et s'apprêta à quitter les lieux avec quelques mots d'excuse.

— Non, reste, Jérémy ! Attends...

La personne assise devant le bureau de Pierre lui tournait le dos. Elle se leva, puis se tourna vers lui. Jérémy sentit son sang refluer de son visage, et ses yeux devinrent humides en la reconnaissant. Elle s'adressa à lui timidement.

— Jérémy ? Je suis tellement heureuse de faire ta connaissance...

Ils se regardèrent tous deux quelques instants en hésitant, avant de se rapprocher et de se serrer longuement dans les bras l'un de l'autre.

Pierre Delrue les observa avec un large sourire.

— Je vais vous laisser un moment. Je pense que vous avez beaucoup de choses à vous raconter...

Il se leva et quitta la pièce en refermant soigneusement la porte derrière lui.

Dimanche 20 février 2011

Adossé à un arbre du parc, Jérémy attendait avec impatience l'arrivée d'Iryna. Il avait fait sa connaissance au cours d'une soirée en discothèque à laquelle il s'était rendu avec quelques collègues. S'ils avaient tous été subjugués par la beauté de la jeune fille, c'est Jérémy qui avait finalement retenu son attention. Ils sortaient ensemble depuis deux mois, et chaque minute passée avec elle le comblait de joie.

Cela faisait maintenant deux ans qu'il s'était enfui du pensionnat. Tout cela commençait à lui apparaître comme un mauvais rêve. La chance avait fini par lui sourire : son amitié avec Pierre Delrue tout d'abord, et enfin l'accueil qu'il avait reçu de sa véritable mère.

Jamais il ne pourrait oublier sa première rencontre avec Gabrièle. Car le bonheur qu'il avait ressenti à ce moment-là était largement partagé. Elle l'avait tout d'abord invité à différentes reprises pour lui présenter sa famille et faire plus amplement connaissance. Puis le jour était venu où elle lui avait indiqué qu'il n'était pas obligé de repartir et que, s'il en avait envie, une chambre l'attendait. Il n'avait pu résister à cette proposition qui avait répondu à ses espoirs les plus fous.

Il avait emménagé dans leur joli petit pavillon six mois auparavant. Au départ, il ne se sentait pas très à l'aise, craignant que leur geste n'ait été guidé par la pitié et qu'ils finissent par se lasser de sa présence. Mais Gabrièle et Bruno étaient des personnes droites et sincères, débordant d'amour et de gentillesse. Au fil des discussions, il avait fini par connaître l'histoire de sa naissance, et par découvrir les recherches qu'ils avaient eux-mêmes entreprises pour le retrouver.

Quant à son demi-frère et à sa demi-sœur, sa peur de les voir rejeter ce grand frère qui tombait du ciel inopinément, venant envahir leur petit cocon, s'était révélée totalement infondée. Les jumeaux

l'avaient tous deux très vite adopté. S'il aimait beaucoup Alexandre, c'était surtout Laura qui avait su le toucher, par son naturel et son innocence. L'amour et la confiance qu'elle lui offrait, sans la moindre arrière-pensée, avaient fait fondre son cœur. Il aurait fait n'importe quoi pour la protéger et voir son délicieux sourire illuminer son petit minois.

Chacun avait fini par prendre ses marques et il avait parfois l'impression d'avoir toujours fait partie de cette famille.

La silhouette d'Iryna apparut enfin à l'horizon. Un sourire sur les lèvres, il la regarda arriver de sa démarche gracieuse. Ils avaient prévu d'aller voir un film et allaient devoir se dépêcher s'ils ne voulaient pas rater le début de la séance.

Ils étaient affamés lorsqu'ils sortirent du cinéma. Iryna proposa d'aller chez elle et de commander des pizzas pour finir la soirée, ce que Jérémy accepta avec enthousiasme.

Elle habitait dans un agréable petit deux-pièces du 10^e arrondissement, et ils ne mirent guère plus de quinze minutes pour rejoindre son appartement.

— Qu'est-ce que tu veux comme pizza ? demanda-t-elle en attrapant son téléphone.

— Comme tu veux, j'aime tout...

Elle commanda une pizza au thon et une au poulet, avant de se diriger vers le bar et de sortir deux verres.

— Un petit whisky coca ?

Jérémy acquiesça, et ils se retrouvèrent confortablement installés dans le canapé, sirotant leur verre en attendant la venue du livreur. La pizzeria se situait au coin de la rue, ils n'eurent pas longtemps à patienter avant de le voir arriver.

— Qu'est-ce que tu as prévu le week-end prochain ? Les collègues pensaient retourner au Memphis, ça te dirait ?

— Pourquoi pas... C'était sympa la dernière fois.

— Tu n'aurais pas des copines à emmener, par hasard ? J'en connais qui seraient ravis...

Elle secoua la tête en riant.

— Tu sais bien que mes copines sont un peu loin... Quant aux collègues de travail, je ne suis pas sûre que ce soit tout à fait le même style... Peut-être un jour !

Elle n’habitait Paris que depuis six mois, où elle avait trouvé un emploi dans le service communication d’une agence de publicité. Elle adorait son travail, même si l’ambiance qui y régnait semblait plutôt survoltée. Elle passait son temps à raconter avec humour les frasques de ses collègues, qui semblaient parfois évoluer dans un autre monde.

Ils mangèrent leur pizza en discutant et en riant, et le temps passa sans même qu’ils s’en aperçoivent.

— Tu n’es pas pressé de rentrer, si ?

— Pas du tout...

— Alors viens...

Iryna lui saisit la main et l’entraîna vers sa chambre. Allongés sur son lit, ils se mirent à s’embrasser et à se caresser avec passion.

— Tu le veux vraiment ?

Iryna ne répondit rien, mais se contenta de lui ôter délicatement ses vêtements en continuant à l’embrasser. Le monde cessa d’exister, tandis qu’il se laissait envahir par ce nouveau bonheur.

La lumière du jour commençait à filtrer par les rideaux entrouverts lorsqu’il se réveilla. Emportés par leur élan, ils n’avaient pas pensé à fermer les volets. Iryna dormait à poings fermés et Jérémy contempla avec plaisir son corps nu que la couverture ne recouvrait pas complètement. Deux taches noires sur sa peau au-dessus de son sein gauche attirèrent son attention. Il ouvrit le rideau avant de retourner les observer plus attentivement.

Il eut l’impression de recevoir un coup de poignard en reconnaissant le cristal entouré de trois cercles qui était tatoué deux fois. Sa main se porta machinalement sur sa propre poitrine, à l’endroit où ce symbole était également dessiné sur sa peau. L’incrédulité fit bientôt place à un profond désespoir : ils avaient fini par le retrouver... Il resta un long moment immobile, cherchant une autre explication, tout en sachant déjà qu’il n’en existait pas.

Il ne se sentait pas la force de la regarder en face à son réveil. Il ramassa ses affaires, s’habilla, et sortit de la chambre à la recherche d’un papier et d’un crayon. Elle ne devait pas se douter qu’il avait compris. Il écrivit un petit mot rapide qu’il laissa en évidence sur la table, prétextant la nécessité de repasser chez lui avant de se rendre à

son travail, tout en lui précisant qu'il l'appellerait bientôt. Il quitta rapidement l'appartement, sans faire le moindre bruit.

— C'est fait.

— C'est bien, Iliana. Le Cercle est fier de toi. Est-ce qu'il s'en doute ?

— Je ne sais pas. Il est parti avant mon réveil.

— Ça n'a aucune espèce d'importance. Rentre. Je t'attendrai.

Iryna raccrocha le téléphone et commença à ranger ses affaires. Elle était impatiente de retourner chez le Maître.

23

Lundi 21 février 2011

La maison était déjà vide lorsqu'il arriva. On était lundi matin, Gabrièle et Bruno étaient partis au travail et les jumeaux au centre aéré. Il téléphona à son patron, prétextant un malaise passager afin de justifier son absence. Celui-ci s'inquiéta de sa santé, avant de raccrocher en lui souhaitant un prompt rétablissement. Jérémy s'en voulut un peu de trahir ainsi sa confiance, c'était un homme honnête qui avait toujours fait preuve d'une grande gentillesse à son égard. Mais il avait bien d'autres soucis.

Il savait qu'il ne connaîtrait plus le repos jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à leur fin. « Nul ne peut quitter le Cercle Manteia. » Il y avait cru, pendant un moment, mais c'était une erreur.

Il avait besoin de réfléchir et un café lui ferait le plus grand bien. Il se dirigea vers la cuisine, mit en route la cafetière et resta quelques minutes à regarder par la fenêtre en attendant que le liquide commence à s'écouler et que la bonne odeur envahisse la maison. Il avait fini par se sentir tellement bien ici... Une fois sa tasse remplie, il se dirigea vers sa chambre et s'installa sur son lit.

Son cerveau tournait à plein régime, cherchant la solution miracle qui aurait pu le sortir de cette situation. Aucun doute sur le fait qu'ils connaissaient l'existence de son cahier. Il pensa à Théo, et à ce qu'il avait dû subir après son départ. La culpabilité l'envahit. Le Maître n'avait sûrement pas mis longtemps à comprendre l'aide que celui-ci lui avait apportée, et il avait dû passer des nuits à visiter son cerveau pour y découvrir tout ce qui l'intéressait. Théo n'avait jamais réellement su construire des barrières.

Si Théo connaissait l'existence de ce document, il en ignorait précisément le contenu. N'empêche qu'ils feraient sûrement n'importe quoi pour le récupérer. Ils avaient sûrement conscience qu'il pouvait représenter un risque potentiel pour leur organisation.

Ils n'auraient clairement pas envie de voir les informations qu'il était susceptible de contenir dévoilées au grand jour.

Mais, surtout, ils le voulaient, lui, qui avait eu l'audace de leur résister et de vouloir quitter le Cercle. Pas pour lui ôter la vie, non, cela ne servirait pas leurs intérêts. Et il ne serait sans doute déjà plus vivant. Ils avaient sûrement d'autres projets le concernant : en faire un exemple, pour que les autres ne commettent pas la même erreur et suivent docilement le chemin tracé. Une fois qu'ils auraient remis la main sur lui, il savait que ce n'était qu'une question de temps. Ils ne lui laisseraient sûrement pas l'opportunité de s'enfuir à nouveau. Quelle que soit la force de sa volonté, ils disposaient de moyens de pression d'une efficacité redoutable. Tout le monde a son point de rupture, et personne ne peut leur résister indéfiniment.

Il avait commis la pire erreur en venant s'installer ici. Clairement, c'est par ce biais qu'ils avaient dû le retrouver. Peut-être Elisa avait-elle finalement avoué à ses parents lui avoir confié ce secret. Dans ce cas, ces derniers n'avaient sûrement pas manqué d'en faire part aux siens. Ou bien le Maître avait réussi à trouver cette information dans l'esprit de Théo. Mais quel que soit le moyen qu'ils avaient utilisé, le résultat était là. Ils avaient dû surveiller cette maison depuis qu'il avait quitté l'institut.

Son nouveau bonheur avait endormi son esprit, il avait fini par oublier la réalité. Le réveil n'en était que plus brutal. Tant qu'il était seul, il pouvait essayer de se dresser contre eux, au risque de tout perdre, c'est-à-dire, en fin de compte, pas grand-chose... Cependant aujourd'hui, il leur avait fourni une arme contre lui : l'amour qu'il portait à sa famille. Par sa faute, elle risquait de vivre un enfer. Il savait ce que ce mot voulait dire. Il repensa à Théo, aux raisons qui l'avaient empêché de quitter l'institut. Combien il les comprenait, maintenant...

Aujourd'hui, il lui restait très peu de temps pour agir et prendre sa décision. Le Maître du Cercle n'avait pu le retrouver jusqu'à présent, car ils étaient trop éloignés physiquement et le lien qui les reliait était trop ténu. Tout reposait sur ce lien : c'est ce qui lui permettait de s'introduire dans le sommeil d'une personne, et finalement de prendre possession de son âme. Ce lien qui ressemblait à un chemin reliant l'esprit de deux êtres vivants. C'est la force des sentiments qui existent entre deux êtres, la connaissance qu'ils ont l'un de l'autre,

qui va en définir la puissance. Plus le lien est fort, moins la distance physique qui les sépare n'a d'importance.

Iryna faisait partie de ses « élues », il n'en doutait pas un instant. Le Maître s'en servait pour étendre et relayer son pouvoir. Ces jeunes femmes lui étaient dévouées corps et âmes, il pouvait visiter leur sommeil à sa guise et où qu'elles soient. Il lui suffisait ensuite d'utiliser les liens qu'elles avaient elles-mêmes tissés pour étendre la portée de son pouvoir. L'amour qu'il avait porté à Iryna allait causer sa perte. Tout ce qu'ils avaient vécu ensemble et partagé durant ces deux mois était factice. Il devait reconnaître que c'était une excellente actrice, et jamais le moindre soupçon ne l'avait effleuré. Il lui avait accordé une totale confiance, ouvrant ainsi une porte impossible à refermer.

Le Maître allait bientôt envahir de nouveau ses nuits. Les souvenirs du pensionnat commencèrent à affluer, comme si les deux ans qui s'étaient écoulés n'avaient jamais existé. Cette lutte continuelle pour résister à la manipulation et sauver sa personnalité... Tant qu'il serait en vie, le Maître n'aurait de cesse de fouiller son cerveau, jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit où se cachait son cahier. Ce document était la seule carte dont il disposait. Même s'il avait du mal à en évaluer le poids, face à une telle organisation. Au pensionnat, il avait compris comment masquer certaines pensées. Mais c'était épuisant et tellement fragile. Il ne pourrait pas résister très longtemps.

Jérémy envisagea un moment de le diffuser dès à présent. Cependant, dans l'hypothèse où il s'engageait dans cette voie, comment trouver la bonne personne à qui s'adresser ? Il se voyait mal débarquer dans un commissariat de police pour leur déballer toute l'histoire. Il n'y avait guère de chance pour qu'on le prenne suffisamment au sérieux. Certains aspects de son récit leur paraîtraient sûrement invraisemblables. Et il ne disposait d'aucune preuve pour étayer ses dires.

Restait la possibilité d'en adresser différentes copies à la presse, aux médias, en espérant que quelqu'un y porte suffisamment de crédit et d'intérêt pour décider qu'une enquête en valait la peine. Mais le Cercle mettrait tout en œuvre pour que ces recherches s'interrompent rapidement. Comment être sûr que ce document ne se retrouverait pas enterré dans un vieux carton ? C'était un coup de poker, et il n'était pas très sûr d'avoir envie de le tenter.

Il n'avait pas oublié les paroles de Théo : « Ils feront tout pour briser ta réputation, de manière à ce que tu perdes toute crédibilité. Ils ont suffisamment de pouvoir et d'influence pour y arriver... » Et ça, c'était dans le meilleur des cas. Clairement, son passé ne jouerait pas en sa faveur. Entre les dires d'un jeune fugueur révolté, ancien SDF, et ceux de personnages puissants et de notoriété publique, il n'était guère difficile de deviner vers qui pencherait la balance.

La conclusion qui apparaissait clairement dans son esprit, c'est qu'en tout état de cause, et même dans l'hypothèse où quelqu'un finirait par le croire, cela ne le protégerait pas, ni lui ni sa famille.

Si une enquête était ouverte, si les cadavres étaient retrouvés dans le parc de l'institut, s'ils arrivaient à trouver des preuves pour corroborer ses dires, cela ne manquerait pas de porter atteinte à Charles de Rivera, et sans doute aux autres personnes visées dans son cahier. Mais après ? Des têtes tomberaient, certes, pourtant ce ne serait sûrement qu'une infime partie de l'organisation. Grand nombre des adeptes du Cercle resteraient à l'abri. Quant à Charles de Rivera, même si, par extraordinaire, il était arrêté et incarcéré, il pourrait continuer à exercer ses pouvoirs et ses manipulations, où qu'il soit. Ils ne mettraient pas longtemps à se réorganiser et à se reconstruire. Une piqûre désagréable, certes, mais en rien mortelle.

Et ensuite, leur vengeance serait terrible. Celle-ci s'abattrait sans aucun doute sur lui et sur les membres de sa famille. Dans ce domaine, ils avaient largement prouvé leur compétence. Personne ne pourrait les protéger. Le rire de Laura vint résonner à ses oreilles et il secoua la tête : jamais il ne permettrait qu'il lui soit fait le moindre mal. Il n'y avait pas d'échappatoire pour lui, il le savait. Il devait à tout prix trouver une solution pour les protéger, eux.

Il resta longtemps à réfléchir, avant de prendre sa décision. Son silence contre la paix de sa famille. Donnant donnant. C'est le seul marché qu'il était en mesure de leur proposer. Perdu dans ses pensées, c'est à peine s'il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et sa mère entrer dans la maison. La journée touchait à sa fin. Mais le plan commençait à prendre forme dans sa tête. Celui de la dernière chance. Pour eux.

24

— Jérémy, une histoire, une histoire !

Les jumeaux étaient déjà en pyjama. Ils couraient dans toute la cuisine en attendant que Jérémy finisse par céder, comme il ne manquait pas de le faire tous les soirs. Celui-ci accepta et ils se dirigèrent tous trois vers la chambre des enfants.

Assis par terre au pied du lit, Jérémy leur racontait l’histoire de la jolie princesse aux longs cheveux blonds, pendant que Laura, blottie contre son épaule, buvait littéralement ses paroles. Alex quant à lui, debout sur son lit, préférait se battre contre les ennemis invisibles qui avaient eu l’affront d’attaquer sa princesse.

Gabrièle entrouvrit la porte de la chambre, et un sourire attendri apparut sur son visage tandis qu’elle venait s’asseoir sur le bord du lit de Laura. Elle resta pour écouter la fin de l’histoire, son sourire flottant sur ses lèvres.

— Tout le monde au lit maintenant, c’est l’heure !

— Maman... Encore un peu...

— Non, maintenant il faut dormir. Papa va venir vous embrasser.

Elle mit les enfants au lit. Ils quittèrent la chambre après leur avoir distribué de nombreux bisous. Elle se tourna vers Jérémy en fermant doucement la porte.

— Ils t’adorent... Surtout Laura : tu es son héros, tu le sais ?

Jérémy acquiesça avec un petit sourire.

— Elle est tellement mignonne...

— Tu viens boire une tisane avec nous ?

Ce soir, il n’en avait pas vraiment envie. Il avait du mal à masquer sa détresse et aurait préféré se réfugier dans sa chambre, mais il ne se sentit pas le cœur à refuser. Il ne lui restait plus beaucoup de temps à passer avec eux.

Il rejoignit le salon, pendant que Gabrièle préparait les tisanes dans la cuisine. Lorsqu'ils furent tous les trois installés devant leur tasse, Gabrièle prit la parole.

— Jérémy, nous voulions te parler... Nous avons beaucoup discuté avec Bruno. Cela fera bientôt six mois que tu vis avec nous. Tu fais partie de notre famille, maintenant, il faut envisager ton avenir. C'est très bien que tu aies trouvé ce travail et cette formation. Il faut en remercier M. Delrue. Si la mécanique te plaît, tu peux bien entendu continuer. Tu es libre, et quel que soit ton choix, nous serons fiers de toi. Mais peut-être as-tu envie de faire autre chose de ta vie ? Tu n'as pas besoin de travailler dès à présent, Bruno et moi avons tous deux une bonne situation. Si nous avons accepté les suggestions de M. Delrue, quand tu es venu t'installer ici, et cette participation financière que tu nous verses tous les mois, il faut savoir que nous n'en avons pas besoin. Cette somme, nous l'avons mise de côté et tu la retrouveras le jour où tu voudras quitter la maison et prendre ton indépendance.

Elle posa sa tasse avant de continuer.

— Si tu veux reprendre des études, nous sommes prêts à t'aider. Tu es intelligent, Jérémy. Nous sommes sûrs que tu as beaucoup de capacités. C'est peut-être dommage que tu n'aies pas au moins passé le bac, voire continué vers des études supérieures... Tu n'es pas obligé de prendre tout de suite une décision : tu as tout ton temps. Sache simplement que c'est une possibilité, et que nous pouvons en parler dès que tu en auras envie.

Jérémy regarda Bruno qui se contenta d'acquiescer en souriant. Il sentit une boule se former dans sa gorge. Leur gentillesse l'atteignait droit au cœur. Il y a deux jours, cette proposition l'aurait rempli de joie. Aujourd'hui, il n'avait plus d'avenir, mais cela Gabrièle et Bruno l'ignoraient encore.

— Merci... Je ne vous remercierai jamais assez... Vous ne pouvez imaginer à quel point votre accueil et votre gentillesse me touchent... Je voulais vous dire que les mois que j'ai passés ici sont de loin les meilleurs moments que j'ai jamais vécus. Si seulement j'avais pu vous rencontrer plus tôt...

— J'aurais tellement aimé que les choses se passent différemment, Jérémy..., reprit sa mère. Maintenant, nous allons rattraper le temps perdu, je te le promets. Tu as tout l'avenir devant

toi ! Et tu peux compter sur notre aide et notre soutien, nous ne te laisserons jamais plus tomber.

Incapable de retenir ses larmes, Jérémy se leva et les embrassa tous les deux avant de quitter précipitamment la pièce.

Gabrièle échangea un regard interrogateur avec son mari.

— Laisse-lui du temps, Gabrièle, il en a besoin. Nous ne savons pas ce qu'il a vécu avant d'arriver ici, mais je crois que l'amour n'en faisait pas partie. Avec le temps, il finira par oublier et par retrouver son équilibre.

— Je ne sais pas... Je l'ai trouvé triste et préoccupé quand je suis rentrée ce soir. C'est seulement lorsque les jumeaux sont arrivés à la maison que je l'ai vu se déridier. Même si j'admets que ses larmes de ce soir puissent être mises sur le compte de l'émotion, j'ai l'impression qu'il y a autre chose... Tu crois que nous allons trop vite ?

Bruno secoua la tête.

— Jérémy est un garçon intelligent et courageux. Il ne faut pas le brusquer, cependant il faut l'aider à regarder l'avenir. Il s'en sortira, je lui fais confiance.

— J'ai préparé une lettre pour son père. C'est sans doute encore trop tôt pour l'envoyer... Jérémy n'en a pas reparlé. Qu'en penses-tu ?

— Attends encore un peu. Laisse-le se stabiliser, laisse-le trouver sa voie. Je pense qu'il n'est pas encore prêt.

Gabrièle se leva et alla se blottir contre son mari.

— Qu'est-ce que je deviendrais sans toi...

Allongé sur son lit, Jérémy laissait les larmes couler le long de ses joues. Il les aimait tellement... Qu'avait-il donc fait pour que tout ça lui soit ainsi refusé ? Il rêvait seulement d'une vie normale, comme n'importe quel jeune homme. Était-ce vraiment trop demander ?

Pendant six mois, il y avait cru. Découvrant l'amour d'une famille. Pensant pouvoir vivre et faire des projets. Oublier le passé et tourner la page. Mais ce n'était qu'une parenthèse dans sa vie, et elle venait de se refermer.

Il en venait presque à regretter d'avoir connu le bonheur de ces derniers mois. Avant, il se contentait de rêver et d'imaginer,

aujourd'hui il était pleinement conscient de tout ce qu'il allait perdre. Et c'était vraiment trop dur...

Ce n'était pas le moment de craquer. Le temps des regrets était dépassé. Il n'avait pas le choix. Il ne l'avait jamais eu. Il devait continuer, coûte que coûte.

Il attrapa son MP3 et écouta de la musique jusqu'à une heure avancée de la nuit. Même si la fatigue commençait à l'envahir, il redoutait de s'endormir.

La maison était calme et silencieuse depuis déjà un certain temps, lorsqu'il décida finalement de se coucher. Il était impératif qu'il se repose et soit en forme pour mener à bien ses projets.

Les vieilles habitudes reprirent leur place, comme si elles ne l'avaient jamais quitté. Il se prépara pour la nuit. L'image d'une première brique se matérialisa dans son esprit, puis une autre. Il les empilait mentalement, cherchant la meilleure place pour chacune d'elles, comme l'aurait fait un maçon. Il se concentra sur sa tâche, évacuant de son esprit tout ce qui n'avait pas trait à sa construction, enfermant derrière ce mur toutes les pensées qui ne devaient pas être dévoilées.

Le sommeil finit par l'envahir.

Comme il s'en doutait, les cauchemars également...

Mardi 22 février 2011

Jérémy n'alla pas à son travail le lendemain. Il risquait fort d'ailleurs de ne jamais y retourner et n'aurait sans doute plus l'occasion de revoir son patron et ses amis. Toutefois, le garage continuerait à tourner sans lui : personne n'était irremplaçable.

Debout sur le quai de la gare, il guettait le train qui l'emmènerait à Paris, et par chance n'eut pas trop longtemps à attendre. L'heure d'affluence était passée et celui-ci était loin d'être bondé. Il observa un moment le visage des autres voyageurs, chacun perdu dans son monde et ses pensées, avant de reporter son attention sur les paysages, les villes et les maisons qui se succédaient derrière la vitre.

Trouver un cybercafé ne lui posa guère de difficulté. Installé devant l'écran, une tasse de café posée sur la table, il se mit à collecter sur Internet les informations qui lui étaient nécessaires. Il avait jugé préférable de ne pas utiliser l'ordinateur familial, afin qu'aucune trace n'apparaisse nulle part, même pour l'informaticien le plus averti.

Obtenir la réponse à toutes ses questions lui demanda un certain temps. Satisfait du résultat, il se leva enfin pour quitter le café, empochant au passage la liste des études notariales parisiennes qui venait de s'imprimer. Les cabines téléphoniques publiques étaient aujourd'hui devenues beaucoup plus rares, avec la recrudescence des téléphones portables, mais il savait pouvoir en trouver une à proximité de la gare. Utiliser son propre portable lui apparaissait comme une très mauvaise idée. Il jeta un coup d'œil sur les adresses et sélectionna au hasard plusieurs numéros dans la liste, puis commença à passer ses appels. Un quart d'heure après, tout était bouclé. Il avait les trois rendez-vous qu'il souhaitait.

L'après-midi était déjà bien entamé lorsqu'il regagna la maison. Il passa par la cuisine se faire un rapide sandwich puis rejoignit sa

chambre. Il ouvrit son armoire et déplaça une pile de vêtements pour attraper une enveloppe soigneusement dissimulée. Le cœur serré, il en sortit le document qui se trouvait à l'intérieur et resta un moment à l'observer. Lorsqu'il s'était installé ici, il avait hésité un certain temps avant d'aller le récupérer, en se demandant s'il ne ferait pas mieux de l'oublier. Tourner la page, chasser ses fantômes et se concentrer sur sa nouvelle vie, tout simplement. Mais il avait finalement trouvé le courage de retourner dans cette église qui avait consciencieusement abrité ce maudit témoignage durant ses mois d'errance. Il se dirigea vers le bureau, alluma l'ordinateur et prit le temps de scanner proprement le cahier, avant de l'enregistrer sur une clé USB.

Le plus difficile restait maintenant à faire. Comment mettre en sûreté l'original de son cahier était un point crucial qui avait longuement occupé ses réflexions. Il était hors de question que celui-ci reste ici. Il tenait à éloigner tout danger de cette maison.

Sa première idée avait été de le confier à Pierre Delrue, en qui il avait une totale confiance. Mais cette solution avait vite été repoussée. Son nom apparaîtrait trop fréquemment si on recherchait des informations sur ce qu'avait été sa vie depuis son départ de l'institut. Il avait continué à le voir régulièrement ces derniers mois, et en avait d'ailleurs souvent parlé à Iryna. Quant à ses collègues et amis, s'il les appréciait beaucoup, il n'était cependant pas suffisamment proche d'eux pour leur confier son histoire et un tel document.

Trouver quelqu'un en qui il pouvait avoir suffisamment confiance, mais que le Cercle n'identifierait pas facilement, relevait de l'exploit. Ses pensées s'étaient alors dirigées vers ce père qu'il n'avait jamais rencontré. Gabrièle l'avait parfois évoqué avec affection, et lui avait parlé de son métier, du parcours qu'il avait suivi et des livres qu'il avait écrits. Elle lui avait proposé de le contacter pour qu'ils puissent se rencontrer. Jérémy avait repoussé la proposition, sollicitant un peu de temps. Il ne se sentait pas prêt. Et puis d'une certaine manière, il ne voulait pas blesser Bruno qui l'avait accueilli chez lui comme son propre fils.

Même si sa mère n'avait jamais prononcé son nom, son prénom lui avait échappé à plusieurs reprises, et il ne lui avait pas fallu bien longtemps pour faire le rapprochement avec les ouvrages qui

remplissaient la bibliothèque de la maison. La biographie et surtout la photo de l'auteur qui figurait au dos des livres ne laissaient guère place au doute. La ressemblance était frappante. Sans que Gabrièle et Bruno s'en doutent, il avait dévoré l'un après l'autre tous ces ouvrages, cherchant à mieux cerner sa personnalité en vue du jour où ils feraient connaissance. Le personnage qu'il avait imaginé à travers ses lectures lui plaisait et lui semblait digne de confiance. Son style vif et acéré, ses touches d'humour, et surtout les messages qu'il cherchait à faire passer l'avaient touché. Si seulement ils avaient eu le temps de se rencontrer...

Cette décision avait été difficile à prendre et ses hésitations s'étaient révélées nombreuses : l'entraîner lui aussi dans cette histoire n'était pas sans risque. Cependant, son nom ne figurait pas dans son dossier d'adoption et le Cercle ne disposait d'aucun moyen pour l'identifier. Sans doute en aurait-il parlé à Iryna, s'il en avait eu le temps et l'occasion, mais cela n'avait pas été le cas. Aujourd'hui, elle restait persuadée qu'il ignorait le nom de son véritable père. Quant à Gabrièle et Bruno, si on les interrogeait, ils ne pourraient que confirmer cette version.

Le plus dur, maintenant, c'était d'écrire à ce père qu'il n'avait jamais connu. Il avait l'intention de lui confier son cahier, cependant il fallait au préalable lui expliquer de quoi il s'agissait, les dangers que représentait ce document, et enfin ce qu'il espérait de lui. Pour atteindre cet objectif, il devenait indispensable de lui raconter la triste histoire de sa vie. Et d'arriver à le convaincre qu'il s'agissait de la vérité. Il prit un stylo, puis commença à écrire.

Lorsque les jumeaux rentrèrent du centre aéré, ils étaient encore tout excités. Leur journée avait été occupée par un grand jeu organisé de main de maître par les animateurs, et ils passèrent le dîner à raconter leurs exploits et leurs aventures. Mais leur bonne humeur et les rires qui emplirent la cuisine ne réussirent pas à sortir Jérémy de sa mélancolie.

Il voyait parfois le regard soucieux de Gabrièle se poser sur lui. Il s'efforça de l'ignorer, se forçant à avaler quelques bouchées du repas qu'elle avait préparé.

Pour ne pas décevoir les enfants, il s'appliqua à respecter le rituel de la lecture d'une histoire. Pourtant, le cœur n'y était pas. Il prit le

temps de les embrasser et de serrer longuement Laura dans ses bras avant de quitter la chambre.

Gabrièle le dévisagea attentivement après avoir fermé leur porte.

— Tout va bien, Jérémy ? Tu n'avais pas l'air en forme ce soir...

— Juste un peu fatigué. Je couve peut-être quelque chose. Je crois que je vais aller me coucher.

Il n'était pas sûr d'avoir réussi à la convaincre, mais elle n'insista pas. Il l'embrassa et passa dire bonsoir à Bruno avant de regagner sa chambre.

Comme la veille, il écouta de la musique pendant un certain moment, avant d'éteindre la lumière et de commencer à construire son mur de brique.

Le froid glacial qui annonçait sa présence ne mit guère de temps à se faire ressentir.

— Tu ne pourras pas nous résister éternellement, Jérémy. Accepte-le et reviens dans le Cercle.

— Jamais !

— Ne nous oblige pas à venir te chercher et à rencontrer ta gentille petite famille. Il serait peut-être dommage que nous nous approchions trop d'elle, tu ne crois pas ?

— Jamais ! Jamais je ne vous laisserai leur faire du mal !

Il avait crié dans son sommeil et la sensation d'une main qui le secouait finit par le réveiller. Gabrièle se tenait assise sur le bord du lit. Elle le regardait d'un air inquiet.

— Que se passe-t-il, Jérémy ? Tout va bien ?

Il secoua la tête et se mit à pleurer doucement, pendant qu'elle le prenait dans ses bras pour le réconforter.

— Parle-moi, Jérémy, tu peux me faire confiance.

— Je sais... Mais s'il te plaît, ne pose pas de questions...

Elle resta encore un long moment avec lui, respectant son silence, et attendit qu'il se soit calmé avant de retourner se coucher.

Jérémy attrapa son MP3 et haussa le son de la musique. Plus question de dormir. C'était trop dangereux.

26

Mercredi 23 février 2011

Le rire des jumeaux s'échappait de la cuisine. Jérémy hésita quelques instants à les rejoindre pour partager leur petit déjeuner. Il décida finalement de n'en rien faire.

Quelques coups discrets furent frappés à sa porte, mais il ne répondit pas et préféra faire semblant de dormir. Gabrièle s'introduisit doucement dans la pièce. Elle resta quelques instants à l'observer avant de déposer un baiser sur son front et de repartir sans un bruit.

La maison finit par se vider et le silence envahit à nouveau les lieux. Il attendit encore un petit quart d'heure, puis se leva et s'habilla.

Il ne s'était pas rendormi après que Gabrièle fut repartie se coucher. La fatigue était perceptible, cependant ses longues heures de réflexion lui avaient finalement permis de retrouver le calme et la sérénité. Aujourd'hui, il se sentait en paix avec lui-même. La révolte et la haine qui l'avaient habité durant toutes ces années avaient fini par l'abandonner. Il avait enfin accepté la réalité et se sentait prêt.

Son premier rendez-vous était fixé à 14 heures, ce qui lui laissait encore un peu de temps libre avant de prendre la route. Son regard se posa sur cette chambre qui l'avait accueilli durant ces derniers mois. Elle était petite, mais confortable, et quelques décorations étaient venues y prendre place, rendant les lieux agréables. Il prit le temps d'en faire le tour et de ranger avec soin toutes ses affaires.

Ouvrant son armoire, il en sortit deux petits paquets soigneusement emballés qu'il contempla avec mélancolie. L'anniversaire des jumeaux était prévu dans un peu plus d'une semaine. Ne pas pouvoir partager avec eux ce moment tant attendu le remplissait de regrets. Gabrièle et Bruno avaient organisé quelque chose de tout à fait particulier, cette année. Souhaitant également par

ce biais fêter son arrivée dans cette nouvelle famille. Il réalisait pleinement la déception et la tristesse qu'ils allaient ressentir.

Il imagina quelques instants le visage de Laura en découvrant le petit pendentif qui se cachait dans la boîte. Haute comme trois pommes, mais déjà très coquette... Le souvenir de cette journée où ils avaient découvert ce bijou lui traversa l'esprit, et un sourire nostalgique effleura ses lèvres. Cela se passait il y a quelques semaines, alors qu'il avait accompagné les jumeaux au cinéma. Il était plus de 17 heures lorsqu'ils étaient sortis de la salle, et ils étaient tous les deux affamés. Jérémy avait décidé de les emmener goûter à la boulangerie. Alors qu'ils traversaient tous trois le centre commercial, Laura s'était soudain arrêtée devant la vitrine d'une bijouterie, restant en extase devant un petit pendentif en forme de cœur, en or finement travaillé. Il avait fallu toute sa force de persuasion et la promesse d'une montagne de pains au chocolat pour arriver à la faire repartir. Mais elle n'avait pas arrêté d'en parler pendant les jours qui avaient suivi.

Jérémy était repassé un soir dans le magasin pour acheter la petite merveille. Quant à Alex, il s'était décidé pour une jolie montre dont le chronomètre allait lui permettre de comparer le temps et les records de ses amis lorsqu'ils se lançaient dans leurs habituelles courses effrénées. Il s'agissait de petites folies et ses économies avaient été sévèrement entamées. Mais c'était le premier anniversaire des jumeaux qu'il aurait dû partager avec eux : il avait tant d'années à rattraper...

Il nota le prénom des enfants sur chacun des paquets, puis les rangea soigneusement, les plaçant en évidence dans le tiroir de son bureau.

— Monsieur Devanne ? Enchanté, M^e Klung. Entrez dans mon bureau et installez-vous, je vous en prie.

Il s'assit lui-même dans son fauteuil, avant de reprendre.

— Alors il s'agit de nous confier un fichier pour notre Service de dépôt électronique, c'est bien ça ? Voulez-vous que je vous rappelle le mode de fonctionnement ?

— Je souhaiterais que ces documents soient conservés une quinzaine d'années, mais aussi qu'ils soient éventuellement remis à

différentes personnes à l'issue de cette période. C'est possible, il me semble ?

Pendant que le notaire se lançait dans ses explications, Jérémy observait le visage de son interlocuteur. Il espérait juste qu'il avait fait les bons choix. Mais ce n'était plus le moment de douter.

Il lui tendit sa clé USB et le regarda procéder aux différentes opérations.

Avant de quitter l'étude, il glissa les documents que venait de lui remettre M^e Klung dans l'enveloppe kraft qu'il avait préparée. Il regarda sa montre : le prochain rendez-vous devait se tenir dans deux heures. Le temps de boire un café avant de s'y rendre.

— Monsieur Devanne, en quoi puis-je vous être utile ?

— Je souhaiterais déposer un testament.

Le notaire le regarda sans cacher sa curiosité.

— Il est extrêmement rare de voir quelqu'un d'aussi jeune que vous penser à ce genre de chose ! J'ose espérer que vous n'avez pas l'intention de commettre un geste que vous pourriez regretter, monsieur Devanne ?

Jérémy partit d'un petit rire.

— Non, n'ayez pas d'inquiétude. En fait, l'un de mes amis est décédé dans un accident de voiture il y a plusieurs mois, et je dois avouer avoir passé beaucoup de nuits à réfléchir... Partir comme cela, du jour au lendemain, sans avoir le temps de dire au revoir à ceux que l'on aime... Alors, j'ai décidé de venir vous voir. Et puis, pour ne rien vous cacher, je suis dans une situation familiale un peu délicate. J'ai été adopté à ma naissance, mais je suis en très mauvais termes avec mes parents adoptifs, avec qui j'ai décidé de rompre tous contacts. J'habite depuis six mois chez ma mère naturelle, et j'y ai trouvé ma vraie famille. Ce sont des gens vraiment merveilleux.

Il fixa le notaire avec un grand sourire, avant de continuer ses propos.

— Aujourd'hui, pour être honnête, je ne possède pas grand-chose de valeur... Peut-être un jour cela changera. L'idée qu'alors, tout ce qui m'appartient puisse revenir à ma famille adoptive et non à cette nouvelle famille me rend malade. Donc j'ai besoin de vos conseils pour remédier à cette situation. Il me semble que ceux qui sont

considérés aujourd'hui par la loi comme mes parents ne soient pas des héritiers réservataires, et donc que je ne leur doive rien ?

Le notaire prit le temps de lui expliquer en détail ses droits et ses devoirs, et ils se mirent ensuite à rédiger ensemble le document correspondant à ses attentes.

— J'ai besoin de votre état civil complet pour mon acte : nom, prénom, date et lieu de naissance...

Jérémy répondait consciencieusement aux questions du notaire.

— Votre profession ?

— Aujourd'hui, je poursuis des études de mécanicien. Mais, en fait, j'ai décidé de m'engager dans l'armée. Mon rêve serait de rejoindre l'armée de l'air, les avions m'ont toujours passionné...

— Très beau métier, monsieur Devanne, vous avez raison.

Le notaire avait pratiquement fini de préparer les documents, lorsque Jérémy sortit une enveloppe de son sac et la lui tendit.

— Et j'ai également une lettre, je souhaiterais, s'il devait m'arriver quelque chose, qu'elle soit remise un jour à ma mère naturelle... Vous trouverez tous les détails dans l'enveloppe.

Le notaire se saisit du document qu'il glissa dans le dossier avec le testament.

— C'est bien d'être prévoyant, monsieur Devanne. En tout état de cause, vous avez la vie devant vous pour changer d'avis. Vous savez, bien sûr, que vous pouvez révoquer et annuler votre testament à n'importe quel moment ?

Jérémy se contenta d'acquiescer.

Le troisième rendez-vous ressembla fort aux deux premiers. Une enveloppe beaucoup plus épaisse se retrouva entre les mains du notaire.

Il était presque 19 heures lorsqu'il quitta enfin la dernière étude, en poussant un soupir de soulagement. Finalement, il aurait peut-être eu une vocation d'acteur. Il était sûr de ne s'en être pas trop mal sorti.

Une dernière enveloppe restait dans son sac, sur laquelle étaient inscrits le nom et l'adresse de l'institut Aether. Celle qui allait sceller son destin. Avisant une boîte aux lettres, il l'observa une dernière fois avant de la glisser dans la fente.

Tout était en ordre. Enfin, il l'espérait...

Gabrièle et Bruno étaient prévenus qu'il ne rentrerait pas dîner ce soir. Il sortit son MP3 et mit les écouteurs sur ses oreilles. Il avait décidé de s'accorder une dernière promenade à pied le long de la Seine.

La magie qui régnait la nuit dans Paris l'avait toujours fasciné. L'ambiance qui changeait d'un quartier à l'autre, les monuments et les vieilles pierres savamment éclairés. La température devait friser le zéro, mais cela n'avait guère d'importance. Il marcha pendant des heures, laissant la musique calmer son esprit.

La nuit allait bientôt toucher à sa fin. La ville était encore endormie et les rues désertes. Le moment était venu. Il ne pouvait pas faire marche arrière.

Il savait que ce dernier pas serait difficile. Peut-être pas à ce point cependant... Les yeux remplis de larmes, il jeta un dernier regard rempli de nostalgie sur ce qui l'entourait, avant de grimper sur le parapet.